LE PREMIER MAGAZINE CULTUREL SUR LA BD ET LES ARTS VISUELS - GRATUIT

BD ★ CINÉ ★ JEUX VIDÉO ★ EXPOS ★ POP CULTURE

ZOO

www.zoolemag.com

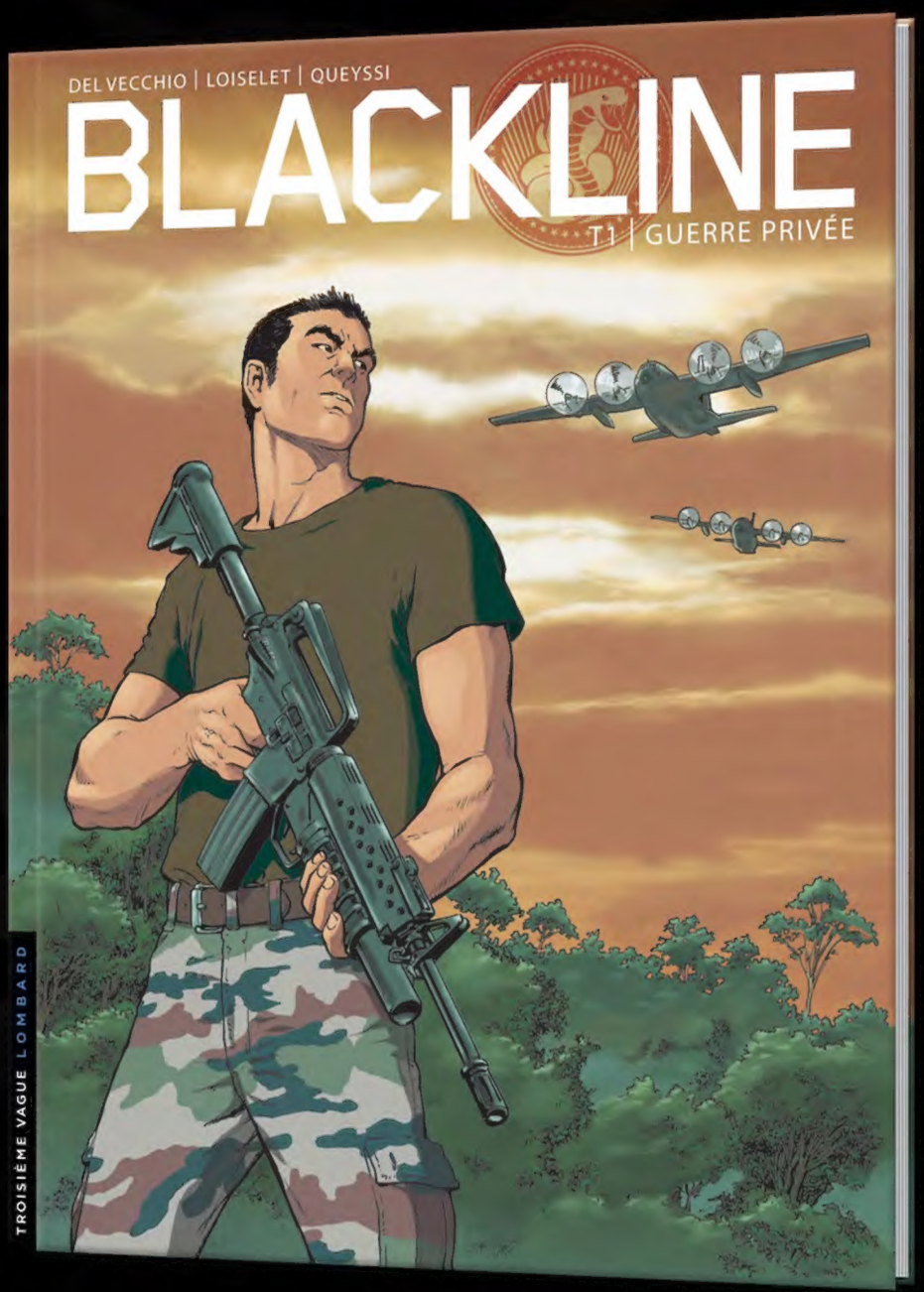
Dossier :
La BD Fusion
QUAND LA BD, LES MANGAS ET LES COMICS SE MÉTISSENT

FREAKS' SQUEELE
Interview : Run
Kookaburra
Vanyda...

ET AUSSI :

CLEET BORIS : LA MAISON DE PAIN D'ÉPICE
AYA DE YOPOUGON : RENCONTRE AVEC OUBRERIE
CARL BARKS : UN GAUCHISTE CHEZ DISNEY
GANTZ : L'ENTRAÎNEMENT EST TERMINÉ !

N°30 FÉVRIER 2011 - GRATUIT



LE BUSINESS, C'EST LA GUERRE.
LA GUERRE, C'EST LEUR BUSINESS.

BLACKLINE / TOME 1 - LE 4 FÉVRIER AU RAYON BD

LE LOMBARD
BRUXELLES

© LOISELET - QUEYSSI - DEL VECCHIO / LE LOMBARD 2011

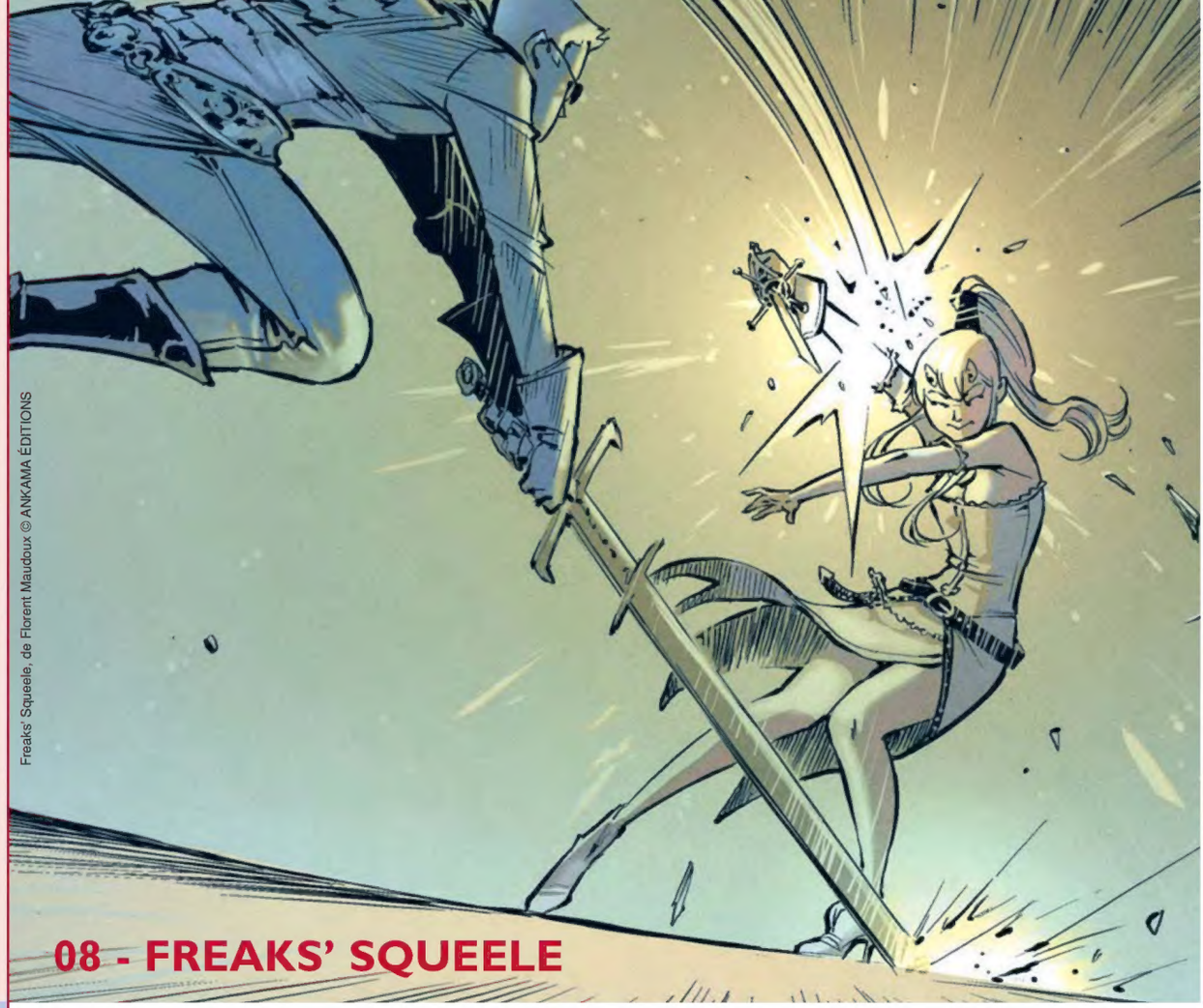
★ Édito ★

Périodicité accrue oblige, ce numéro de *Zoo* est un peu moins épais que le précédent. Mais le prochain sort juste dans quelques semaines, vous aurez donc amplement de quoi vous rassasier en ce printemps 2011. L'équipe de *Zoo* est de retour d'Angoulême, où elle a organisé, en partenariat avec le Festival International de la Bande Dessinée, la plus grande rencontre de *speed-dating* entre jeunes auteurs et éditeurs qui ait jamais été réalisée – plus de 130 « rencontres » individuelles en une soirée… et quelques contrats à la clé, nous sommes-nous laissés dire. Une affaire à suivre. *Zoo* continuera à donner un coup de pouce à la jeune création à chaque fois qu'il le pourra, et à essayer d'étendre les frontières de la bande dessinée.

Et puisque l'on parle de frontières, nous avons voulu, dans ce numéro, donner un coup de projecteur à une catégorie de bande dessinée en pleine explosion : ces BD qui ne répondent à aucun genre en particulier, car elles s'inspirent de tous. BD métissée, BD syncrétique ? Comment l'appeler ? Nous avons opté pour le terme de « BD fusion », en référence à la tendance culinaire du même nom.

Bon appétit !

OLIVIER THIERRY



Freaks' Squeele, de Florent Maudoux © ANKAMA ÉDITIONS

08 - FREAKS' SQUEELE

ZOO est édité par
Arcadia Media
45 rue Saint-Denis
75001 Paris

Régie publicitaire :
pub@zoolemag.com
Envoyez vos contributions à :
contact@zoolemag.com

OJD PRESSE GRATUITE D'INFORMATION 2009

Directeur de la publication & rédacteur en chef :
Olivier Thierry

Rédacteur en chef adjoint :
Olivier Pisella, redaction@zoolemag.com

Directeur commercial et marketing :
Jean-Philippe Guignon, 01.64.21.96.44
jpguignon@zoolemag.com

Conseillers artistiques :
Kamil Plejwaltzsky, Howard LeDuc
Rédaction de ce numéro :
Hélène Beney, Olivier Pisella, Louisa Amara, Julien Foussereau, Jérôme Briot, Jean-Marc Lainé, Christian Marmonnier, Kamil Plejwaltzsky, Vladimir Lecointre, Thierry Lemaire, Olivier Thierry, Jean-Philippe Renoux, Didier Pasamonik, Wayne, Philippe Cordier, Camilla Patruno, Gersende Bollut, Stéphane Urth, Julie Bordenave, Yves Frémion, Karine Laca, Michel Dartay, Boris Jeanne
Couverture : Florent Maudoux
Publicité : pub@zoolemag.com
- Jean-Philippe Guignon, 01.64.21.96.44 jpguignon@zoolemag.com
- Marion Girard, 06.34.16.23.58 marion@zoolemag.com
- Geneviève Mechali-Guiot, genevieve@zoolemag.com

Collaborateurs : Yannick Bonnant et Audrey Retou

Dépôt légal à parution.
Imprimé en France par ROTO AISNE SN.

Les documents reçus ne pourront être retournés.
Tous droits de reproduction réservés.

www.zoolemag.com

★ Zoommaire ★

numéro 30 - février 2011

DOSSIER

06 - **INTRO :** l'ascension de la BD fusion
10 - **INTERVIEW DE RUN,** le directeur artistique du Label 619
12 - **FABRICE GIGER :** apôtre de la transcontinentalité
13 - **PAUL POPE :** de la lave en fusion
14 - **VANYDA** revendique l'influence du manga
16 - **KOOKABURRA :** le Star Wars français ?

ACTU BD

18 - **OUBRERIE :** dessinateur et producteur
19 - **LES PEUPLES OUBLIÉS :** de la chute d'un ange
20 - **CLEET BORIS** revient à la bande dessinée
22 - **LE LIVRE DES DESTINS :** les tribulations d'un fanboy
24 - **ADAMSON** et les vestiges de Kadath
25 - **LES RACINES DU CHAOS :** trop tôt pour tuer Tito
26 - **RENÉE :** de Ludovic Debeurme
28 - **SI SEULEMENT :** dans quelle vie tu t'es encore fourré ?
29 - **1066 :** le fil et la trame d'une saga millénaire
30 - **ÉTAT DE VEILLE :** l'usine et la mort
31 - **DREAM TEAM :** satire à vue

RUBRIQUES

04 - **AGENDA / NEWS :** coup double pour la Boîte à Bulles, Akiba...
32 - **ÉVÉNEMENT :** Guillaume Boutanox rencontre Binet
34 - **MANGAS :** Taitei no Ken, Gantz, La Confusion des genres
38 - **COMICS :** Blonde platine, American Vampire
40 - **LA RUBRIQUE EN TROP :** Carl Barks par Frémion
42 - **SEXE & BD :** L'Internat féminin
43 - **VIDE-POCHE :** sélection de produits culturels, high-tech...
50 - **STRIPS & PLANCHES :** Les Winners

CINÉMA

44 - **LARGO WINCH 2 :** plus d'action, au détriment des personnages
46 - **BLACK SWAN :** le sacrifice de soi au service de son art

JEUX VIDÉO

47 - **GHOST TRICK :** un poltergeist mène l'enquête
48 - **PAS À PAS AVEC GRAND-PAS :** la quête d'Aragorn

Prochain numéro de Zoo : le 17 mars 2011

Mutafukaz, de Run © ANKAMA ÉDITIONS

Retrouvez quelques planches de certains albums cités par Zoo sur www.zoolemag.com. Le logo ci-contre indique ceux dont les planches figurent sur le site.

Zoo est partenaire de :

la cité internationale de la bande dessinée et de l'image

Forum des images

en bref

Agora folie

Comme suite à la réussite des collectifs BD sur concours *Phantasmes* et *13m28*, l'éditeur manolosanctis remet le couvert pour une 3e session ambitieuse intitulée *Agora*. Le principe reste le même : le parrain Thomas Cadène a réalisé une BD de huit pages présentant une dizaine de personnages dont la vie va être bousculée par un événement hors du commun. Ensuite, les candidats ont deux mois (jusqu'au 28 mars) pour présenter un story-board précis de huit pages dont trois pages finalisées, intégrant ledit événement. L'intérêt réside dans la mise en ligne par les auteurs et l'interactivité en temps réel de cette phase de création. Autre nouveauté : le partenariat avec le festival d'Angoulême. Le concours a été lancé au Pavillon Jeunes Talents le 28 janvier et le festival participe au jury qui sélectionnera les 20 meilleurs récits. Résultats le 28 mars et publication prévue le 1er septembre.

Infos sur : www.manolosanctis.com

WAYNE

Sans béret ni baguette

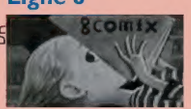
DR

Après le succès de *The 99*, les héros musulmans du Koweïtien Naif Al-Mutawa, on ne se serait pas attendu à tout le raffut soulevé par Bilal Asselah, ce personnage d'origine algérienne de Clichy-sous-Bois qui vient de faire son apparition dans l'univers DC. Créés en 2006, les 99 ont récemment travaillé main dans la main avec les hyper classiques et très américains Superman et Wonder Woman. Ils ont même été cités par le président Obama ! Mais Bilal (alias *Nightrunner*), 22 ans, nouvel acolyte de Batman, semble être un morceau plus gros à digérer. Est-ce parce qu'en 2005 les images des voitures brûlées dans le « 9-3 » sont parvenues jusqu'aux télés américaines ?

CAMILLA PATRUNO

Ligne 8

DR



Après le feuilleton *Les Autres Gens* (qui continue toujours), le nouveau buzz de la BD numérique s'appelle « 8comix ». Ce portail regroupe pour l'instant neuf histoires libres de droits et totalement gratuites, signées Jérôme et Olivier Jouvray, McBurnie, Pedrosa, Alfred, Boivin, Chauvel, Fred et Greg Salsedo, Jason, Vehlmann, Gess et Efix. Les récits publiés sur le site seront toujours inédits (anciennes BD, projets à venir ou BD exclusives) sans limite de temps et en intégralité.

Infos sur : www.8comix.fr

WAYNE

Photoshop appliqué à la BD

Le célèbre logiciel de traitement d'images est de plus en plus utilisé en bande dessinée. Les auteurs de ce manuel collectif dévoilent leurs astuces, pas à pas, pour réaliser des caricatures, colorisations, décors, persos, phylactères, etc. Livre accompagné d'un CD comportant les exercices. Un guide rigoureux et didactiquement efficace.

Oracom, Savoir tout faire avec Photoshop - Bande Dessinée -, 240 p. coul., 24,90 €

OP

COUP DOUBLE POUR LA BOÎTE À BULLES

© Le Roy et Soulman / LA BOÎTE À BULLES

Pour la première fois depuis sa création en 1990, le Prix du Jury Œcuménique est attribué à deux livres du même éditeur, dans la même collection et la même année. Il s'agit de La Boîte à Bulles, avec *Quitter Saigon* de Clément Baloup et *Les Chemins de traverse* de Maximilien Le Roy et Soulman. Composé d'historiens, de journalistes, de spécialistes et d'amateurs de BD, ce jury décerne, à l'occasion du festival d'Angoulême, un prix récompensant un album qui allie élégance du trait et profondeur des causes défendues. Le premier livre regroupe quatre témoignages des proches de l'auteur, des Vietnamiens condamnés à l'exil par les mouvements de l'Histoire. Des récits poignants d'hommes intègres qui relatent le quotidien de la guerre, l'humiliation et la joie qui subsiste, parfois. Le second ouvrage présente le témoignage de deux protagonistes, dont l'un est israélien et l'autre palestinien. Chacun relate son vécu de militant, son parcours sur la route du « vivre ensemble », qui s'apparente plus que jamais à un chemin de traverse, sinueux et si peu fréquenté... « Contre-cœur » est une collection engagée qui regroupe des livres autobiographiques ou de témoignages, qui traitent sans fausse pudeur de sujets délicats en adoptant des points de vue inhabituels et personnels.

KARINE LACA

THOR : le grand blond avec un acteur noir

DR

L'adaptation des aventures de Thor sur le grand écran par Kenneth Branagh brillait déjà pour ses nombreux dérapages et l'ambiance délétère qui règne sur le plateau. Depuis quelques temps, plusieurs associations conservatrices critiquent avec plus ou moins de virulence le choix de l'acteur noir Idris Elba pour incarner le rôle de Heimdall – l'un des compagnons d'armes du dieu du tonnerre, qui lui aussi figure au panthéon des divinité scandinaves. Le politiquement correct des films estampillés Marvel atteint des sommets insoupçonnés en matière de ridicule, il est vrai. Mais entre les raisons invoquées par ces émanations de mouvements véritablement racistes et les choix contestables des productions Marvel, faut-il faire un choix ?

KAMIL PLEJWALTZSKY

Akiba Manga : un pari fou

L'éditorial du numéro 1 le précise bien : ce nouveau titre de presse est un projet totalement fou. Déjà, relancer un mensuel de prépublication de mangas en France paraît dingue mais, en plus, instaurer un référendum pour demander aux lecteurs quelle série parmi celles publiées pourra avoir son recueil – à l'instar des systèmes de votation des grands périodiques japonais – semble irréaliste. Et le pompon est atteint quand les séries en question se dévoilent, qui ne sont pas des achats de droits, mais bien des créations, commandées par la rédaction du journal – Anthony Roux et Bounthavy Suvilay. Mais les fous, figurez-vous que nous les adorons chez *Zoo*, et que nous vous recommandons la lecture (inter)active d'*Akiba*. Vous y découvrirez sept histoires aux genres distincts. Notre attention s'étant portée plus spécialement sur un dossier consacré à Shingo Araki, grand *chara designer [créateur de personnages, NDLR]* qui a travaillé pour nombre de dessins animés japonais à succès, et sur *Sourire*, le manga très personnel, voire autobiographique, qu'il livre en exclusivité pour l'Hexagone.

⇨ Akiba Manga, **mensuel, Ankama Presse, 228 p. n&b et couleurs, 4,95 €**

CHRISTIAN MARMONNIER

Le prix Artémisia pour Ulli Lust

Comme nous vous l'annoncions dans le numéro précédent, c'est donc bien une femme qui a reçu cette année le Prix Artémisia. Ulli Lust est autrichienne et raconte dans *Trop n'est pas assez* son périple vers l'Italie au cours de l'été 1984, sur un coup de tête. On a beau être punk, un voyage sans argent et sans papiers quand on est une jeune fille de 17 ans, ce n'est pas une sinécure. Et l'arrivée en Italie n'a pas forcément arrangé les choses. On peut qualifier ce voyage, qui a duré deux mois, de « plan galère ». Et on comprend mieux le titre de l'album une fois lues les 450 pages de cette autobiographie forte et échevelée.

© Ulli Lust / ÇÀ ET LÀ

Un récit intimiste qui convenait parfaitement à la radicalisation du jury du Prix Artémisia. Celui-ci avait en effet volontairement choisi pour 2010 d'éliminer les bandes dessinées « *girly* » et de se cantonner à des œuvres entièrement féminines, au scénario comme au dessin. On aurait pu penser qu'il se compliquait singulièrement la tâche. Ce fut le cas, mais seulement pour le choix de la lauréate. Car pour cette 4e édition, la sélection n'avait jamais été aussi homogène en qualité. Coïncidence ou signe fort de la vitalité des femmes auteurs de BD ? Rendez-vous l'année prochaine pour une confirmation.

THIERRY LEMAIRE

ANGOULÊME 2011, AVEC LA FNAC ET LA SNCF

LE PALMARÈS

Le jury du festival international de la bande dessinée d'Angoulême a récompensé cette année 11 ouvrages pour 10 Prix différents (deux albums sont ex-aequo en catégorie « révélation »). Parmi ceux-ci, « Zoo » en avait chroniqué 10. Glénat est la maison d'édition la plus titrée avec trois titres distingués. L'Américain Art Spiegelman a été nommé Président, le Prix du meilleur album a quant à lui été décerné à « Cinq mille kilomètres par seconde », de Manuele Fior.

PRÉSIDENT : ART SPIEGELMAN

Il n'est pas nécessaire d'avoir une bibliographie longue comme le bras pour marquer les esprits. Art Spiegelman est l'auteur d'une petite dizaine d'albums, mais avec un seul livre en deux tomes, il a en quelque sorte changé la face de la bande dessinée. Prix Pulitzer en 1992 avec *Maus*, il a contribué à ouvrir au 9e art les portes de la respectabilité (à noter quand même que le jury n'a pas osé lui décerner un prix en littérature et s'est « contenté » d'un prix spécial). Une performance aux États-Unis, dominés par les comics de super-héros. Il faut dire que *Maus*, évocation de la Shoah à travers les souvenirs de son père, n'a rien à envier, par son style, sa force et l'émotion qu'il dégage, aux romans les plus « sérieux ». Le Grand Prix 2011 couronne donc une figure de la bande dessinée et de l'édition (la revue *RAW* dans les années 80 et 90). Le troisième Américain après le géant Will Eisner (1975) et Robert Crumb (1999).

THIERRY LEMAIRE

Photographie prise à Paris en 2009 © Thierry Lemaire

ART SPIEGELMAN PRÉSIDERA LE FESTIVAL D'ANGOULÊME 2012

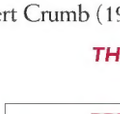
Prix du meilleur album 2011

CINQ MILLE KILOMÈTRES PAR SECONDE

de Manuele Fior, Éditions Atrabile

Dès la sortie, il y a un an, de *Cinq mille kilomètres par seconde* de l'Italien Manuele Fior, *Zoo* avait repéré cet album auquel il avait consacré une critique élogieuse (*Zoo* n°24). Dans le numéro précédent, nous revenions sur cette bande dessinée dans le cadre d'un « petit panorama de la Sélection officielle 2011 ».
L'album lauréat raconte l'histoire d'un triangle amoureux (deux garçons et une fille), entre Italie, Égypte et Norvège. Chaque lieu est marqué par une ambiance colorée qui lui est propre, et les 144 pages de l'ouvrage décrivent avec finesse les émotions, les regards, les silences et les choix de vie de ces personnages que nous suivons sur plusieurs années.

PRIX DU PATRIMOINE



BAB-EL-MANDEB

d'Attilio Micheluzzi, Éditions Mosquito

PRIX DU PUBLIC FNAC-SNCF

LE BLEU EST UNE COULEUR CHAUDE

de Julie Maroh, Éditions Glénat

PRIX DE LA SÉRIE

IL ÉTAIT UNE FOIS EN FRANCE, T.4

de Nury et Vallée, Éditions Glénat

PRIX INTERGÉNÉRATIONS

PLUTO

de Naoki Urasawa, Éditions Kana

PRIX REGARDS SUR LE MONDE

GAZA 1956

de Joe Sacco, Éditions Futuropolis

PRIX DE L'AUDACE

LES NOCEURS

de Brecht Evens, Éditions Actes Sud BD

PRIX RÉVÉLATION (EX-AEQUO)

LA PARENTHÈSE

d'Élodie Durand, Éditions Delcourt

PRIX RÉVÉLATION (EX-AEQUO)

TROP N'EST PAS ASSEZ

de Ulli Lust, Éditions Çà et Là

PRIX JEUNESSE

LES CHRONOKIDS, T.3

de Zep, Stan et Vince, Éditions Glénat

PRIX SPÉCIAL DU JURY

ASTERIOS POLYP

de David Mazzucchelli, Éditions Casterman

zoom

Rani, T.2, Brigande, de Van Hamme, Alcante et Vallès

Injustement accusée de meurtre, la jolie Jolanne parvient à s'échapper, et elle trouve refuge dans un groupe de brigands dirigé par un certain Gabriel, qui entretient une relation amoureuse avec l'attirante mais très jalouse Marja : rebondissements bien rythmés, personnages typés, il y a de quoi attendre la suite avec impatience, même si le dessin de Vallès nous semble un peu moins appliqué que sur le tome précédent. La série télé devrait passer sur le petit écran prochainement, avec Mylène Jampanoï (l'actrice qui incarnait Bambou dans le film de Sfar sur Gainsbourg) dans le rôle de l'héroïne du titre. Il nous a même semblé que le visage de Rani s'en approchait dans ce deuxième album.
Le Lombard, 48 p. coul., 13,95 €
MICHEL DARTAY

La Présidente - Lille, 1994, de Menu et Blutch

Il s'agit en fait de la reprise d'une histoire déjà publiée dans un collectif BD des éditions Autrement. Mais cette fois-ci, l'Association nous livre un dossier complémentaire de 30 pages rempli de story-board, esquisses et crayonnés. Avec son copain Blutch qui dessine si bien, Menu part à Lille effectuer un reportage sur Marie-Christine Blandin, première présidente écologiste d'un Conseil Régional. Menu écrit, Blutch dessine, les deux auteurs se mettent en scène après s'être répartis les rôles. On assiste à la visite dans le grand nord du président du Mali, mais au-delà des événements historiques, l'intention des auteurs est d'effectuer une sorte de reportage sociologique. Cet album sorti en fin d'année dernière intéressera surtout les amateurs du genre !
L'Association, 64 p. n&b, 12 €
MICHEL DARTAY

Cœur de glace, de Marie Pommepuy et Patrick Pion

Un auteur, qu'est ce que c'est ? Le terme est devenu galvaudé à force d'être employé à tort et à travers. Quand un regard dérange, quand il noue l'estomac et réveille de vieux démons, on peut être certain de subir la marque d'un auteur – et d'un grand. À n'en pas douter, Marie Pommepuy en est un. Elle l'avait prouvé déjà avec *Jolies ténèbres*. Un album tellement dérangeant qu'aucun critique – ou presque – n'avait osé lui décerner les palmes qu'il méritait. Même si *Cœur de glace* est un peu moins percutant, il confirme cependant que le monde de Marie Pommepuy est un joyau illuminant d'un éclat sombre les terreurs de l'enfance ; beau par sa rareté et sa générosité.
Dargaud, 70 p. coul., 14,95 €
KAMIL PLEJWALTZSKY

Des Dieux et des hommes, T.1, La fin du commencement, de Dionnet et Theureau

Jean-Pierre Dionnet, star du petit écran (*Sex Machine*), producteur, scénariste, éditeur (*Métal Hurlant* et Les Humanoïdes Associés), revient à la BD avec une série haute en couleurs. Bouleversant les codes et cherchant à dérouter le lecteur, il nous présente une uchronie dans laquelle des super-héros oisifs et chamarrés (ici appelés des « dieux ») auraient vu le jour en 1929, tandis que la race humaine serait, elle, en voie d'extinction. L'histoire n'a aucune importance, seuls comptent l'ambiance, les personnages, les postures. Le plus épatant reste le « supplément » de fin, qui s'apparente à un reportage sur certains des personnages, aux noms aussi improbables que « Le Seigneur des mouches », « Le Numéro un », etc. Bizarre et beau.

Dargaud, 64 p. couleurs, 13,50 €

OLIVIER THIERRY

Surnaturels, T.1, Un Choix tellement humain, de Dollen et Alquié

La jeune Silène arrive dans le chalet très reclus d'une école toute particulière, dont Silène est la nouvelle pensionnaire. Cet institut abrite des « Surnaturels », jeunes gens aux origines et aux pouvoirs surnaturels très variés. Ça vous rappelle les X-Men (ou d'autres) ? Il y a même un personnage en fauteuil roulant, comme dans les X-Men (le Professeur X). Sauf qu'il s'agit ici de Silène elle-même. Elle fait la connaissance des différents pensionnaires et des ennemis de référence, le tout sur fond de conspiration historico-ésotérique. Un joli style de dessin très inspiré du manga, et des couleurs que l'on sent davantage adaptées à l'écran d'ordinateur qu'au papier, au service d'une histoire pas franchement novatrice, mais les jeunes lecteurs aimeront.

Delcourt Jeunesse, 48 p. coul., 10,50 €

OT

La Balade de Yaya, T.1, La Fugue, de Jean-Marie Omont et Golo Zaho

Les jeunes Editions Fei se spécialisent dans les BD conçues et écrites en France, mais dessinées en Chine et se déroulant dans un décorum chinois. Après l'excellent *Juge Bao*, voici *La Balade de Yaya*, un petit format en couleurs (somptueuses) autour de la rencontre d'une petite fille de la haute société avec un petit garçon des rues, dans les mois précédant la Deuxième Guerre mondiale. Histoire classique mais dessins très agréables à l'œil.

Éditions Fei, 96 p. couleurs, 8,50 €

OT

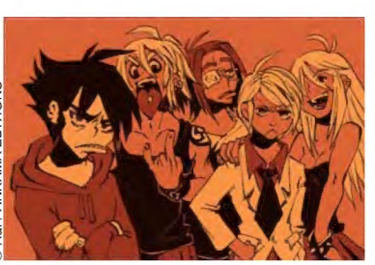
L'ascension de la BD fusion

© Arleston, Balak, Rachel Zimra, Barbucci, Alwett / GLÉNAT

EXTRAIT DE *LORD OF BURGER*, UNE ŒUVRE COLLECTIVE AU STYLE HYBRIDE CONSACRÉE À LA CUISINE

C'est comme dans la cuisine. Au début, les choses sont simples. Il y a la cuisine française, qui se mange avec une fourchette et un couteau ; la cuisine chinoise, qui se mange avec de grandes baguettes rondes ; la cuisine japonaise, qui se mange avec de petites baguettes carrées ; la cuisine thaï, qui se mange avec une cuillère ; la cuisine indienne, qui se mange avec les doigts (d'une seule main, s'il vous plaît) ; et la cuisine américaine, qui se mange avec les deux mains. Et puis des petits malins ont commencé par mélanger les genres. Un peu de saveurs asiatiques dans les recettes françaises, un peu d'ingrédients français dans les plats asiatiques, et nous voilà avec de l'agneau aux champignons shiitake et à la sauce de haricots noirs, des nems au chocolat et un cheesecake aux lychees. On appelle ça la « cuisine fusion » (*fusion food*).

Dans la BD, c'est un peu le même principe. Sauf qu'à la base, les différents genres de BD se lisent déjà tous avec les doigts.



© Raf / ANKAMA ÉDITIONS

***DEBASER*, DE RAF**

Une pincée de comics pour l'inspiration, un doigt de manga pour les personnages et le dessin, une pincée de *graphic novel* pour la narration, et un soupçon de franco-belge pour l'allure et la mise en forme finale. Les « BD fusion » sont nées et se portent (très) bien.

Plus de 20 ans après l'arrivée des mangas en France, et près de 40 ans après celle des comics[1], toute une génération de lecteurs, dont certains d'entre eux sont devenus des auteurs, a été nourrie à ces biberons exotiques et en ont conservé les goûts variés. Ces auteurs sont en outre sans complexe par rapport à l'un ou l'autre de ces différents genres, alors même que ceux-ci étaient décriés comme « artistiquement inférieurs », il y a encore peu, par les puristes de la bande dessinée de tradition franco-belge.

Il n'y a donc chez nous plus UNE école de la bande dessinée, mais plusieurs. Et si certains se réclament d'une école bien particulière, nombreux sont ceux qui s'affranchissent des étiquettes pour produire des œuvres influencées par le manga, le franco-belge, le comics, ou même par des BD venant d'autres horizons : bande dessinée espagnole, chinoise, canadienne... Sans compter certains petits prodiges d'Europe de l'Est (Igor Kordey, Alex Malev), qui créent presque un genre à eux tous seuls.

Certaines œuvres deviennent ainsi difficiles à classer : « mangas » dessinés et produits en France (une des spécialités de l'éditeur Ankama) tels *Appartement 44* ou *Debaser* ; albums franco-belges conceptualisés et scénarisés en France mais dessinés en Chine (les éditeurs FEI et BAO) ; *comic-books* dessinés par des « *Frenchies* » (Olivier Coipel, chez Marvel) ; anglo-américains travaillant pour des éditeurs franco-belges (John Cassaday chez Glénat, Trevor Hairsine chez Delcourt)...

On finit par s'y perdre un peu. Mais on y gagne au change car ce métissage d'influences donne souvent de très beaux résultats.

Nous avons voulu profiter de la sortie du quatrième recueil de *Freaks' Squeele*, une série à succès et un modèle du genre, pour mettre un coup de projecteur sur ces « BD fusion », et interroger quelques spécialistes à ce sujet.

OLIVIER THIERRY

[1] Plus ou moins. Des mangas et des comics furent publiés en France auparavant, mais l'adaptation d'*Akira* par Glénat et les magazines *Fantask* ou *Strange* chez Lug, créèrent véritablement l'intérêt du grand public pour ces genres en France.

Thierry Gloris (Malgré nous)
& Jacques Lamontagne (Les Druides)

[Aspic, détectives de l'étrange]

L'enquête sur la disparition de la naine aux ectoplasme (tome 1) piétine... Auguste Dupin, le fin limier et scientifique pointilleux, et Flora Vernet, son extravagante assistante, décrochent un nouveau client en la personne d'Hugo Beyle, à qui l'on vient de voler la montre à gousset. Rapidement, tout semble indiquer que les deux enquêtes ne font qu'une ! Crapules immondes et machiavéliques, combats acharnés, poursuites échevelées et spectre introusif et dégoûtant. Aux frontières de l'irrationnel, ce premier diptyque des étonnantes aventures des détectives de l'étrange, est déjà un succès de librairie !

CETTE TOCANTE, JE LA LUI AVAIS VOLÉE UN SOIR DE BEUVERIE. IL L'AVAIT RÉCUPÉRÉE SUR UN CADAVRE APRÈS LA BATAILLE DE WATERLOO.
APRÈS TOUT, VOLER UN VOLEUR... CE N'EST PAS VRAIMENT VOLER !
TIC TAC TIC TAC TIC
TIC TAC

© MC PRODUCTIONS / THIERRY GLORIS JACQUES LAMONTAGNE

www.quadrants.eu

DELSOL Diffusion / Distribution Delsol / Hachette Livre
recommandé par sceneario.com
QUADRANTS

Pousse-toi Harry P., les Freaks sont là !

Un gars (un loup), deux filles (fofolles), des cours de conquête du monde dans une faculté de héros... Bienvenue dans l'univers loufoque et transgenre de Florent Maudoux, jeune auteur de la série « Freaks' Squeele », éditée par Ankama et dont le quatrième tome vient de paraître.

La F.E.A.H. (faculté d'études académiques des héros) est une école de *losers*. Pourtant, vous avez fait l'école de l'image des Gobelins …

Avant les Gobelins, j'ai passé deux ans à étudier des mathématiques hyper théoriques et de l'informatique préhistorique. La *lose*, je connais : c'est ce sentiment tenace de ne pas savoir ce qu'on fiche ici-bas. Cela arrive lorsque ce qu'on attend de vous est en totale contradiction avec tout ce que vous dit votre être. Après, même en sortant d'une bonne école, l'emploi n'est jamais une garantie. J'ai dû m'adapter au marché de l'animation tel qu'il était au moment de mon entrée dans le monde du travail. Aussi, lorsque je vois que des jeunes diplômés Bac+5 en sont réduits à bosser chez McDo, je crois pouvoir comprendre une part de leur frustration et du sentiment d'injustice qui en découle.

Quel genre d'élève étiez-vous ?

J'étais du genre à me planquer au fond de la classe pour dessiner tranquillement. Je peux remercier les effectifs de classe trop lourds. J'étais celui qui, s'il avait toujours « *peut mieux faire* », fichait une paix royale à des professeurs déjà débordés par une horde d'adolescents trop turbulents. C'est sans doute pour toutes ces raisons que je me suis intéressé à ces personnages décalés, ces « monstres » qui se construisent en dehors des schémas pré-établis et du système scolaire. L'éducation nationale a failli me mener à ma perte, mais heureusement j'étais borné et je n'ai jamais lâché le dessin.

Vous réalisez le scénario, les dessins et la couleur de *Freaks' Squeele*. Combien de temps cela vous prend-il ?

Impossible de quantifier le temps passé à l'écriture du scénario : j'ai souvent des idées qui me viennent sous la douche, dans les toilettes ou en attendant que la popote cuise. Après, il me faut trois à quatre jours pour tout mettre en ordre par écrit. J'arrive à réaliser une planche en couleurs par jour maintenant, ce qui fait qu'au bout de huit mois à peu près, j'ai terminé un tome de 140 pages. Si j'ai mis un an à faire le tome 4, c'est parce que j'ai réalisé une histoire pour l'album collectif *Doggybags [voir l'interview de Run page 10, NDLR]*. Lorsqu'on écrit et dessine une série, elle vous suit partout et tout le temps. Ce qui devient dur, c'est alors de séparer vie privée et travail. Mais comme ma compagne participe à la création de l'univers de *Freaks' Squeele* (volontairement ou bien malgré elle), alors ce n'est pas trop grave.

CI-CONTRE : PAGE 7 DU TOME 4 DE *FREAKS' SQUEELE*

© Maudoux / ANKAMA ÉDITIONS

© Maudoux / ANKAMA EDITIONS

Ankama n'a pas été la première maison d'édition que vous avez démarchée : vous rappelez-vous de la réponse d'un éditeur, qui vous a fait rire ou pleurer ?

À l'époque, le projet *Freaks* (nom de code avant le titre définitif) était plutôt destiné à être publié sur un format proche de celui du manga : poche n&b, 200 pages. J'ai démarché les éditeurs qui en avaient à leur catalogue. J'ai particulièrement accroché sur un éditeur qui proposait aussi de la prépublication, j'ai pu entrer en contact avec un interlocuteur qui s'est montré intéressé. Mais lorsqu'il m'a annoncé le montant de l'avance sur droit pour tout un album, j'ai cru que j'allais mourir de rire. Même avec ma productivité, j'aurais eu bien du mal à tenir le rythme et surtout la qualité. Il m'a alors proposé de bosser sur des « projets plus sérieux », entendre par là au format franco-belge : en gros, l'idée c'était de me « *marier* » à un scénariste, parce que dans le métier « *c'est comme ça que ça se fait* ». Quand j'y repense, dans les termes employés comme dans le ton, ça ressemblait à une bonne grosse sodomie...

Pourquoi certains chapitres sont en noir et blanc, d'autres en couleurs ?

Le noir et blanc vient de l'héritage des mangas, des *fumetti [bandes dessinées italiennes, NDLR]*, des *Fluide Glacial*, de la BD populaire quoi. J'aime beaucoup le noir et blanc qui permet d'être plus synthétique dans les lumières et rend plus reposante la lecture. Et sur du 140 pages, ça peut devenir important de ne pas saturer les sens du lecteur. Les passages en couleurs me permettent de m'exprimer avec d'autres outils et de faire passer un panel d'émotions et de sensations plus large quand ça se présente.

Vous semblez entretenir une grande interaction avec vos lecteurs.

J'aimerais en avoir encore plus, mais j'ai un poil dans la main dès qu'il s'agit d'Internet. Je fais l'effort d'y aller, parce que partager avec ses lecteurs est une chance extraordinaire. Du coup, pour le tome 4, j'ai pu faire participer les plus créatifs d'entre eux. Leurs personnages apparaissent parmi les étudiants de la F.E.A.H. La boucle est en quelque sorte bouclée.

Parlez-nous de l'élaboration du jeu de plateau « Chocafrix » inclus dans la version collector de *Freaks' Squeele*, T.4 ?

J'avais dans l'idée de faire un jeu de plateau dans une boîte de céréales et Run *[directeur artistique du Label 619 chez Ankama, NDLR]* m'a convaincu de le faire et soutenu. La première étape a été d'écrire les règles et de monter une maquette. C'était un défi très stimulant, faire correspondre les règles au caractère de chacun des personnages. L'idée était de faire quelque chose de complexe mais simple à comprendre, et surtout fun à jouer. Cependant, c'est la phase de test qui s'est révélée primordiale, et là je dois remercier tous ceux qui y ont participé. Après, il a fallu le fabriquer, et là, mauvaise surprise : faute de temps et de budget, je me suis tapé tout l'habillage graphique du jeu. Heureusement que j'ai été épaulé par l'équipe d'édition ainsi que par Ankama Products qui a modélisé les figurines que j'ai dessinées. Jusqu'à la dernière minute, nous avons modifié des éléments pour rendre le jeu plus abordable, même la directrice d'Ankama s'y est mise et a testé les règles pour en vérifier la lisibilité ! *Chocafrix* est aussi issu de mes influences métissées. Il y a un peu des jeux américains dans le système d'évolution des personnages, c'est du côté français que j'ai puisé l'habillage graphique assez marqué, et j'essaie de m'inspirer des Allemands en ce qui concerne la simplicité et l'utilisation de moyens mnémotechniques. Je me tiendrai à disposition sur Internet pour en parler avec celles et ceux qui le voudront. Et pourquoi pas le faire évoluer ?

À la fin du tome 3, il y a des recherches graphiques pour une version animée : est-ce un projet en cours ?

Au stade embryonnaire. Il est pour l'instant repoussé : une fois le pilote réalisé, il nous faudrait démarcher les financiers. Et en France, le dessin animé est encore assimilé à la jeunesse, avec toutes les contraintes que cela implique. Avant de décliner à la télé un univers qui peut parfois être sombre et adulte, j'aimerais d'abord que ma BD soit suffisamment populaire pour gagner le bras de fer contre les chaînes. Rendez-vous dans quelques années...

Êtes-vous un obsédé sexuel, ou avez-vous juste intégré l'utilisation du « fan service » *[pratique de certains auteurs qui consiste à insérer dans leurs œuvres des séquences dispensables et souvent à connotation sexuelle, NDLR]* comme dans les mangas ?

Les deux, devrais-je confesser. Le fan service n'est qu'un ressort comique, un gros clin d'œil au lecteur mais aussi aux lectrices qui apprécient bien les fesses des personnages masculins. Par contre, j'aime vraiment les femmes, y compris celles qui ne rentrent pas dans le canon de beauté imposé par les médias. Si ça ne tenait qu'à une partie du corps à laquelle je pense parfois, je ne dessinerais que de splendides femmes nues. Mais heureusement, il y a une petite section de mon cerveau qui sait qu'une femme n'est jamais aussi désirable que lorsqu'elle a des secrets, et surtout des défauts. Du coup, je me rationne.

PROPOS RECUEILLIS PAR
CAMILLA PATRUNO

CI-DESSUS : ÉDITION « COLLECTOR » COMPORTANT LE JEU DE PLATEAU

FREAKS' SQUEELE, T.4

de Florent Maudoux,
Ankama éditions,
144 p. coul. et n&b, 14,90 €

UNE FAC DE SUPER-HÉROS

Apparue en 2008, la série *Freaks' Squeele* ne relève ni du franco-belge, ni du manga, ni du comics : ces albums sont des hybrides, en partie en noir et blanc, en partie en couleurs. On y suit trois personnages à la « faculté d'études académique des héros »., une école de super-héros qui rappelle celle des très célèbres X-Men (ou d'Harry Potter). Bon dernier de sa promo, le trinôme est forcé de faire équipe… mais devient finalement inséparable. Pour Chance (démone capable de voler), Xiong Mao (experte en Forge, art martial mortel) et Ombre (terrifiant lycanthrope au caractère timide), cette amitié s'avère indispensable pour survivre à la dureté de leur formation. Compétition scolaire, coups en douce du directeur, super-vilains tapis dans l'ombre : Florent Maudoux propose un récit dense, plein d'action, d'émotion et d'humour. **HB**

RUN : FOLKLORE WEST COAST ET SYNCRÉTISME GRAPHIQUE

DR

À la tête du Label 619 chez Ankama, l'auteur Run est le fer de lance d'une génération ayant digéré des codes multiples.

En 2006, son *Mutafukaz* explose à la face du paysage BD. Le lecteur y découvre avec stupeur et exaltation un univers bigrement cohérent, mitonné pendant dix ans dans la tête de son auteur, allant de twists scénaristiques en surprises formelles – ruptures de styles, préquelles, incursions dans la 3D… Promu dans la foulée directeur du Label 619 chez Ankama, Run se fait fort de proposer une collection *punchy* et hybride, recelant de petites pépites affranchies de frontières clairement identifiées : porte ouverte à l'international (*Juxtapoz*, *Tank Girl*), références assumées ou clins d'œil sous-jacents – hommage au cinéma « Grindhouse » et aux comics d'antan (la récente série *Doggybags*), rock indé et manga (*Debaser*), culture urbaine (*Monkey Bizness*)… La démarche de ces auteurs a déjà dépassé l'aspect volontariste de la mixité. Leur pulsion créatrice est sans doute davantage à chercher du côté d'une internationalisation des œuvres disponibles sur le marché, donnant logiquement naissance à des univers singuliers et digérés, évoluant avec grâce et fluidité à la croisée de multiples codes graphiques et narratifs. En attendant le tome 4 de *Mutafukaz* et le long métrage d'animation produit par le mythique studio japonais Studio 4°C, *Zoo* vous propose un survol de la psyché de Run, pour tenter d'y déceler ces sources d'inspiration polymorphes qui rejaillissent dans le magma bouillonnant du catalogue du Label 619.

Quel est le concept de cette nouvelle série, *Doggybags* ?

La dernière fois que j'étais à San Diego, je suis tombé sur un stand de rééditions de vieux comics – genre EC Comics, avec plusieurs récits par numéro –, et je me suis fait la réflexion que ce genre-là n'existait plus de nos jours en l'état ; c'est dommage, ça a marqué une époque et les récits étaient assez intelligents. Guillaume Singelin et Florent Maudoux se sont emballés aussi, du coup nous sommes partis sur des récits de 30 pages chacun pour ce premier tome. On a voulu garder un format souple très proche du comics, on a repris les couleurs et les codes graphiques de l'époque pour les remettre au goût du jour. On voulait que ça reste populaire dans l'esprit, en écho au nom *Doggybags* : un côté un peu fast food, junk food, qui se lit vite et se jette.

Le tome 4 de *Mutafukaz* qui viendra ensuite est annoncé comme le dernier ?

… de ce cycle. Ensuite, je partirai peut-être sur un tome 5 en one-shot. J'ai beaucoup d'envies par rapport à *Mutafukaz*, mais j'ai toujours ressenti que je n'avais pas la fibre du dessinateur. Raconter des histoires, ça me plaît ; quand il s'agit de se mettre au dessin, j'y vais à reculons…

Le dessin n'est donc pas votre médium de prédilection, c'est paradoxal pour un auteur de BD !

Disons que c'est celui dans lequel je me retrouve le plus, dans le sens ou c'est moi qui gère tout : j'ai toujours considéré la BD comme le cinéma du pauvre, on a crédit illimité pour pas un rond ! Je dessine certes depuis tout petit, mais je pense être arrivé à la limite de ce que je sais faire ; quand je vois des gens qui ont plus d'aisance, qui font ça matin, midi et soir, et se couchent avec un carnet de croquis, je me rends compte que ce n'est pas mon truc. Moi, c'est comme si on me demandait d'aller faire la vaisselle ! Mais je prends plaisir dans d'autres choses, la coloration, le découpage…

Voir vos personnages prendre vie dans le long métrage d'animation en cours de préparation, est-ce plus gratifiant ?

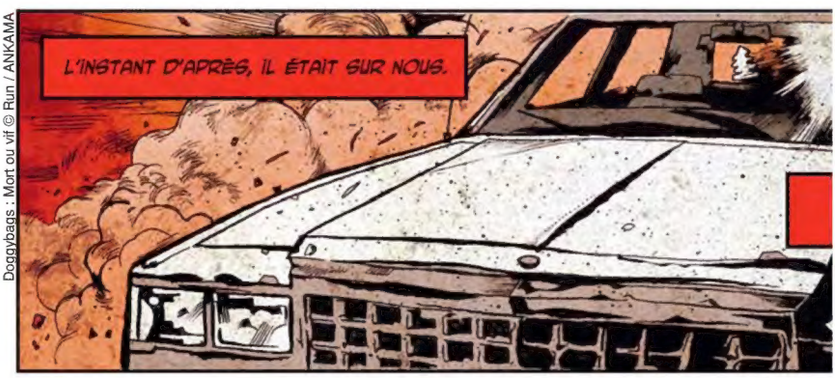
Oui, c'est comme pour le tome 0 de *Mutafukaz* : j'ai plus de plaisir à le rouvrir parce que je l'ai fait avec quelqu'un *[Bicargo, NDLR]*. Le *character design [création des personnages, NDLR]* du long métrage est vraiment une hybridation entre mon dessin et ce que fait habituellement le studio 4°C. Je voulais justement qu'ils évitent de reprendre certains détails que je considère comme des défauts dans mon dessin, qu'ils le fassent plus à leur sauce !

Votre univers se présente comme un syncrétisme de plusieurs courants, dans le fond – gangs, séries B, religion, catch – comme dans la forme – ruptures de style au niveau du dessin, multiplicité des supports : le *trailer* de *Doggybags*, le *teaser* de *Mutafukaz*, les lunettes 3D du tome 0…

Vu que le dessin est pour moi une corvée, j'essaie en effet de m'en échapper dès que je me sens étriqué, pour continuer malgré tout à raconter une histoire, même infime : le *trailer* de *Doggybags* ne raconte finalement pas grand-chose, sinon un univers visuel. Mais le simple fait de décrire trois personnages par le medium du film m'a plus plu qu'être devant ma planche à dessins. C'est aussi pour ça que je m'implique beaucoup dans la fabrication des albums – rupture de styles, changement de papier… C'est un tout.

De quoi vous êtes-vous nourri en BD ?

Petit, je lisais des classiques franco-belges – *Achille Talon*, *Les Schtroumpfs*, *Lucky Luke* –, assez loin de ce qu'on retrouve dans mon boulot. J'ai découvert la BD américaine par hasard, vers 14 ans : à la suite d'un dégât des eaux dans une librairie, un voisin qui bossait dans les assurances avait ramené tout un stock de BD invendables. J'ai découvert Frank Miller avec la moitié des pages gondolées et moisies ! J'ai adoré, j'avais l'impression de voir un film, la narration m'a vraiment plu, en plus il y avait des gros mots… Plus tard, *Akira* est sorti chez Glénat, ça a été une nouvelle claque ! En grandissant, j'ai découvert toutes les BD américaines, je me suis fait ma culture à ce moment-là.



Doggybags : Mort ou vif © Run / ANKAMA

Mutafukaz © Run / ANKAMA

Et hors BD ?

Du cinéma – des Frères Coen jusqu'aux blockbusters, j'aime bien tout regarder, du moment que les films vont dans le sens de l'intelligence du public. J'ai adoré *Donnie Darko*, mais je suis aussi à fond de *Rambo IV* ! C'est le vide scénaristique absolu, mais parfois je demande juste à un film de tenir ses promesses. Récemment, j'ai bien aimé *District 9*, j'y ai retrouvé un peu de *Mutafukaz* : une hybridation de cinéma indépendant, comique, d'action, et de SF à la Roland Emmerich. Et puis des séries, des bouquins, et beaucoup de documentaires : j'ai de l'intérêt pour les faits divers particulièrement sordides, depuis tout petit – on lisait *Nouveau Détective* sur la plage avec ma sœur ! Ça me fascine, et ça nourrit indirectement mes récits : il n'y a pas de morale à la fin, ce sont des mines d'idées incroyables.

Qu'il s'agisse de catch, de gangs ou de religion, vous utilisez dans *Mutafukaz* des références symboliques que tout le monde partage, comme des images d'Epinal…

… vraiment identifiables pour mieux les brouiller. Ça ne m'intéresse pas qu'on puisse identifier les personnages graphiquement, que le gentil soit en blanc *shiny* et le méchant en noir avec de grandes dents, je trouve ça surfait. Les tueurs en série par exemple ne portent pas le vice sur leur tête ! Idem pour la religion : j'ai horreur de la foi et des dogmes, mais j'ai beaucoup de respect pour les croyants. Du coup, j'aime bien jouer avec ces codes, un héros peut avoir des vices cachés, des fantasmes bizarres… C'est aussi pour ça que j'ai choisi le nom *Mutafukaz* ; finalement c'est un peu tous des enfoirés, qu'ils soient du bon ou du mauvais côté de la barrière. Dans l'univers des gangs que je traite, les mecs peuvent dessouder quelqu'un et aller prier la Vierge dans la foulée pour se faire pardonner, c'est presque de la superstition. Certains lecteurs pensent aussi que je m'intéresse aux Illuminati ou à Gildenberg, or je m'en fous, je n'ai jamais été pour la théorie du complot ! Mais ce folklore m'intéresse.

Niveau musical, *Mutafukaz* semble plongé dans le hip-hop *west coast* ?

C'est drôle, on me parle souvent de métal – peut-être à cause du crâne en feu de Vinz, ou de la présence de la religion –, mais j'écoute en effet beaucoup de gros rap, surtout américain ; très peu de français, sauf Booba : il est critiqué, mais c'est comme regarder *Rambo IV* ou un match de l'UFC, ça tient ses promesses ! Ça peut paraître lourd et vulgaire, égo-trip à 200 %, mais finalement la *punchline* est bien écrite. Mais je suis aussi hypnotisé par certaines chansons du dernier album d'Alizée !

Les dessinateurs que vous éditez dans le label 619 portent aussi des univers qui mêlent allègrement les courants, au point de se détacher de tout style graphique réellement identifiable. Y prêtez-vous attention ?

Sincèrement, on ne se pose pas la question. Quand je vois Florent Maudoux ou Rafchan, on parle surtout du récit, de ce que va raconter la suite. Globalement, je privilégie le contenu – pas forcément l'histoire, mais l'univers, la profondeur des personnages… – à la forme. Je ne cherche pas forcément le dessin parfait, mais avant tout un univers cohérent, qui raconte quelque chose et sorte des sentiers battus. Rafchan est très forte en dessins, mais ce qui prime dans *Debaser*, c'est l'énergie qui s'en dégage. Le dessin de Florent est élégant et pêchu, simple et subtil, comme son histoire et ses personnages. Celui de Jérémie Labsolu, même s'il comporte quelques failles, est atypique et singulier ; je n'ai jamais vu ce style-là ailleurs, c'est poétique ! Quand je regarde ses planches, avant même de les lire, je les trouve fortes et intrigantes. Avant de rechercher un style, un mix ou une inspiration urbaine, il faut que ça m'interpelle.

PROPOS RECUEILLIS PAR
JULIE BORDENAVE

DOGGYBAGS
de Singelin, Maudoux et Run
Ankama éditions, Label 619
112 p. couleurs, 13,90 €

DEUX NOUVELLES SÉRIES POUR LA COLLECTION 100% VERTIGO !
the unwritten
Tom Taylor est le fils d'un écrivain qui s'est inspiré de lui pour son nouveau livre. Tout va bien dans sa vie jusqu'au jour où des rumeurs prétendent que Tom est en fait l'incarnation du héros de l'histoire...
Le 16 février en librairie
Scott Snyder, Stephen King et Rafael Albuquerque nous offrent une nouvelle interprétation du mythe vampirique à laquelle nul ne pourra résister.
AMERICAN VAMPIRE
SANG NEUF
panini COMICS
www.paninicomics.fr
VERTIGO

FABRICE GIGER : APÔTRE DE LA TRANSCONTINENTALITÉ

Véritable globe-trotter, le Suisse Fabrice Giger, directeur des Humanoïdes Associés, a beaucoup œuvré pour le métissage de la bande dessinée, en favorisant notamment des rapprochements transcontinentaux d'artistes. Il nous donne son sentiment sur l'hybridation des genres en bande dessinée, ainsi que sur les conséquences de l'arrivée du manga sur le marché français de la BD.

Photo : François Duhamel

FABRICE GIGER

Il y a quelques années, notamment avec la résurrection de *Métal Hurlant* (de 2002 à 2006), vous avez voulu mettre en avant le concept de « transcontinentalité ». À l'époque, vous tissiez des passerelles entre des auteurs américains et européens… Pouvez-vous nous en dire davantage ?

Dès leur création dans le milieu des années 70, Les Humanoïdes Associés ont, sous la houlette de Jean-Pierre Dionnet, jeté des ponts entre les États-Unis et l'Europe. Will Eisner, Corben et de nombreux autres ont pour la première fois été publiés en France par les Humanos. S'il s'agissait essentiellement de traductions, le choix des œuvres était lumineux. Dans l'autre sens, *Heavy Metal [édition américaine de* Métal Hurlant, *NDLR]* publiait les bandes de *Métal Hurlant* et faisait découvrir aux Américains Mœbius, Druillet, Gal… et a fait ainsi rêver plusieurs générations de lecteurs et d'auteurs du Nouveau Continent. La résurrection de *Métal Hurlant* au début des années 2000 avait une autre ambition : faire collaborer ces deux mondes – bien qu'ayant une approche très différente du medium – du point de vue créatif et commercial. Cela a non seulement été passionnant, mais en plus ça a jeté les bases sur lesquelles nous construisons aujourd'hui ce que seront Les Humanos de demain. C'est un travail opiniâtre, peu gratifiant sur le moment, mais qui à long terme sera déterminant pour l'entreprise, et dans une certaine mesure pour le genre.

Aviez-vous déjà le sentiment, en habitant dans plusieurs villes du monde (Genève, Paris, Los Angeles…), que la BD ne pouvait pas rester cloisonnée dans un seul modèle d'écriture, de narration, de graphisme, et que le siècle naissant allait amener de nombreux changements ?

Ce que j'ai pu vivre en Europe, aux États-Unis ou en Inde, m'a toujours ramené au même constat : une œuvre intéressante, quelle qu'en soit l'obédience (franco-belge, *comic book*, manga…), est en général celle d'un auteur qui a vécu des choses, qui s'est frotté au monde et qui s'est mis en danger. Faire sortir un auteur du code narratif dans lequel il évolue (ou stagne) confortablement, pour le confronter à une autre façon d'approcher un récit, et d'une certaine façon le mettre en danger, faisait partie de la démarche. Je pense aussi que le grand défi de la bande dessinée est de survivre à son premier siècle d'existence, et que les pistes pour sa renaissance passent par son métissage et sa commercialisation au niveau mondial (notamment à travers ce que permettra bientôt l'exploitation sous forme numérique).

MÉTAL HURLANT, JUIN 1982, COUVERTURE DE AL VOSS

Pensez-vous que les écoles franco-belges, ligne claire entre autres, relèvent aujourd'hui de la « bande dessinée à papa » ?

Le style peut bien entendu subir des effets de mode, mais je pense que c'est avant tout un véhicule. Attendez par exemple que la ligne claire se trouve une nouvelle âme qui la fasse vibrer, et vous verrez qu'une génération de lecteurs y adhérera. Boucq, qui a appris certaines choses de Jijé, a fait avec *Bouncer* évoluer un style réaliste classique vers quelque chose de très vivant et qui touche la sensibilité d'un public d'aujourd'hui. Bien sûr, il y a les grands découvreurs (George Herriman, Franquin, Mœbius, etc.) qui fondent les styles, mais ceux-là sont peu nombreux.

Quels ont été selon vous les résultats probants de l'expérience menée ?

Le résultat de l'expérience est la compétence acquise dans ce domaine de production internationale, et la reconnaissance des Humanos aux États-Unis et dans le monde entier. Sait-on en France, que la petite maison d'édition Les Humanoïdes Associés (*Humanoids* en anglais), est à l'étranger le plus célèbre des éditeurs de bande dessinée européens ?

Pouvez-vous évoquer certaines de ces collaborations transcontinentales ?

J'en citerais deux, très différentes l'une de l'autre. *Les Zombies qui ont mangé le monde*, du Belge (repenti) Jerry Frissen et de l'Américain Guy Davis, est pour moi une réussite artistique complète. Les quatre premiers albums n'ont rencontré qu'un succès d'estime en France, mais nous allons persévérer avec une nouveauté début 2012 et la réédition des histoires parues. Le second exemple, un succès commercial, est *Je suis Légion*. Il s'agit d'un excellent script de Fabien Nury, dessiné par l'un des « *top artists* » de la *comic book industry*, John Cassaday. La version US est parue l'année dernière.

Continuez-vous de favoriser ces « cross-over » ?

Outre des suites (par exemple *Songes* tome 2 par Dodson et Filippi), nous avons plusieurs projets de collaborations de ce type sur le feu. Quelques surprises en perspective.

Plus récemment, en 2006, Guillaume Dorison a prolongé ce credo de métissage en lançant au sein des Humanos le magazine *Shogun [dédié à la prépublication de mangas, NDLR]* puis une collection d'albums de « global-mangas ». Là encore, en mélangeant des créations d'auteurs espagnols, italiens, américains, chinois… on obtenait alors déjà une fusion innovante ?

Oui, la démarche était innovante. L'idée derrière ce projet était que de nombreux auteurs européens avaient envie de créer dans un style narratif qui leur parle : le manga. Le problème est que le lecteur français de manga, et

le libraire avant lui, ne mangent que japonais... Il y a de grands auteurs japonais et des mangas qui sont des monuments, qui ont eu un effet bénéfique sur la création européenne. Il semble cependant que personne ne réalise à quel point le manga aura endommagé la BD européenne dans ses fondements économiques. Certains éditeurs français lui ont bien naturellement ouvert une voie royale (pas de dépenses de création...) et la promotion via les versions animées à la télévision était gratuite. Argent facile... Le manga aura confisqué deux générations de lecteurs et coupé (définitivement ?) l'une de la suivante, sans rien (ou presque) rendre en retour au genre (combien de livres français sont traduits au Japon?). Je ne peux m'empêcher de penser qu'avec le manga, certains éditeurs français ont engrangé des bénéfices à court terme et hypothéqué l'avenir.

© Shaos & Irons.D / SHOGUN / LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

HOLY WARS, **UN MANGA FRANÇAIS DES HUMANOS**

Que pensez-vous du phénomène de la « BD fusion » en France ?

L'auteur dont j'ai dit à l'époque qu'il était le premier auteur européen à avoir intégré naturellement l'influence du manga est Enrico Marini, lorsqu'il a fait pour les Humanos ses premiers *Olivier Varèse* (que l'on envisage d'ailleurs de rééditer...). C'était il y a plus de 20 ans. On sait quel prodigieux dessinateur il est devenu. Plus récemment, j'ai le sentiment que les Fabien M., Bill et Gobi (avec leurs séries dans l'univers *Lucha Libre*), ou Walder (qui vient de sortir avec Frissen *Maximum & Minimum*), sont des jeunes auteurs qui ont fait une synthèse brillante de leurs influences, notamment avec celles venues de la japanim'. Dans leur cas, on peut probablement parler de *style fusion*. Cela dit, je ne pense pas qu'un style fusion soit une fin en soi ; c'est davantage le mouvement qui est intéressant. N'oublions pas par ailleurs que l'influence se fait également dans l'autre sens. Le travail d'Otomo ou de Miyazaki aurait-il été le même sans Mœbius ? Aux États-Unis, et notamment grâce aux livres qu'y publient Humanoids, nous avons fait des émules. Vous voyez de plus en plus d'auteurs américains en venir à un découpage plus européen, des sujets différents, etc.

© Frissen & Walder / LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

MAXIMUM & MINIMUM, **LA NOUVELLE SORTIE DE FRISSEN ET WALDER**

À l'heure où les échanges d'idées traversent la planète en une fraction de seconde, où les créations restent rarement inconnues, et que les influences vont et viennent, quelle est votre vision du prochain métissage fort ?

Comme la forme de la bande dessinée s'est toujours adaptée à son support (Herriman dessinait *Krazy Kat* pour les quotidiens de William Randolph Hearst, Franquin, Tillieux pour l'hebdomadaire *Spirou*, etc.), je prédis que le prochain métissage de la bande dessinée, sa forme, et le succès de ses auteurs, seront fortement influencés par l'émergence des supports de diffusion à venir (e-books ou autres).

PROPOS RECUEILLIS PAR
OLIVIER PISELLA
ET ***CHRISTIAN MARMONNIER***
MERCI À ***LOUISE ROSSIGNOL***

PAUL POPE : de la lave en fusion

Pur produit de sa génération, voici un quadra hyperactif à la narration rapide inspirée du manga, au trait précis à l'européenne, et avec une énergie toute américaine. À découvrir ou à redécouvrir d'urgence.

© Paul Pope

PAUL POPE PAR LUI-MÊME

Ses premiers travaux sont pour le Japon (chez Kodansha), puis retour aux États-Unis. Suivant l'exemple de ses amis et modèles Jeff Smith et Frank Miller, il travaille sur ses propres titres (*THB*, *Escapo*, *Heavy Liquid*, *100%*...) sans jamais oublier les super-héros qui paient mieux. Son *Batman: Year 100*, situé 100 ans après la création du personnage (2039) est une merveille, avec un « *Dark Knight* » qui n'aura jamais autant saigné ou sué.

Depuis ses débuts, Paul Pope est très porté sur la science-fiction (à la Philip K. Dick), sur les traces d'un Mœbius, mais privilégiant les relations humaines, comme l'une de ses nombreuses influences, Hugo Pratt.

Parmi ses projets, *Total THB* doit conclure ses premiers travaux sur le titre, et *Battling Boy* est censé atteindre les 400 pages (selon Pope, après une longue préparation il est important de dessiner vite pour garder l'énergie).

Après avoir traduit *100%* et *Heavy Liquid*, deux albums très personnels de l'auteur, les éditions Dargaud vont éditer un album directement pensé pour eux, *Psychonaut*, comprenant des récits inspirés des rêves de Pope (qui évoque un autre projet pour ce même éditeur : *La Chica Bionica*).

Un beau gosse new-yorkais, *fashion* (il a aussi bossé pour Diesel), au dessin survitaminé et à l'encrage sexy, capable de citer Crepax et Blutch dans un même élan, ne peut que mériter une place de choix hors des États-Unis. Et quelle meilleure consécration pour un auteur aussi pro-européen, que d'être publié dans *Pilote* ? Le titre mythique sort depuis quelques années des numéros spéciaux. Pope est présent dans les deux derniers : cinq planches pour le spécial érotique de 2009 et quatre sur le spécial cinéma en 2010. À chaque fois, il est, avec Robert Crumb, l'un des seuls représentants américains. Ajoutons à ça son intégration à l'écurie Dargaud, et voici un artiste américain formé en Asie et adopté par la France !

PHILIPPE CORDIER

zoom

Nana Huxe, T.1, Papinana, de Jérémie Labsolu

« Une énorme marmite de sorcière, l'équivalent d'un travail de scratch en BD » : voilà comment Jérémie Labsolu qualifie son propre travail, remarqué avec le frappadingue, brillant et onirique *Metamuta* (*spin off* du *Mutafukaz* de Run). Le label 619 fait désormais confiance à son talent d'auteur en lui confiant sa propre série : toujours ces créations graphiques envoûtantes – dessins en noir et blanc, bribes de réalité recomposée, osant un mélange flirtant avec l'art brut et Taiyu Matsumoto (*Amer Béton*). La narration éclatée de ce premier tome pose les bases d'un no mans' land futuriste, dans lequel une humanité fantomatique s'affronte pour des ossements aux pouvoirs obscurs, et où d'inquiétantes tribus affichent des têtes… d'amanites tue-mouches. À découvrir prestement.

Ankama, 144 p. couleurs, 14,90 €

JULIE BORDENAVE

Le Don, de Bartoli et Carnevale

La surproduction de bandes dessinée fait que parfois, un bon album passe à côté des regards affutés des rédacteurs de *Zoo*. *Le Don* est en l'occurrence sorti en septembre dernier. À force de regretter de ne pas l'avoir chroniqué, nous nous décidons à le recommander à nos lecteurs parce que les qualités du dessin sont stupéfiantes et que les ambiances y sont très prenantes. L'album est composé d'histoires courtes à chutes – un peu comme celles qui firent les beaux jours de *Ère comprimée*. Toutes sont articulées autour d'Éric, un jeune homme gangréné par le don qu'il possède, qui consiste à voir et ressentir le futur ou le passé d'un être humain par simple contact. *Le Don* rappelle les meilleurs récits de Clive Barker… Que dire de mieux ?

Le Lombard, 64 p. coul., 15,50 €

KAMIL PLEJWALTZSKY

Grouik, T.1, Je veux des vacances, de Kaze Dolémite

C'est l'histoire d'un cochon qui va à l'école, qui a une mémé loufoque et qui voit le fantôme du sosie de Claude François. Une BD déjantée qui semble tirée d'un cahier à dessins d'ado : bulles en forme de nuage, police manuscrite en vrac, couleurs flashy, surcharge de texte. On découvre des écritures nouvelles à coup de « toultemps », de « wanelove » et de « bonané ». Ça part dans tous les sens, tant d'un point de vue visuel que narratif. Bref, ce sont des gags pour les « djeuns », qui apprécieront sans retenue ce style décalé.

Glénat, 96 p. coul., 9,95 €

KARINE LACA

VANYDA revendique l'influence du manga

Vanyda, l'auteur des séries « L'Immeuble d'en face » et « Celle que… », est reconnue pour ses récits sensibles dépeignant finement les relations humaines. Elle nous explique en quoi la BD asiatique influence son travail.

Votre style de dessin est manifestement influencé par le manga. Comment et pourquoi en êtes-vous venue à adopter ce style ?

J'ai commencé à dessiner quand j'étais enfant, et à l'époque, je recopiais surtout les dessins animés que je voyais à la télé, pour la plupart d'origine japonaise : *Les Chevaliers du Zodiaque*, *Les Samouraïs de l'éternel*, *Olive et Tom*, *Max et compagnie*. Pour faire mes propres BD (vers 10 ans), cette influence s'est mélangée aux lectures de BD franco-belge que j'avais à l'époque comme *Thorgal*, *Sambre* ou les BD de Bilal. Mon style actuel de dessin découle donc tout naturellement de ces influences de jeunesse.

© Vanyda / DARGAUD

VALENTINE, HÉROÏNE DE *CELLE QUE...*

Quelles sont vos références en bande dessinée asiatique ?

La première BD asiatique que j'ai lue était *Akira*, et je me rappelle avoir été très marquée par le découpage de celle-ci. J'ai ensuite découvert un manga peu connu, *Next Stop*, dans le magazine *Kameba*, qui m'a aussi pas mal influencée au niveau du découpage et du rythme de narration. Tout comme les mangas de Mitsuru Adachi, ou ceux de Taiyo Matsumoto d'ailleurs. Puis sont venu les auteurs comme Ai Yazawa, Kiriko Nananan, Mari Okazaki (*Complément affectif*), ou même Fuyumi Soryo (*Mars*, *ES*)...

© Vanyda

AUTOPORTRAIT DE VANYDA

Par quels aspects cette influence asiatique se manifeste-t-elle plus particulièrement dans vos ouvrages ?

Je pense qu'en plus d'une pointe de graphisme « à la manga », c'est surtout par le découpage et la narration que l'influence se fait le plus ressentir. Le rythme de narration et la façon de mettre les personnages en avant sont un héritage de ces lectures-là. Les dessins animés tirés de manga intimistes et / ou « sentimentaux » m'ont aussi pas mal influencée dans le sens où ils mettaient en scène ce genre d'histoires, qui étaient très rares en BD franco-belge avant les années 90.

Les appellations du type « mangaka à la française » (qu'on emploie souvent pour vous), ne sont-elles pas un peu stigmatisantes ?

En aucun cas le fait d'avoir des influences asiatiques dans mes bandes dessinées n'a été un handicap ou un frein pour la publication ou la rencontre de mes albums avec le public. Cette double influence a toujours été pour moi un plus et je ne renie en aucun cas cette filiation. Au contraire, cela m'a permis de toucher un plus large public.

L'adolescence semble être votre thème de prédilection. Pourquoi ?

Je ne pense pas que l'adolescence soit mon thème de prédilection, la preuve dans *L'Immeuble d'en face*, qui couvre plusieurs tranches d'âge. Si j'ai choisi de développer ce passage à l'âge adulte dans *Celle que...*, c'est parce que je pense

L'IMMEUBLE D'EN FACE

© Vanyda / LA BOÎTE À BULLES

LES PROTAGONISTES DE *L'IMMEUBLE D'EN FACE*

que cette période de la vie est très riche en interactions déterminantes dans le parcours de quelqu'un. J'avais envie de montrer à quelle point les rencontres, surtout les moins voulues (quand on change de classe et d'environnement direct) peuvent nous faire évoluer.

L'Immeuble d'en face s'attache aux figures d'une femme à différents âges de sa vie (20, 30, 50 ans) : autant pour Claire, l'héroïne de 20 ans, on peut imaginer que vous vous inspirez plus ou moins de votre propre vie et de votre entourage, mais quid des autres ?

Hé hé, j'ai aussi dans mon entourage des personnes de 30 ou 50 ans ! En fait c'est surtout de l'observation, mais je ne pense pas me cantonner aux figures de femmes, même s'il est vrai que c'est plus facile pour moi de les mettre en scène. Quand j'étais enfant, j'étais très timide et j'ai beaucoup observé les gens autour de moi (les adultes surtout, qui me fascinaient, les mamans qui discutaient beaucoup à la sortie de l'école).

On dit souvent que le manga s'attache davantage à la psychologie des personnages que ne le fait la BD franco-belge traditionnelle.

J'ai l'habitude de dire qu'en BD franco-belge c'est souvent une aventure vécue par des personnages, alors que dans les mangas, ce sont avant tout des personnages... qui vivent une aventure. Par cet aspect-là, je me sens proche du manga, car chaque personnage a sa personnalité bien étudiée (souvent un groupe de personnes, avec chacun sa caractéristique pour pouvoir plaire à tous les publics). À partir du moment où l'on s'attache a un personnage, je pense qu'on peut lui faire vivre n'importe quelle genre d'aventure (ou de non-aventure), et le lecteur suivra.

© Vanyda / LA BOÎTE À BULLES

Que pensez-vous du phénomène de la BD fusion en France ? Quels auteurs en sont représentatifs selon vous ? Peut-on parler, dans votre cas, de BD fusion ?

Je pense que le phénomène de BD fusion est assez normal, chaque génération d'auteurs est influencée par ceux qui les ont précédés et par tout ce qu'ils ont pu voir ou lire dans leur jeunesse. Tout le monde fait donc de la BD fusion. Il se trouve juste que ma génération subit l'influence des mangas de plein fouet. Outre Florent Maudoux, l'auteur de *Freaks' Squeele*, on peut penser à Patricia Lyfoung (*La Rose écarlate*), Antoine Dodé (*Pierrot lunaire*), Popcube (*Constellation*), Phillipe Cardona et Florence Torta (*Sentaï School*), ou même des auteurs bien connus comme Bastien Vivès ou Boulet. Tout ça, c'est « BD fusion » : BD franco-belge / manga, et même comics ! Et j'en fais partie, bien sûr (j'ai aussi comme influence des romans graphiques américains comme ceux de Daniel Clowes ou Adrian Tomine).

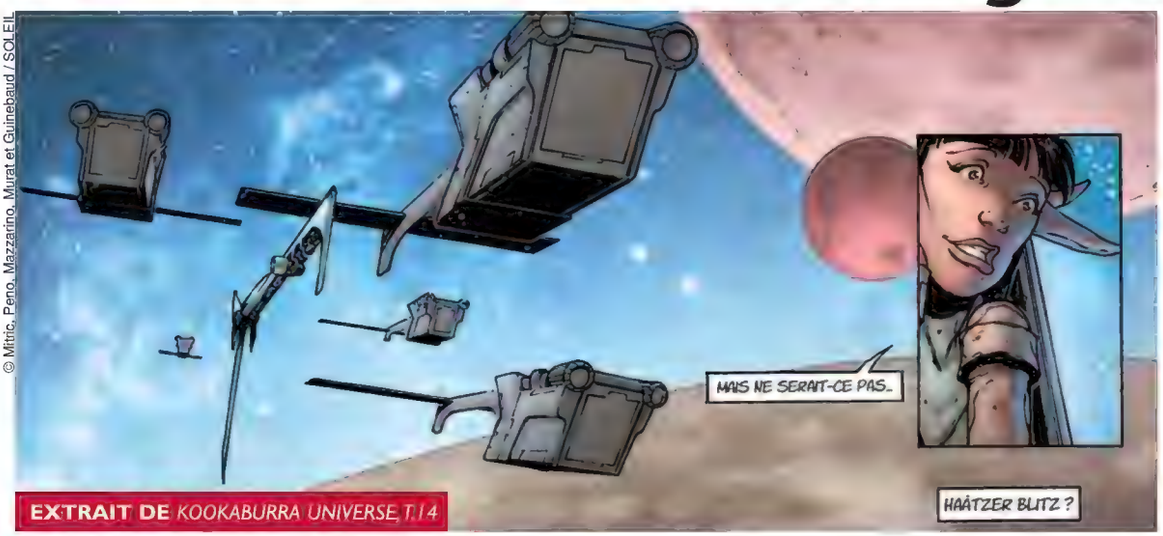
À l'inverse, pensez-vous que la BD asiatique commence à être influencée par la bande dessinée européenne, ou pas du tout ?

Je pense que, à part quelques rares cas, très peu d'auteurs asiatiques sont influencés par la bande dessinée franco-belge. Otomo, Taniguchi ou Matsumoto l'ont été, mais ça reste des exceptions.

PROPOS RECUEILLIS PAR
OLIVIER PISELLA

LA fnac PRÉSENTE :
Du 21 janvier au 15 mars
LARGO WINCH
Tirages d'art signés par Philippe Francq et Jean Van Hamme
EXPOSITION ET VENTE DE TIRAGES D'ART
A l'occasion de la sortie au cinéma de LARGO WINCH II le 16 février et de la parution de l'album Mer Noire
Fnac Ternes, Forum des Halles, Montparnasse, Saint-Lazare, Val d'Europe, Velizy, Lyon Bellecour, Poitiers, Bordeaux, Rouen, Reims, Aix en Provence et Fnac.com
DUPUIS
LARGO WINCH II
AU CINÉMA LE 16 FÉVRIER
CASEMATE
Arludik

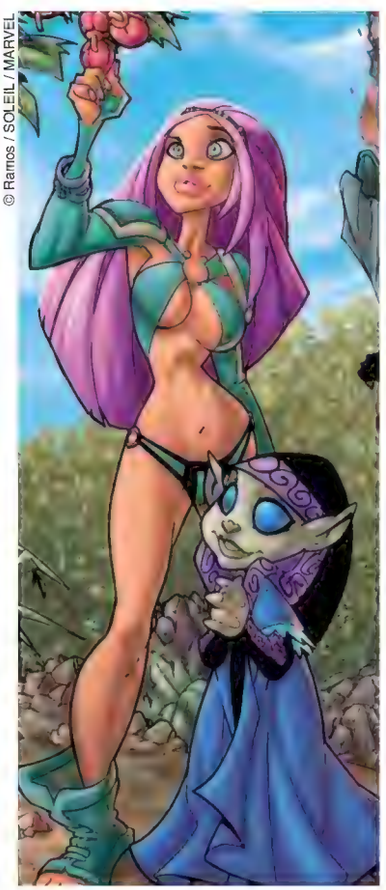
KOOKABURRA
le Star Wars français ?



© Mitric, Peno, Mazzarino, Murat et Guinebaud / SOLEIL

EXTRAIT DE *KOOKABURRA UNIVERSE, T.14*

« Kookaburra », édité par Soleil, est une série de science-fiction à succès. Ce n'était pas un pari gagné dans un marché qui s'intéresse surtout à l'humour ou aux thrillers contemporains. Réussite méritée pour Didier Crisse et Nicolas Mitric.


© Ramos / SOLEIL / MARVEL

KOOKABURRA K, T..2

Au départ, *Kookaburra*, série lancée par Crisse chez Soleil en 1997 avec l'album *Planète Dakoï*, se présentait comme un *space-opera*[1] classique, dans lequel on pouvait reconnaître l'influence de *Dune* de Frank Herbert ou de *La Stratégie Ender* d'Orson Scott Card. Un héros jeune, issu d'un programme génétique drastique, et présenté comme le dernier espoir de la flotte terrienne, voilà qui évoquait quelques classiques. Des personnages comme le sniper Dragan Preko renvoyaient bien évidemment à d'autres figures de la SF spatiale (en l'occurrence, le Han Solo de *Star Wars*). Bref, tout pour plaire, même si la série n'apportait pas d'idée révolutionnaire.
Ce qu'elle apportait, en revanche, c'était la qualité : d'excellents dialogues, des personnages bien trempés, un bon suspense, de l'action. Le tout sous le dessin sexy, élégant, mais très narratif de Crisse. La série s'est donc imposée comme un bon succès, rééditée à plusieurs reprises et générant des suites et des produits dérivés.

Kookaburra Universe est ce que les Américains appellent une « *spin-off* », une série dérivée qui explore le destin de personnages individuels, et où chaque album est réalisé par une équipe artistique différente. Le premier album, *Le Secret du sniper*, paraît en 2002. Au dessin, Nicolas Mitric, qui s'était fait remarquer par la série de science-fiction *Arkeod*. Son dessin, moins rond et plus tendu, se marie fort bien avec l'univers de Crisse. Leurs caractères également, au point que Mitric hérite de la série et en devient le timonier. Chose amusante, *Kookaburra Universe* compte désormais 14 volumes, soit le double de la série-mère.

UN UNIVERS QUI SE RAMIFIE

À ces deux séries, il convient de rajouter *K* (rebaptisée *Kookaburra K*, pour profiter de la notoriété de la série de base), un triptyque se situant dans le même univers (mais pas à la même période), et dessiné par le Mexicain Humberto Ramos, jusqu'ici connu pour ses comics (*Crimson*, *Out There*). À ce moment, la série devient proprement internationale.
Le développement de la franchise prend des allures mercantiles à l'américaine. En même temps, il est toujours enivrant de voir des univers de fiction se développer sous l'impulsion d'auteurs plein d'énergie et d'imagination. L'univers de *Kookaburra* se développe d'ailleurs un peu à la manière d'un *Star Wars*, avec un tronc principal (la série d'origine), et de nombreuses branches qui s'épanouissent autour (comme le font les romans, les bandes dessinées, les jeux vidéo et les cartoons pour l'univers de George Lucas).
Cette méthode à l'américaine, au début des années 2000, avait de quoi surprendre. Aujourd'hui, c'est devenu monnaie courante. *XIII Mystery* développe l'univers de *XIII* en racontant les aventures de personnages isolés. *Les Mondes de Thorgal* fait la même chose pour *Thorgal*. Louis, auteur de *Tessa*, a fait de même avec *42 : Agents intergalactiques*. Et même *Spirou* s'y met !

© Mitric, Peno, Mazzarino, Murat et Guinebaud / SOLEIL

KOOKABURRA UNIVERSE, T.14

Kookaburra s'impose comme une réussite éditoriale : une série qui marche, un passage de relais entre Crisse et Mitric qui élargit les horizons (notamment en mêlant un peu de *fantasy* à l'univers de SF initial), des titres annexes qui rencontrent leur public malgré l'aspect désarçonnant de la valse des auteurs… et au final, une traduction américaine ! Car l'éditeur Marvel a adapté pour le marché américain *Kookaburra K*. Nul doute que le nom de Ramos, une star aux États-Unis, a emporté la décision. Pour Marvel, Il ne reste plus qu'à puiser dans le reste des récits, qui devraient séduire leurs lecteurs, habitués aux grandes sagas cosmiques à tiroir !

J-M LAINÉ

[1] Sous-genre de la science-fiction dont *Star Trek* et *Star Wars* sont les représentants les plus célèbres.

PRÊTS POUR UNE TRIPLE DOSE DE FRISSONS ?

DISPONIBLE CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL LE 12 FÉVRIER.

PAR RUN (MUTAFUKAZ), MAUDOUX (FREAKS'SQUEELE) & SINGELIN (KING DAVID).

DOGGY BAGS

CADEAU : 1 POSTER DÉTACHABLE À L'INTÉRIEUR !

ÂMES AVERTIES

LOWREADER

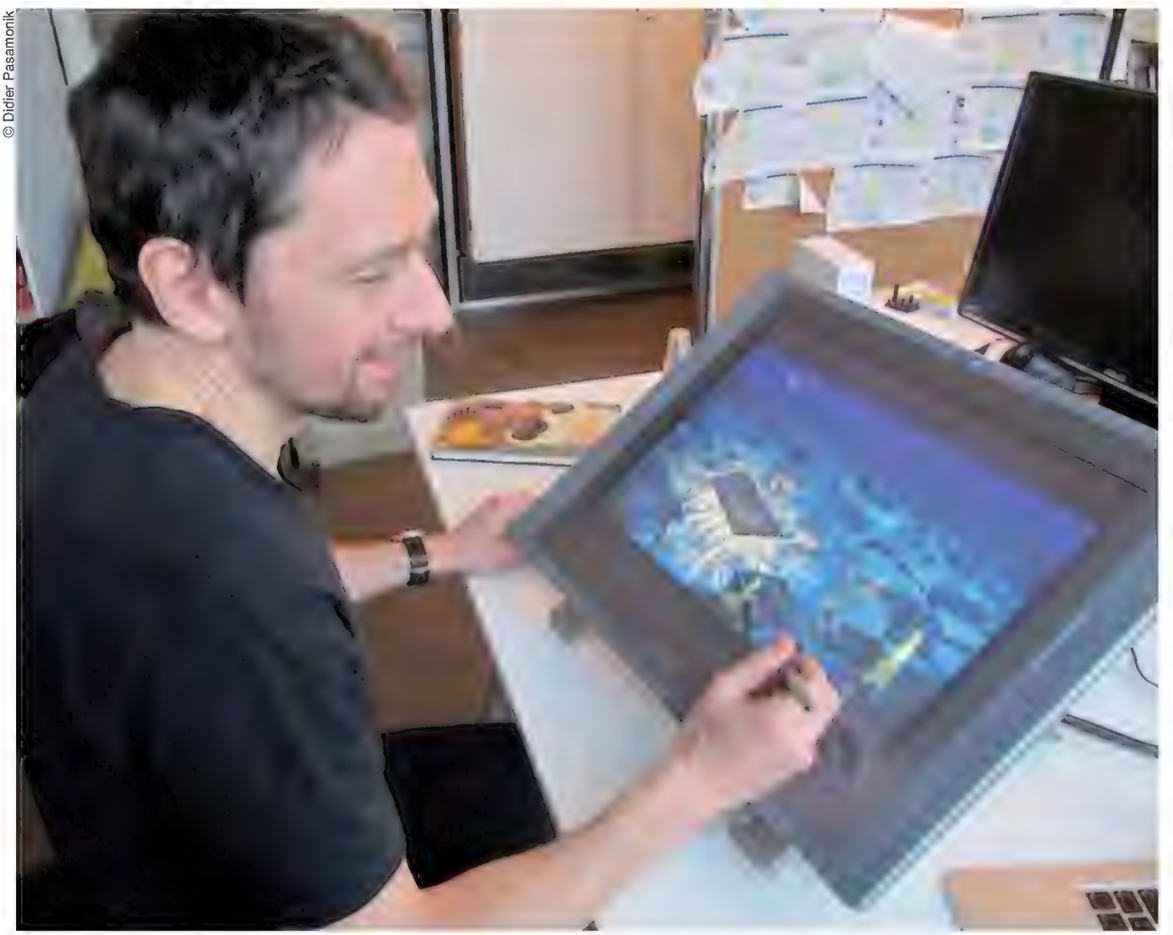
Découvrez le trailer de *Doggy Bags* sur
WWW.LABEL619.COM
WWW.FACEBOOK.COM/LABEL619

ankama

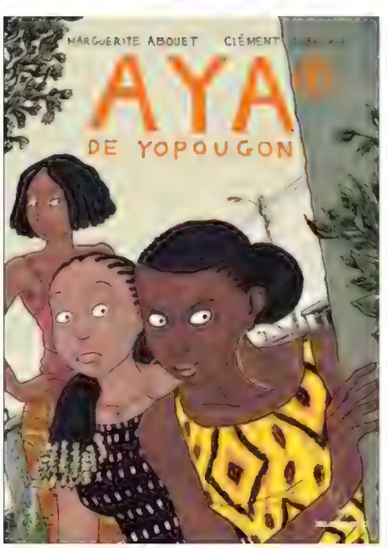
© 2011 ANKAMA EDITIONS - RUN, MAUDOUX, SINGELIN

CLÉMENT OUBRERIE, dessinateur et producteur

Alors que l'on y achève les derniers « retakes » du dessin animé « Le Chat du Rabbin » prévu pour juin prochain, Clément Oubrerie travaille à pleine vapeur sur le dessin animé « Aya de Yopougon », dont le cycle de six volumes vient de s'achever chez Gallimard. Rencontre.



© Didier Pasamonik



Place du Colonel Fabien, à Paris. Le siège de la société de production Autochenille a de quoi surprendre : il est à l'intérieur du « bunker » du Parti Communiste Français construit par l'architecte brésilien Oscar Niemeyer. Depuis quelques années, le PCF a été contraint de louer une partie de ses locaux à des firmes privées. Parmi les candidats choisis, la société de production fondée par Joann Sfar, Clément Oubrerie et Antoine Delesvaux. « *Ne photographie pas le dôme,* prévient mon hôte, *ils vont te demander des droits* ».

Son œil malicieux et son allure de jeune homme décontracté ne doivent pas nous tromper : Clément Oubrerie a déjà derrière lui une épaisse expérience de dessinateur et s'avère être un bourreau de travail. Dans l'édition jeunesse, où il a publié pas moins de 60 livres, et dans le dessin animé, où il compte déjà quelques succès, dont *Moot-Moot* avec Éric et Ramzy, pour Canal +, meilleure série d'animation au festival d'Annecy.

UNE RÉUSSITE ÉCLAIR

À la recherche de nouvelles expériences et de nouveaux horizons, Oubrerie se met à la bande dessinée en dessinant *Aya de Yopougon,* sur le scénario d'une pétulante Ivoirienne parfaitement inconnue : Marguerite Abouet. Son carton sous le bras, il approche un ami de longue date qui travaille chez Gallimard Jeunesse, Thierry Laroche. Il lui demande de lui indiquer un éditeur pour son projet. Il ne sait pas encore que Gallimard s'apprête à se lancer dans la BD sous la houlette de Joann Sfar, et que son ami en sera la cheville ouvrière.

Le coup de pot n'est pas seulement celui des jeunes impétrants : la série *Aya* fait un véritable carton et n'attend pas trois mois pour rafler le Prix du meilleur premier album à Angoulême en 2006. « *Ça a marché tout de suite,* raconte Oubrerie, *moi qui venais de l'édition jeunesse, je n'avais jamais vu des tirages pareils !* ». Le 6e et dernier tome paraît cinq ans plus tard, presque jour pour jour. Entre-temps, 450 000 exemplaires se sont vendus et la série a été traduite en 13 langues. « *Ce n'est pas du tout ce qu'on avait imaginé* » commente Oubrerie, amusé.

ADAPTÉ POUR GRAND ÉCRAN

Avec Joann Sfar, c'est le coup de foudre. Cela fait quelques années que le *wonder-boy* pressé de la bande dessinée en France s'intéresse au cinéma. Déjà, *Petit vampire* a fait l'objet d'une série de 52 épisodes de 26 minutes pour France 3 (2004) ; il avait enchaîné avec le très ambitieux *Gainsbourg, Vie héroïque* (2010), vu par plus d'un million de spectateurs. Clément était associé depuis plusieurs années dans un studio graphique de 3D avec Antoine Delesvaux. Ensemble, ils vont produire *Le Chat du Rabbin*. Joann a la main sur tout, contrôle tout. Il faut trois ans pour mener le projet à bon port. Sortie en juin 2011.

OBJECTIF 2012

En attendant, l'équipe s'est remise depuis plusieurs mois sur *Aya*. Sur les murs, *model sheets* et *story-boards* montrent l'avancement des travaux. À mi-janvier, 296 plans d'animations sur 934 étaient dans la boîte. L'atmosphère est bon enfant dans un studio qui ne soustraite rien et qui engage un budget de plus de 5 millions d'euros (distribution TF1 et UGC).

Comment concilie-t-il le travail de dessinateur et celui de producteur ? « *Faire un album d'*Aya *me prend trois mois. Cela me laisse du temps pour travailler sur les films* », répond-t-il, décontracté.

DIDIER PASAMONIK

LES PEUPLES OUBLIÉS : DE LA CHUTE D'UN ANGE

© Berteaux et Coquillaud / PAQUET / BAO

Pour un premier album, « Les Peuples oubliés » est une réussite indéniable : scénario intelligent, dessins somptueux… tous les ingrédients de l'invitation au voyage sont là.

Peu avant que la « grande guerre » ne mette entre parenthèse l'exploration du monde, il existait des hommes pour rêver d'espaces encore inconnus. Théophile est l'un de ceux-là ; et c'est à la manière d'un ange qu'il souhaite découvrir les territoires vierges – en s'embarquant dans un aéroplane. Malheureusement, il est dit que le désert sera souvent fatal aux ailes mécaniques, car l'engin de Théophile ne résiste pas au simoun et se disloque sur les dunes du Rub Al Khali. Alors qu'il est étendu et inconscient, une voix bienveillante le rappelle à la vie : celle d'une des princesses de Saba qui veille à son rétablissement.

Saba, cité millénaire égarée dans le manteau yéménite, est le siège d'une reine et de sa cour. On y vit hors du temps, en profitant sans aucune retenue des plaisirs de l'existence. Saba accueille parfois des naufragés que les dunes ont poussés jusque-là, mais ne les rend jamais au monde profane. Car, pour sa survivance, Saba doit rester un mythe.

Il est dit que les anges sont de nature vagabonde, et Théophile sent rapidement des ailes lui pousser. En dépit des nombreuses tentatives, il ne parvient cependant pas à quitter cette cage dorée. Un jour pourtant, la reine de Saba lui propose d'échanger sa liberté contre un service d'une haute importance. Un naufragé qu'elle retenait en secret – à l'écart de tous les autres –, est parvenu à s'enfuir. Il s'agit donc de le rattraper à tout prix car, pour des raisons que la souveraine n'ose dévoiler, cette fuite représente un péril bien plus important que l'éventuel départ de Théophile.

Les Peuples oubliés est empli d'une poésie semblable à celle que renferment certaines aventures de Corto Maltese. Le scénariste y égraine en outre des réflexions pertinentes sur le désir ou la liberté. Enfin, l'univers des *Peuples oubliés*, si propice à la rêverie, existe aussi grâce à un dessin inventif dont on ne peut que louer les qualités. Des qualités qui évoquent celles de Dave McKean.

KAMIL PLEJWALTZSKY

LES PEUPLES OUBLIÉS

de Julien Berteaux et Lilian Coquillaud, Paquet, label BAO
64 p. couleurs, 15 €

Hector Poullet Elodie Koeger
Les îles du vent
Chasse à l'immigré et histoire d'amour en Caraïbe.
"Une réussite" — Le point
"C'est extra" — Canal +
"Une belle trouvaille" — dBd
"Ca fonctionne à plein" — Libération
"Une société multiethnique observée sans cliché" — Télérama
SORTIE DU TOME 2
CARAÏBEDITIONS
www.caraibeditions.fr

LE SECRET DES RECETTES DE CLEET

Quand Cleet Boris, dessinateur, raconte Hubert Mounier, musicien, ça donne « La Maison de pain d'épice », une chronique tendre et sincère sur les affres de la création d'un disque. Un récit graphique et musical à cœur ouvert.

Il fut un temps où Cleet Boris chantait dans *L'Affaire Louis' trio*. Depuis la fin des années 90 et la séparation du groupe, Hubert Mounier a laissé son pseudonyme dans les coulisses pour entamer une carrière solo. Mais son double n'est pas mort pour autant. Il revient ce mois-ci avec une bande dessinée, sa sixième depuis les années 80, qui transcrit sur le papier deux ans et demi d'intense création artistique. À la manière d'un *making of* très intime, l'homme aux mille vies raconte ses hauts et ses bas, ses doutes, son processus créatif, sa vie quoi. En somme, un docu-BD musical qui dévoile le quotidien d'un artiste exigeant et authentique. Et en plus, la bande son est toute trouvée.

Dans la BD, on apprend que c'est José-Louis Bocquet, éditeur chez Dupuis, qui vous propose de faire ce livre. Seul, vous n'auriez pas eu cette idée ?
Non. Moi je m'étais même presque juré sur l'honneur que plus jamais je ne ferais de récits autobiographiques. Et puis j'ai replongé. Mais parce que c'était lui. Et parce qu'il m'a proposé un cadre. C'est-à-dire de raconter la genèse d'un disque. J'ai eu le culot de dire « *pourquoi pas ?* ».

Vous avez déjà dessiné sur le milieu de la musique, mais c'était plus sur le ton de la parodie.
Oui, là c'est plus réaliste. Ça me paraissait indispensable d'être factuel dans cette BD. Il n'y a que dans la première partie, quand j'explique les rouages créatifs, que je suis un peu onirique.

C'est un récit très intime où vous parlez de problèmes très personnels. Est-ce que vous pensiez pouvoir être aussi « impudique » ?
Il y a des détails que j'épargne au lecteur parce que ce n'est pas très bon pour qui que ce soit d'être trop près de la réalité. Mais il fallait que ça ait l'air vrai. Donc j'ai tenu à mettre tout ce que je ressentais d'essentiel. Au moment où j'enregistre avec Benjamin Biolay, je parle de l'alcool. Mais c'est parce que j'étais obligé de remarquer la date. Un album qui commence et l'anniversaire d'une ancienne vie révolue depuis dix ans. Tous les jours, je me réveille et je dis « *youpi, je ne bois plus* ». C'est une victoire. Donc j'en fais quelques lignes. Et puis c'était suffisamment loin pour que je puisse en rire.

Pour ne pas tomber dans le pathos.
Oui, c'est surtout ce que je craignais. Et puis ça me permet de représenter Tintin alcoolique, ce genre de blagues.

La maison de pain d'épice - Journal d'un disque par Cleet Boris © Dupuis 2011

Pourquoi avez-vous illustré les débuts de chapitre par la couverture d'un vieux recueil de BD comme *Zembla* ou *Akim* ? C'est le rapport entre la création actuelle et vos souvenirs d'enfance ?
Oui, il y a beaucoup de ça. Je fais partie de ces artistes qui construisent leur quotidien artistique sur des bases de nostalgie, d'amours perdues, etc. Je suis hyper nostalgique d'hier, parce que demain sera peut-être pire. C'est aussi une façon de montrer à quelle génération j'appartiens. Ces petits fascicules, c'était tout ce qu'on avait comme aventure, alors que les jeunes d'aujourd'hui ont des jeux, des choses inouïes, des tas de chaînes de télé. Ça me ramène aussi à ce que je suis en vrai. Un type d'images. Et pas forcément d'images qui bougent. Je suis un vrai amateur de bande dessinée, depuis toujours.

Et collectionneur de BD sur Tarzan.
Entre autres, oui.

Une grande collection ?
Oh, je crois que ça doit être la plus énooorme de France (rires). Oui, j'en ai beaucoup. Et grâce à Internet, j'ai pu acheter des choses introuvables. Ce qui me passionne le plus, ce sont les couvertures peintes des *Tarzan* des années 50. J'ai découvert qui étaient les peintres qui les réalisaient. Morris Gollub par exemple, qui est un de mes héros, a collaboré avec Disney sur des films comme *Bambi*. Je m'intéresse à toute la vie graphique. En ce moment, je montre à Justine, ma plus petite, tous les premiers *Mickey* depuis 1935-36 jusqu'à 40 et quelques. Et c'est génial. Chaque fois qu'on passe sur une chaîne pour enfants, elle dit « *pas beau* », « *c'est moche* », « *j'aime pas* ». La manipulation fonctionne parfaitement (rires).

Dans votre BD, vous n'êtes pas tendre avec certains chanteurs. J'ai la liste : la StarAc, la nouvelle scène française, Mireille Mathieu, Cali, Bénabar, Madonna, Céline Dion, Cindy Lauper et… Johnny, le

© Antoine Legrand

pauvre Johnny. Pourquoi tant de haine (rires) ?

Mais pourquoi tant de reconnaissance, c'est ça que je me demande (rires). Non et puis il n'y a pas vraiment de haine, je tire un peu sur ceux qui ont l'habitude de ça. Souvent, je suis très énervé par le manque de culture musicale des Français. Pour les fêtes, je traînais un peu devant la télé, et j'avais l'impression d'être en 1973. J'ai connu cette période en vrai, c'était comme ça. Avec Dalida, etc. Mais bon, tant qu'on nous donne encore quelques moyens de faire des choses…

Pourquoi avoir choisi *La Maison de pain d'épice* comme titre de l'album ?

C'est un peu un hasard créatif. Cette chanson est née d'une journée où je m'étais dit que j'allais faire sept chansons en sept heures. Et celle-là s'est avérée être intéressante. C'est aussi un clin d'œil. Pour moi, ça voulait dire « les surréalistes détruisent la *world company* ». Moi, artiste, j'invente une maison de pain d'épice qui est la société du spectacle, et je mine leur système en petit rebelle que je suis. On ne marche pas tous dans le même sens. C'est peut-être mon défaut des années 80, le culte de l'individualisme. Mais mine de rien, je suis un peu un héros solitaire. Une BD ou une chanson, c'est rare qu'on la fasse à 12 000. On est face à son idée, son dessin. Mais c'est passionnant à faire.

PROPOS RECUEILLIS PAR
THIERRY LEMAIRE

LA MAISON DE PAIN D'ÉPICE
JOURNAL D'UN DISQUE

de Cleet Boris,
Dupuis, coll. Auteurs
112 p. couleurs, 22 €

Jérôme K. Jérôme
Bloche
Parti pour secourir une vieille dame tombée dans son escalier, notre détective de choc se retrouve à nouveau avec une ténébreuse affaire à tirer au clair : une évasion, une cavale et un drame familial !
Le détective préféré du public est de retour.
DODIER
MATHIAS
Dodier © Dupuis, 2011
PRIX DE LA SÉRIE ANGOULÊME 2010
Le 18 février
spirou
DUPUIS

Les Larmes du sexe, d'Alex Varenne

Réédition de l'album sorti en 1989 (même titre, même éditeur, mais nouvelle couverture « warholisante » conçue par Jerry Frissen), *Les Larmes du sexe* est composé de quelques histoires courtes en bande dessinée et d'illustrations agrémentées de textes poétiques. Alex Varenne nous clame sa passion insatiable pour les femmes et fait l'apologie d'une sexualité intense qui ne s'encombre pas de sentiments compassés ou de fidélité. L'élégance du trait de l'auteur, parfois rehaussé d'aplats colorés très pâles, et le lyrisme cru des textes, font de cet ouvrage un objet qu'on ressortira volontiers de sa bibliothèque une fois le livre terminé.

Les Humanoïdes Associés, 88 p. n&b, 19,95 €

OLIVIER PISELLA

Quatre sœurs, T.1, Enid, de Cati Baur et Malika Ferdjoukh

Enid Verdelaine et ses quatre sœurs sont orphelines et vivent dans la vieille maison de Vill'Hervé en bord de mer, supervisées par Charlie, l'aînée majeure. Entre les tracas du quotidien et les caractères de chacune, pas facile pour la benjamine de faire sa place dans la tribu… Après *J'arrête de fumer* et *Vacance*, Cati Baur se lance dans l'adaptation en s'emparant du quadriptyque *Quatre soeurs* de l'écrivain Malika Ferdjoukh, avec sa collaboration. Elle sait saisir les états d'âme par son dessin ouaté et sensible, qui rend vibrant l'univers et la palette d'émotions d'un récit fourni et attachant.

Delcourt, 160 p. couleurs, 14,95 €

WAYNE

I.R.S All Watcher, T.5, Mia Maï, de Desberg et Bourgne

La mystérieuse organisation « All Watcher » serait responsable de trous noirs financiers créant la disparition de milliards de dollars, mais heureusement l'I.R.S (équivalent américain de nos services fiscaux !) veille à la dérive. Porté par la vague d'un maelstrom boursier, monétaire, politique et affairiste, Desberg surfe à l'aise, et il s'attache ici à la description d'un petit génie de la téléréalité, attiré par les jolies journalistes ! Cette série dérivée nous semble sympathique, car chaque tome est dessiné par un auteur différent, plutôt plus agréable à regarder que celui de la série d'origine. Et le scénario au rythme rapide se laisse lire !

Le Lombard, 48 p. coul., 10,95 €

MICHEL DARTAY

AGATHE, JEUNE JOURNALISTE AMBITIEUSE, L'A LONGTEMPS ACCOMPAGNÉ DANS SA RECHERCHE…
SURTOUT QUAND IL SE PRENAIT POUR UN HÉROS DE COMICS.
SON ARRESTATION DE 1935 FUT VÉCUE COMME UNE INJUSTICE PAR ROMAN.
© Le Tendre et Biancarelli / SOLEIL PRODUCTIONS

LES TRIBULATIONS D'UN FANBOY

Imaginez une sorte d'Harry Potter absorbé par ses lectures, des romans d'aventure. Son père diplomate aimerait bien qu'il entre dans le réel, qu'il se projette dans un métier. Mais le jeune homme s'obstine… Il faut dire que son prénom, c'est… Roman !

Depuis qu'Einstein a détruit notre rassurante perception du temps, les paradoxes temporels ont fait florès dans la littérature de fiction. Plus que tout autre média, la bande dessinée est l'un de leurs terrains de prédilection : avec son art de l'ellipse, elle se prête particulièrement bien à cette gymnastique intellectuelle.

Le Livre des Destins s'amuse de ce procédé. Son héros vit dans les années 1930, une époque où, en principe, en raison de la Grande Dépression, la réalité n'est pas à la fantaisie, mais qui pourtant produisit les héros les plus marquants du XX[e] siècle : Tarzan, Flash Gordon, Mandrake, et surtout Superman. *Le Livre des destins* est un hommage à ces personnages emblématiques. La loi du genre fait que le lecteur a conscience que tout cela débouchera sur la Deuxième Guerre mondiale.

Roman a un pied dans l'imaginaire et l'autre dans le réel. Comme Peter Pan, il appréhende de grandir. Le destin s'offre à lui sous la forme d'un ouvrage fermé avec une clé. Celui qui l'ouvre peut lire l'avenir…

Avec cela, tout est dit de l'intrigue. Mais notre héros rencontre bientôt ses concurrents dans cette course-poursuite à la recherche d'un livre qui lui a subitement échappé : parmi eux, un de ses prédécesseurs, le dernier rescapé du Titanic, des nazis espérant donner à Hitler un destin moins fatal, et bien d'autres…

Viennent se greffer Agathe, qui fait tourner chèvre le puceau, comme s'il n'avait pas la tête assez encombrée de préoccupations, et un curieux *Golem* aux tatouages runiques qui se transfèrent bientôt sur le héros. On pense à Hugo Pratt qui savait mêler grande Histoire et magie. On pense surtout aux *Extraordinaires aventures de Kavalier & Clay*, le roman de Michael Chabon qui met en scène Siegel et Shuster, les créateurs de l'homme d'acier. On les retrouve ici mis en abîme dans un aller-retour entre notre récit et sa version « comics » des aventures de *Silverman*.

L'occasion pour le dessinateur de rendre hommage à ses auteurs favoris : « *Je suis imprégné de BD américaine : Toth, Steranko et Miller doivent forcément traîner dans un coin de ma tête* », nous dit-il. L'exercice est éblouissant et met en évidence le talent de Franck Biancarelli, un dessinateur trop discret qui sert merveilleusement le scénario sophistiqué de Serge Le Tendre.

DIDIER PASAMONIK

QUI A TUÉ LE PRÉSIDENT?

22 NOVEMBRE 1973 : L'AMÉRIQUE EST SOUS LE CHOC
APRÈS L'ASSASSINAT DE DALLAS...

JOUR J

Tome 5 : *Qui a tué le président ?*
Par Pécau, Duval et Wilson

ET SI L'HISTOIRE AVAIT CHANGÉ DE CAP ?

SÉRIE B

DELCOURT

WWW.EDITIONS-DELCOURT.FR

Marie-Lune, T.3, Je suis trop love de lui !, de Douyé, et Yllya

Marie-Lune est une ado riche et « fille à papa ». Ce serait parfait si ce dernier n'était pas le roi du… papier toilette.
Et cette garce de Pénélope, qui menace de révéler le secret si Marie-Lune ne renonce pas à son histoire d'amour avec Mathieu ! L'album surfe sur la vague *« girly »*, avec des personnages ultra cliché mais attachants, et une série de gags attendus mais qui emporteront à coup sûr l'adhésion des ados, parce qu'ils reflètent leur univers. Elles y trouveront leur compte de romance et de rigolade, et c'est l'essentiel.
Vents d'Ouest, 48 p. couleurs, 9,95 €

KARINE LACA

Lé Zitata, Premier Pas, de Luko

Un jeune Guadeloupéen mise sur un casting pour intégrer le monde du théâtre, au grand dam de ses géniteurs. Qu'à cela ne tienne, il prend ses cliques et ses claques et part pour la Martinique où les galères l'attendent, entre papiers volés et plans foireux d'un rasta qui s'est mis en tête de le pistonner. Si le style graphique est quelque peu maladroit, le récit solidement ficelé et l'humanité authentique qui se dégage de cet album d'un auteur de Fort-de-France méritent le coup d'œil. *« Tout chemin commence par un premier pas »*, déclare le héros en début d'aventure. Celui de l'auteur Luko est prometteur et ne demande qu'à s'affirmer davantage.
Ibis Rouge Éditions, 46 p. coul., 15 €

GERSENDE BOLLUT

Achab, T.4, La Jambe d'ivoire, de Patrick Mallet

Depuis que Patrick Mallet a entamé sa préquelle de *Moby Dick*, notre magazine s'évertue à le défendre. Que le lecteur se rassure, il n'y a pas d'accointances, ni de rapports autres que professionnels entre Patrick Mallet et nous. Il faut dire que la démarche de l'auteur est exemplaire, puisque plutôt que d'adapter bêtement le roman de Melville, il délivre une vision très personnelle sur l'aliénation, enrichie par des anecdotes et des citations souvent pertinentes. Ce dernier tome d'*Achab* explique l'ubiquité du grand cachalot blanc, et finalement exacerbe son aspect diabolique. Car tel que le diable l'est lui-même, Moby Dick est légion… Il fallait y penser.
13 Etrange, 56 p. coul., 14,90 €

KAMIL PLEJWALTZSKY

Adamson, T3, Veys et Puerta © Guy Delcourt Productions – 2011

ADAMSON et les vestiges de Kadath

Pierre Veys, que l'on connaît pour ses scénarios habituellement humoristiques, fait avec « Adamson » une incursion dans un fantastique imprégné par les visions oniriques de Lovecraft. Grâce à une habileté d'écriture évidente et un dessin impressionnant, la série se montre à la hauteur de son ambition.

Sir Henry Adamson est au bord du gouffre. L'inactivité et la contemplation morbide de son passée l'entraînent peu à peu vers la mélancolie. À l'aube d'un conflit imminent avec l'Autriche-Hongrie, l'amirauté britannique appuyée par le premier ministre en personne lui confie les clefs d'une expédition pour le moins incroyable. En effet, au cours d'un empannage *[manœuvre qui consiste à basculer les voiles d'un bord à l'autre lorsqu'on vire de bord par vent arrière, NDLR]*, deux morutiers ont relevé un phénomène étrange au large du Spitzberg. L'un des deux navires a vu sa proue disparaître subitement, comme si elle avait été effacée de ce monde. Mais en faisant machine arrière, la partie manquante du bateau est réapparue sans aucun dommage.

Les autorités anglaises estiment que ces marins ont découvert involontairement un passage vers un autre monde. Adamson doit donc se rendre avec un équipage là où a eu lieu ce phénomène et explorer ce qui se situe derrière cette sorte de rideau. À peine se lance t-il dans les préparatifs de l'expédition qu'un attentat épouvantable le frappe à son domicile. Manifestement, quelqu'un ou quelque chose sait déjà…

Parmi les points forts de la série *Adamson*, il faut souligner l'économie d'effets narratifs et la respiration qu'instaure le scénariste dans l'intrigue. Pierre Veys permet au lecteur de s'imprégner d'une atmosphère étrange et le laisse ainsi spéculer sur ce que cachent cet autre monde et chacun des personnages. Car les protagonistes de cette aventure bénéficient d'une vraie densité, ce qui est plutôt rare dans les bandes dessinées « lovecraftiennes », qui privilégient trop souvent la représentation des « grands anciens », quitte à contredire l'essence même du mythe que le maître de Providence a inventé.

Le dessinateur Carlos Puerta réalise un travail graphique remarquable par la richesse de ses différentes atmosphères. La précision documentaire de sa mise en scène, tout comme la qualité du dessin, participent grandement à la réussite de cette série. Car la plus-value qu'apporte justement *Adamson* par rapport aux récentes déclinaisons du mythe de Cthulhu *[expression qui désigne l'œuvre fantastique de Lovecraft, NDLR]*, c'est d'y apposer une patine originale qui concilie le cinéma d'aventure des années 50 et la dimension fantastique de Lovecraft. On pourra reconnaître par exemple David Niven et Peter O'Toole, perdus tous les deux dans les paysages hallucinés de Carlos Puerta.

KAMIL PLEJWALTZSKY

La Quête onirique de Kadath l'inconnue est une nouvelle longue de HP Lovecraft (1927)

TROP TÔT POUR TUER TITO

Plongée dans l'enchevêtrement yougoslave. Avec « Les Racines du chaos », Felipe Cava et Bartolomé Segui livrent une histoire d'espionnage qui éclaire des événements postérieurs de 40 ans. L'Histoire comme on l'aime.

© Cava et Segui / DARGAUD

Vous souvenez-vous de la visite du Maréchal Tito à Londres en 1953 ? Non, bien sûr. Cet événement, pourtant d'une certaine importance pour la géopolitique de l'époque, n'est pas particulièrement resté dans les mémoires. En revanche, il semblerait bien qu'il ait bouleversé la vie d'Alexander Ostojic, jeune Britannique né à Belgrade. Comment expliquer sinon que, au moment où le chef de l'État yougoslave s'apprête à rencontrer Churchill et le Duc d'Edimbourg, Alex arpente les rues de la capitale londonienne avec une bombe dans son sac ? Mais l'affaire n'est pas simple. Les circonstances qui mènent Ostojic à cette extrémité prennent naissance lorsque la mère du jeune homme se fait renverser par un chauffard qui prend la fuite. C'est un premier domino qui va en entraîner beaucoup d'autres dans sa chute. Et dont nous n'avons, à la fin de ce tome 1, qu'une vision encore partielle. Sachez déjà qu'Alex travaille au département de chimie du laboratoire de médecine légiste de Scotland Yard. Que son prénom lui a été donné en hommage au dernier roi yougoslave, assassiné à Marseille en 1934. Et qu'au bout du compte, il s'aperçoit ne connaître sa mère que très superficiellement.

La réussite de cette histoire, où les espions ont un rôle prépondérant, tient d'abord dans le soin apporté à la reconstitution. La documentation est sans faille, l'anachronisme est absent des dialogues et des attitudes des personnages, et même les couleurs, dans des tons de grisaille, donnent au récit un petit côté vieillot, cadrant bien la période traitée. Ce qui a d'ailleurs des conséquences sur l'intrigue, qui prend corps et épaisseur dans cette Angleterre de 1953.

Mais *Les Racines du chaos* va au-delà du simple récit d'espionnage. L'ambition des auteurs est également de plonger dans l'histoire de la Yougoslavie pour décrypter les événements dramatiques des années 90. Car dès la fin de la Première Guerre mondiale, tout est en place pour mener au chaos dont parle le titre. Si le patchwork yougoslave met du temps à se déchirer, c'est qu'un pouvoir de fer, monarchique puis titiste, est en place. Felipe Cava déroule délicatement cette pelote bien emmêlée et distille les informations pour donner une vision claire des enjeux et des forces en présence. Ou comment un manuel d'histoire peut se dévorer comme une bonne BD.

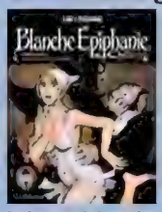
THIERRY LEMAIRE

LES RACINES DU CHAOS, T.1
LUX

de Felipe Cava et Bartolomé Segui, Dargaud, 46 p. couleurs, 13,95 €

zoom

Blanche Epiphanie, Intégrale T.1, de Jacques Lob et Georges Pichard



Blanche épiphanie, c'est un classique de la bande dessinée… mais quelle bande dessinée ? Blanche apparait après la déferlante de récits grivois qui fleurissent en Italie au début des années 60. Elle est l'héritière des romans d'Eugène Sue, de Rocambole et ceux, plus sulfureux, de Pierre Louÿs. Par-delà ses représentations impudiques, elle met en exergue la place des femmes dans un monde phallocratique et mesquin. *Blanche Epiphanie* n'est pas qu'un simple récit érotique, ni même une photographie surannée des bouleversements de la fin des années 60. C'est un ouvrage politique au sens noble du terme. Cette belle réédition est augmentée de documents intéressants. Soulignons aussi la qualité de la photogravure, de l'impression et de la maquette.
La Musardine, 135 p. n&b, 21 €

KAMIL PLEJWALTZSKY

L'Île aux 100 000 morts, de Vehlmann et Jason

L'association de Vehlmann et de Jason semblait couler de source et augurer d'une petite perle : les deux auteurs sont connus pour leur goût du « bizarre » et leur humour noir. *L'Île aux 100 000 morts* raconte les tribulations de Gweny, partie à la recherche de son père disparu jadis lors d'une chasse au trésor. Des indices lui suggèrent qu'il pourrait bien être échoué sur une île étrange où serait enfoui un fabuleux trésor. Pour le secourir, elle fait appel à des pirates avides de doublons. Le résultat est assez bon, décalé, drôle, sans être génial. Pour exprimer pleinement les différentes facettes de leur univers, il aurait sans doute fallu que les deux auteurs travaillent sur un support moins formaté que ce traditionnel 56 pages couleurs.
Glénat, 56 p. coul., 15 €

KAMIL PLEJWALTZSKY

Animal Lecteur, T.2, Il sort quand ?, de Salma & Libon

On ne dira jamais assez tout le bien que l'on pense de Libon, auquel nous consacrions notre couverture du *Zoo* n°25. En marge des aventures de *Jacques le lézard* et des *Cavaliers de l'apocadispe*, l'intéressé, dont le graphisme déclenche à lui seul l'hilarité, publie un second recueil des mésaventures d'un vendeur de BD dévoué et passionné qui aime jouer avec les nerfs des clients, lesquels le lui rendent bien. Entre piques caustiques et réflexions astucieuses (la profession concernée avoue que les anecdotes sentent le vécu une fois sur deux), l'inspiration inépuisable de Salma fait mouche !
Dupuis, 96 p. couleurs, 13 €

GERSENDE BOLLUT

Renée, après Lucille

Quatre longues années après « Lucille », un livre-prénom plébiscité par la critique, Ludovic Debeurme revient avec une suite composée des mêmes éléments dérangeants, mix d'introspection allégorique, instinctive, brutale, et de déballage lacanien où le corps mis à nu brûle l'âme de ses protagonistes… Essayer « Renée », c'est aussi souffrir sa lecture !

DR

LUDOVIC DEBEURME

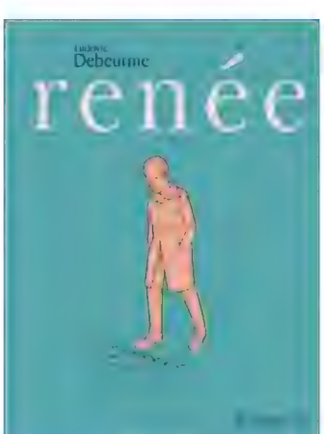
Tristesse. Plus que la mélancolie, pourtant présente, c'est avec une incommensurable tristesse que l'on referme les 450 pages de *Renée*. Et cette tristesse provient sans nul doute des choix narratifs comme graphiques opérés par l'auteur et de l'intensité avec laquelle il investit les temps forts de la vie de chacun de ses personnages. Lucille a vieilli mais elle est toujours en errance affective. Traumatisée par l'absence de son père plus jeune, on l'observe lors d'un séjour chez sa mère, une maniaque du rangement par ailleurs étrangement fascinée par les feux de jardin. On l'accompagne encore pendant des visites régulières à Arthur, son amoureux emprisonné pour meurtre. Arthur, lui, subit avec difficulté son incarcération, (comment en serait-il autrement ?), et il se replie sur lui-même, au sens propre comme figuré. Quant à Renée, que l'on découvre ici, et qui est la figure principale du récit, elle rejoindra le parcours de tous les autres intervenants dans un finale exutoire, dont l'issue positive est aussi fine qu'un papier de cigarette. Enfin, pour autant que le lecteur puisse l'interpréter ainsi.

Mais revenons à la lancinante torpeur qui étreint chaque scène. Malgré une mise en page qui privilégie le blanc et élimine les cernes des cases, l'aspect aérien de ce schéma narratif est troublé par des séquences où les personnages sont représentés voûtés, supportant à peine le fardeau de leurs pensées et la douleur de leurs états d'âme. Dans cet appareil graphique, et à l'instar d'un herbier, les lignes de récitatifs et de dialogues flottent et prennent des courbes douces, mais cela n'empêche pas la tension d'aller crescendo. Bien au contraire, tout concourt en fait, si l'on associe la névrose qui suinte du dessin de Debeurme (dont l'analogie avec les Américains Clowes, Burns et Crumb est évidente) avec les révélations faites sur les passés des uns, les actes rédhibitoires des autres, tout concourt donc à modeler le malaise. Et qu'exprime-t-il ? Réponse de Ludovic Debeurme lui-même dans le dossier adressé à la presse : « *C'est la sinuosité de nos parcours qui me passionne, l'impact du temps et des rencontres, le poids ou parfois la légèreté du passé qui nous fabriquent, c'est cela dont je veux rendre compte. Quelle est la part du libre arbitre, comment se joue la bataille pour devenir l'auteur de sa propre vie, sont les questions que je pose.* »

Décrit par son éditeur comme âpre, violent, sans concession, mais tout en justesse, pudeur et émotion, *Renée* est un roman graphique qui ne peut laisser indemne. Pour l'auteur qui l'a improvisé et a pris un plaisir visible à le mettre en scène, il fonctionne tel une purge. Pour le lecteur, face à la complexité des rapports parents-enfants qu'on lui soumet, face au mutisme vécu comme un enfermement carcéral, face aux scarifications et diverses automutilations dont font l'objet les héros, rien ne vaut l'expression. Qu'elle se formalise verbalement, ou dans des actes créateurs. S'exprimer pour panser ses plaies…

CHRISTIAN MARMONNIER

© Debeurme / FUTUROPOLIS



RENÉE

de Ludovic Debeurme, Futuropolis, 454 p. n&b, 29 €

SI SEULEMENT...

À la rencontre de ceux qu'il aurait pu être...

Si seulement...
Tome 1

Scénario : Rodolphe
Dessins : Lounis Chabane

Sortie de la bande dessinée le 2 février 2011

Si seulement... tome 1 © Grand Angle pour Bamboo Édition - Rodolphe & Chabane

Dans mes veines

Une flic infiltrée dans le milieu de la mode : une enquête tout sauf glamour...

Dans mes veines
Tome 1

Scénario : Damien Marie
Dessins : Sébastien Gœthals

Sortie de la bande dessinée le 2 février 2011

Dans mes veines Tome 1 © Grand Angle pour Bamboo Édition - Marie & Gœthals

GRAND ANGLE

plus d'infos sur www.angle.fr

zoom

Les Enquêtes du commissaire Raffini : Si tu vas à Rio, de Rodolphe et Christian Maucler

Nonobstant le chaos éditorial qui l'entoure depuis ses débuts (dans *Télérama*, en 1980), Raffini fait un come-back que ses fans espèrent cette fois-ci plus durable que les précédents. Dans cet épisode où il censé être en congé, le commissaire enquête sur une disparition douteuse. L'action se déroule en juin 1957, du côté de Cassis, et l'homme n'est pas insensible aux charmes d'une jeune femme du cru. Voilà en principe de quoi alimenter les prochains albums. Non pas que l'on veuille à tout prix caser Raffini avec Bobonne, ce n'est pas ça, mais l'ambiance et les pigments tout méditerranéens employés ici nous conviennent tellement que l'on en redemande...

Desinge & Hugo & Cie, 56 p. couleurs, 13,95 €

CHRISTIAN MARMONNIER

Bludzee, de Trondheim

Bludzee est un gentil petit chat noir qui se retrouve enfermé seul dans un appartement déserté par son maître M. Fleury. Il reste un peu de croquettes, mais pas assez pour survivre des mois ! Heureusement, Bludzee sait utiliser Internet ! Il sait même parler ou gober des mouches ! Avec ce livre, Trondheim témoigne à nouveau de son étonnante capacité à trouver des gags : un par jour pendant un an, puisque Bludzee fut proposé en avant-première aux propriétaires de terminaux mobiles. On notera aussi que son trait devient de plus en plus élégant, agrémenté des jolies couleurs de Brigitte Findakly, alias Mme Trondheim dans le civil. Un joli petit livre très épais, à lire en plusieurs fois !

Delcourt, 384 p. coul., 25 €

JEAN-PHILIPPE RENOUX

L'Assassinat du père Noël, de Convard, Adam et Paul

La nuit de Noël, à Mortefond, les habitants se travestissent en personnages de contes pour enfants avant d'assister à la messe puis au bal : Peau d'âne, le père Lustucru et même le diable sont de la partie. Or cette année, le père Noël est retrouvé assassiné. Les indices collectés par le détective permettront au lecteur de découvrir lui-même le coupable. Voilà une belle adaptation du roman de Pierre Véry, qui a su conserver cette atmosphère si particulière qui oscille entre poésie et mystère. Bourrée de métaphores et de significations sous-jacentes, c'est un plaisir à lire et à regarder.

Glénat, 72 p. couleurs, 15 €

KARINE LACA

Dans quelle vie tu t'es encore fourré ?

Joe Horton. Cela pourrait être le nom d'une star du rock'n'roll, d'un écrivain à succès, ou encore celui d'un parfait inconnu. Joe Horton, en l'occurrence, est le nom du « héros multiple » de « Si seulement... » la nouvelle série de Rodolphe et Chabane.
MAIS, BORDEL DE BORDEL ! QU'EST-CE QUI SE PASSE ?! QU'EST-CE QUI M'ARRIVE ?! ...
© Rodolphe et Chabane / BAMBOO / GRAND ANGLE

États-Unis, années 60. Tout commence dans une grande demeure à la campagne. Son propriétaire, Joe Horton, l'a achetée pour la retaper lui-même. Il a du temps et une vie confortable, une femme sublime et un fils. Écrivain à succès, il reçoit ce jour-là un journaliste, venu pour l'interroger sur son actualité, sa carrière et en particulier sur ce qui l'a poussé à écrire. Joe Horton évoque alors un moment clef de son passé.

En réalité, c'est ici que tout commence : il y a de cela dix ans, il était un jeune homme insouciant, belle gueule de 17 ans. Il se voyait réussir dans le cinéma, ou pourquoi pas dans la musique, puisqu'il jouait dans un groupe de rock. Mais un beau jour, alors qu'il rentrait chez lui, il découvrit sa petite sœur aux prises avec un dangereux chien d'attaque. N'écoutant que son instinct, Joe s'était rué sur l'animal, permettant à la jeune fille de s'en sortir indemne. Pour Joe en revanche, le combat a laissé des traces, aussi bien psychologiques que physiques, notamment une grande balafre sur le visage.

Et si Joe Horton n'avait pas eu le courage de venir porter secours à sa sœur, serait-il aujourd'hui la même personne ? Magie de la fiction, nous découvrons la réponse en même temps que Joe quand il franchit une mystérieuse porte découverte dans sa cave. Au début, bien sûr, il s'étonne de découvrir une voiture puissante dans son jardin, à l'endroit même où il garait sa vieille Ford. Mais lorsqu'il s'aperçoit plus tard que des jeunes filles lui demandent des autographes dans la rue, que sa femme ne le reconnait plus et que sa balafre a disparu, c'est plus que de la stupéfaction pour Horton. C'est un vrai cauchemar.

Ce que les auteurs mettent en exergue, vous l'avez compris, ce sont ces choix déterminants qui peuvent conditionner toute une existence. Bien que le concept de la série n'ait rien de très original – on pense notamment au projet *Destins* de Frank Giroud, chez Glénat, qui explore également les vies multiples d'une héroïne –, *Si seulement...* est une bande dessinée tout à fait prenante et fort bien réalisée, qui laisse impatient de lire la suite. L'étrangeté de la situation dans laquelle se retrouve le héros, condamné, semble-t-il, à errer d'une vie qu'il aurait pu mener à une autre, donne au lecteur un plaisir indicible : fascination pour les arcanes du possible et illusion de pouvoir accéder au « code source » d'une existence, d'en repérer les instants charnières et d'en modifier les données. Prévu en trois tomes, ce premier cycle nous fera connaître six personnalités différentes de Joe Horton.

OLIVIER PISELLA

SI SEULEMENT... , T.1

de Rodolphe et Chabane, Bamboo, coll. Grand Angle
48 p. couleurs, 13,50 €

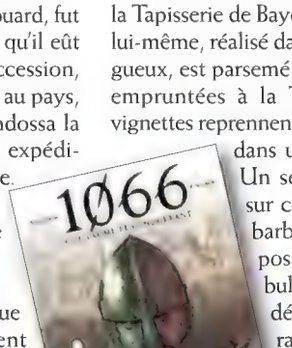
1066 : Le fil et la trame d'une saga millénaire

Patrick Weber et Emanuele Tenderini signent « 1066 », édité par Le Lombard, une bande dessinée sur Guillaume le Conquérant. Originalité de l'ouvrage, il utilise la célèbre Tapisserie de Bayeux comme synopsis.

© Tenderini et Weber / LE LOMBARD

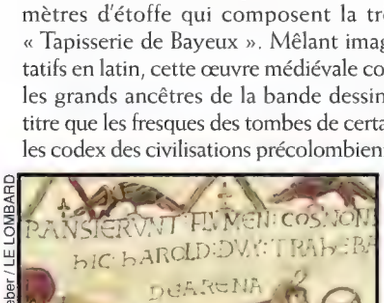
Le roi Edouard d'Angleterre, qui n'avait pas d'héritier direct, désigna son petit cousin Guillaume, duc de Normandie, pour lui succéder. Le comte Harold, beau-frère d'Edouard, fut chargé de lui apporter la nouvelle. Et bien qu'il eût lui-même des prétentions légitimes à la succession, Harold jura fidélité à Guillaume. De retour au pays, à la mort d'Edouard, Harold se dédit et endossa la couronne. Furieux, Guillaume monta une expédition pour la reprendre à l'usurpateur et parjure. C'était en 1066, le duc de Normandie allait entrer dans l'Histoire sous le nom de Guillaume le Conquérant.

Ce récit épique autant que romanesque (que les historiens contemporains considèrent comme une vision probablement enjolivée des faits, pour complaire au vainqueur de la bataille d'Hastings) est celui qui est brodé sur les 70 mètres d'étoffe qui composent la très illustre « Tapisserie de Bayeux ». Mêlant images et récitatifs en latin, cette œuvre médiévale compte parmi les grands ancêtres de la bande dessinée, au même titre que les fresques des tombes de certains pharaons, les codex des civilisations précolombiennes ou encore la colonne Trajane (à laquelle notre éminent confrère Yves Frémion a consacré un article dans le précédent *Zoo*). La « Tapisserie », plus que n'importe quelle autre œuvre, est convaincante en tant que proto-BD du fait de la diversité de ses tableaux et de leur organisation séquentielle : il s'agit bel et bien de retranscrire toute une épopée en images. Particulièrement adaptable en bande dessinée, par sa forme et par son sujet, on est frappé d'évidence en découvrant l'album conçu par l'historien belge Patrick Weber et confié, pour sa réalisation graphique, au dessinateur italien Emanuele Tenderini. Tous deux ont consacré beaucoup d'efforts à rester fidèle à l'œuvre médiévale, s'en inspirant tant pour la trame du récit et la diversité des personnages, que pour leur apparence physique. Par ailleurs, pour éviter tout contresens, Sylvette Lemagnen, conservatrice et experte de la Tapisserie de Bayeux, a supervisé le projet. Le récit lui-même, réalisé dans un style semi-réaliste très fougueux, est parsemé de citations graphiques directes empruntées à la Tapisserie : une quinzaine de vignettes reprennent des scènes brodées il ya 900 ans, dans une parfaite continuité d'action. Un seul bémol, une colorisation qui sur certaines scènes s'apparente à du barbouillage numérique, et une disposition pas toujours judicieuse des bulles de dialogue. Malgré ces petits défauts, *1066 Guillaume le Conquérant* ravira les amateurs de bande dessinée historique, autant que ceux qui s'intéressent à l'Histoire de la bande dessinée.

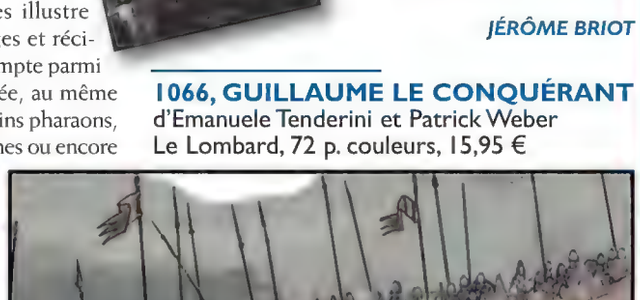


JÉRÔME BRIOT

1066, GUILLAUME LE CONQUÉRANT
d'Emanuele Tenderini et Patrick Weber
Le Lombard, 72 p. couleurs, 15,95 €



© Tenderini et Weber / LE LOMBARD



Forum des images
ICI, LE CINÉMA A QUELQUE CHOSE À VOUS DIRE
Le documentaire animé : vrai ou faux ?
Un week-end exceptionnel pour interroger les limites du genre...
18 ▸ 20 mars 2011
www.forumdesimages.fr
MAIRIE DE PARIS
Rue89 1kult afca rfi

zoom

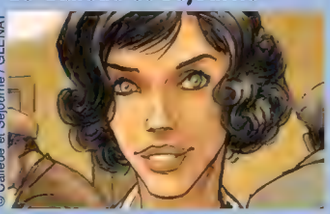
Sacré comique, de Daniel Goossens

Face à la nouvelle œuvre d'un humoriste réputé, le réflexe du lecteur ou du spectateur est souvent de faire la fine bouche. *« Hmoui… Ce n'est pas son meilleur… »* est un commentaire qu'on entend beaucoup à la sortie des projections des films de Woody Allen. De même, quoique Daniel Goossens puisse produire, certains lecteurs resteront toujours nostalgiques de leur découverte de *L'Encyclopédie des bébés* ou de *Route vers l'enfer*. Et pourtant, *Sacré comique* est peut-être le chef d'œuvre de ce maître de l'humour décalé, son livre le plus hilarant. Avertissement aux intégristes de tous poils : cet opus déborde de caricatures de prophètes et même de messies. Blasphèmes, je vous aime !

Fluide glacial, 48 p. couleurs, 14 €

JÉRÔME BRIOT

L'Appel des origines, de Callède et Séjourné



© Callède et Séjourné / GLÉNAT

Anna vit et travaille à Harlem. C'est une belle métisse aux yeux verts issue de l'amour d'un blanc pour une noire. Le jour elle aide son oncle et sa tante à tenir leur restaurant. La nuit elle se donne au jazz, sa passion, en dansant sur les rythmes frénétiques de Duke Ellington. La faune hétéroclite des *speakeasies* n'a d'yeux que pour elle, notamment ceux qui ont bâti leur fortune sur le trafic d'alcool. Un jour, en faisant la lecture du journal à sa grand-mère, Anna fait part de la disparition corps et âme d'une expédition partie aux confins de l'actuelle Tanzanie. La vieille femme est bouleversée par ce qu'elle entend. Elle finit par révéler à Anna que l'un des scientifiques n'est autre que son propre père qu'elle croyait mort depuis longtemps. À partir de cet instant, la jeune femme décide de tout mettre en œuvre pour découvrir ce qui s'est véritablement passé sur les rives du Tanganyika.

L'Appel des origines, sous couvert d'une intrigue plutôt légère, aborde plusieurs sujets de fond. Le premier souligne à quel point la connaissance de nos racines – ou de notre histoire – nous relie au reste du monde ; car avoir une histoire, c'est être réel. C'est aussi prendre acte de la dette générationnelle. Le second point important de cet ouvrage réside dans son questionnement sur ce qu'est le racisme, ou plutôt ce que sont « les racismes ». La condition des métisses est en ce sens exemplaire, dans la mesure où les métisses n'appartiennent à aucune race. Or, s'il n'existe pas de race « métisse », l'ostracisme que subissent ces fruits de la mixité est lui bien réel ; et ce rejet s'exerce tout aussi bien de la part des blancs que des noirs.

Vents d'Ouest, 56 p. couleurs, 13,50 €

KAMIL PLEJWALTZSKY

L'USINE ET LA MORT

Coup sur coup, les éditions Casterman nous offrent de belles surprises dans le domaine du roman graphique. Car après avoir réalisé une merveilleuse traduction d'« Asterios Polyp » de David Mazzucchelli, voici un autre objet-livre qui échappe à une collection normée telle que « Écritures », et ouvre la porte à des productions diverses, aussi bien dans le contenu que dans le design.

© Davide Reviati / CASTERMAN

Design donc. C'est sous une jaquette précieuse, selon un format volumineux – le cartonnage renforçant le poids de la démarche – que s'ouvre cet *État de veille*, un ouvrage sorti en 2009 dans la péninsule sous le titre *Morti di sonno* et qui obtint sur place un succès critique et le prix du meilleur album au Comicon de Naples en 2010. Il est le fruit de six ans de réflexion et de travail de la part de Davide Reviati pour raconter une partie du drame vécu tout au long de son enfance et de son adolescence. *Morti di sonno*, qui se traduit littéralement par « Morts de sommeil », raconte la vie d'une communauté d'ouvriers résidant en famille dans une cité de la banlieue de Ravenne (au Nord-Est de l'Italie) et travaillant pour l'usine pétrochimique voisine. Le « village », comme on l'appelle, vit quasiment en autarcie et voue un culte qui paraît aujourd'hui désuet

© Davide Reviati / CASTERMAN

à son concepteur Enrico Mattei, par ailleurs grand magnat italien du pétrole. Au fil des pages, on se rend d'ailleurs vite compte que ce n'est pas seulement l'usine qui appartient à la société qu'avait créée cet homme (à l'époque du récit, il est mort), mais la cité elle-même et ses propres habitants. Ils sont comme des pantins, crucifiés par leur labeur et ostracisés par le reste de la population. Reviati a sans doute vécu ce rejet et c'est un témoignage social puissant qu'il livre ici. Pas un acte de dénonciation bête et méchant, mais plutôt le portrait d'une génération, la sienne, qui a souffert de cette altérité sociale et a vu disparaître sans mots dire des parents, victimes d'accidents liés aux conditions de travail vétustes de ce secteur industriel. Disparaître aussi des amis, victimes quant à eux du mal-être et de leurs choix existentiels, les conduisant notamment à consommer par trop des drogues dures.

À bien des égards, ce roman de 350 pages rappelle la souffrance et la servitude des gens des mines, dans la France du début du XX[e] siècle. Sauf que pour échapper à la tentation du pamphlet, voire du documentaire rageur, l'auteur a préféré une fiction qui fait dérouler, bien entendu, les paroles d'amis d'enfance retrouvés – mais aux prénoms changés. *« Ce n'est pas l'histoire de ma vie mais l'histoire d'autres personnes à travers mon regard »*, explique Reviati. Surtout, la quintessence du récit se vit dans les yeux d'enfants, et même d'un garçon en particulier. À travers leurs regards en effet, c'est le quotidien qui est évoqué. Et si le football est omniprésent, ce sont aussi les peurs de ces gamins face à la police, traquant les petits voleurs. Les alertes aux fuites de gaz suspectes, déclenchées comme des alertes anti-aériennes – la cité étant classée zone à risque majeur. En bref, toute une suite de faits, au départ anecdotiques, qui s'enclenchent pour créer un climat étrange, à la limite du fantastique. Et afin d'enrichir le propos, et reconstituer au mieux ces années 1970, pas si insouciantes que cela dans le cas de Reviati, le dessin opte non pas pour un sépia aseptisé mais pour une bousculade en noir et blanc. Une pointe vive, nerveuse, parfois concentrée pour rendre la dureté de la situation. Baru et Baudoin premières périodes sont à quelques enjambées, mais Davide Reviati, même s'il est admirateur de ces créateurs, comme aussi d'Emmanuel Guibert, avoue ne pas y avoir pensé. Car son vocabulaire graphique *« s'est imposé tout seul, en commençant à dessiner l'histoire. »* Comme s'impose *État de veille*, qui révèle un grand auteur italien.

CHRISTIAN MARMONNIER

ÉTAT DE VEILLE

de Davide Reviati, Casterman
352 p. n&b, 28 €

© Yann et Léturgie / DUPUIS

Satire à vue

Un paon rédacteur en chef, une animalerie farfelue en guise d'équipe, de vils corbeaux actionnaires... « Dream Team », de Yann & Léturgie, décrit la vie de l'hebdo « Spirou » avec force causticité.

© Yann et Léturgie / DUPUIS

Le 16 avril 2008, l'épatant Frédéric Niffle, salué pour les luxueuses intégrales en noir et blanc de fleurons de la BD franco-belge (au premier rang desquels le *Spirou* période Franquin), prend les rênes de l'hebdomadaire *Spirou*, dans une passe délicate depuis cinq ans et le départ du charismatique Thierry Tinlot. Premières mesures du rédacteur en chef frais émoulu, l'embauche du critique Hugues Dayez et d'Alain De Kuyssche, ancien rédac' chef du journal à la fin des années 70. Une expertise béton à laquelle se greffent les auteurs Yann & Léturgie, dont l'humour poil à gratter est sollicité pour animer la revue comme à l'époque bénie des « hauts de pages », qui valurent aux lurons quelques mésaventures fameuses avec des collègues peu enclins à se laisser tourner en ridicule.

Le retour du duo sur le devant de la scène donne cette fois le jour à une série digne de ce nom : *Dream Team*.

De mémoire de spirouphile averti, jamais BD publiée dans l'hebdo septuagénaire n'aura poussé si loin les limites de l'impertinence. Satire culottée des coulisses d'une maison d'édition fictive (Darpuis-LongKanard), *Dream Team* fustige en réalité le quotidien houleux du journal du groom, dressant au-delà un constat désabusé sur le milieu de la BD franco-belge. De la tendance manga cultivée sans vergogne (la créature Sakapis vaut le détour !) à l'exploitation abusive de séries usées jusqu'à la corde (les auteurs intéressés apprécieront…), jusqu'aux adaptations télé trahissant l'esprit des séries d'origine, les auteurs dynamitent les tabous à mots à peine couverts, et lavent le linge sale sur la place publique avec un humour particulièrement grinçant. La parution mi-janvier d'un premier album, *Marcinelle Blues*, est donc une bénédiction – pour ne pas dire un petit miracle – et la preuve éclatante du sens de l'humour de l'éditeur. On ne miserait pas trois noisettes de Spip que l'honorable Charles Dupuis eut en son temps accepté pareille série.

GERSENDE BOLLUT

DREAM TEAM, T.1, MARCINELLE BLUES
de Yann et Simon Léturgie,
Dupuis, 64 p. couleurs, 10,45 €

BOUTANOX

Prix SFR Jeunes Talents BD strips 2010

L'édition hiver 2010/2011 du concours SFR Jeunes Talents BD strips était présidée par Christian Binet, pilier de « Fluide Glacial » et auteur des « Bidochon ». C'est Boutanox, né en 1982 et animateur pour le Centre Paris Lecture, qui remporte le concours.

Pourquoi avoir participé au concours de strips SFR Jeunes Talents 2010 ?
Étant donné qu'un strip ne représente pas une masse colossale de travail (je ne sais pas si j'aurais participé à un concours qui m'aurait demandé de dessiner 50 planches), je me suis décidé à tenter le coup.

Quel est ton parcours de dessinateur, pourquoi, pour qui dessines-tu ?
À l'origine, je dessine surtout pour moi. Jean Ferrat disait « *Je ne chante pas pour passer le temps* » ; moi, quand j'étais au collège et au lycée, c'était clairement pour passer le temps, parce que je n'envisageais pas de passer des heures à m'ennuyer alors que j'avais un crayon et du papier. Étant donné que dessiner était un acte transgressif, je n'ai pas voulu en faire une obligation en suivant des études artistiques, et j'ai continué à gribouiller sur des coins de feuilles pour faire marrer mes copains ; ça fait juste un an que, en ouvrant un blog, je me suis mis à dessiner pour des gens que je ne connaissais pas…

Comment as-tu choisi le strip que tu as présenté au concours ?
J'ai repris l'idée d'un dessin que j'avais fait en réponse à une réflexion d'un enfant, entendue à mon travail, pendant une « action lecture » sur une école. Il avait dit « *L'homme préhistorique a inventé la musique parce qu'il s'ennuyait et n'avait pas la télé* ». J'ai essayé d'imaginer à quels jeux pouvaient jouer deux hommes de Cro-Magnon quelconques… Si un jour ces strips sont édités en album, promis, je retrouve le gamin et je lui donne un pourcentage.

© Boutanox

LES PERSONNAGES DE *L'ÂGE DE PIERRE*

DR

GUILLAUME BOUTANOX, PRIX SFR JEUNES TALENTS BD STRIPS 2010

Être lauréat du concours SFR Jeunes Talents t'a permis de rencontrer Christian Binet, l'auteur des *Bidochon*. Quel souvenir garderas-tu de cette rencontre ?
Quand je suis arrivé devant le café où devait avoir lieu la rencontre, j'avais un peu le trac, je suis resté fumer une clope avant de rentrer ; il y avait, devant la porte, un monsieur avec un chapeau qui fumait un cigare. J'avais déjà vu Christian Binet en photo, il me semblait bien que c'était lui ; je me suis donc avancé timidement : « *Euh… Vous êtes Christian Binet ?* » Heureusement, c'était bien lui, sinon j'aurais eu l'air con. Du coup on a commencé à discuter devant la porte, et toute la rencontre a été comme ça : informelle, détendue, y compris avec les membres du jury qui eux-aussi étaient présents. On a parlé BD, dessin, de choses et d'autres… Je n'avais pas l'impression d'être « le petit anonyme qui a gagné le droit de rencontrer une star », c'était juste une discussion très sympathique avec un grand professionnel dont j'apprécie énormément le travail. C'était instructif, enrichissant et agréable. En plus, l'équipe de SFR Jeunes Talents m'a payé une bière.

Passée la satisfaction d'avoir eu ton strip publié dans *Zoo* n°29 et dans *Libération*, quels sont tes projets pour valoriser ce prix ?
Déjà, avant de savoir que j'avais gagné, j'avais décidé de dessiner la suite de *L'Âge de Pierre* : j'en suis à la troisième planche, et j'ai bien l'intention de continuer. Ensuite, ce prix peut me servir de sésame pour replacer mes dessins à droite à gauche : j'ai d'ailleurs prévu d'aller, pour la première fois, traîner mon book à Angoulême… Toujours est-il que la meilleure valorisation qui puisse être, c'est que ça me donne envie de continuer, ça me donne confiance en mon hypothétique et potentiel avenir en tant que dessinateur de BD. Je ne dessine plus pour passer le temps…

PROPOS RECUEILLIS PAR **JÉRÔME BRIOT**

Voir aussi *Les réflexions inutiles de Boutanox* sur : http://boutanox.blogspot.com

Samouraïs, démons et extraterrestres

© 2008 YUMEMAKURA Baku, DOHÉ / PUBLISHED BY ENTERBRAIN, INC.

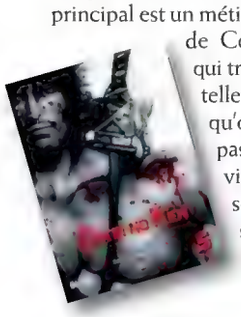
En adaptant « Taitei no Ken », un succès de l'écrivain Yumemakura, le Coréen Dohé nous fournit une récréation truculente à la croisée des genres. Les éditions Glénat traduisent également le roman d'origine.

Il est courant que des extraterrestres crashent leur vaisseau dans notre bonne atmosphère terrestre. Le spectacle est beaucoup plus réjouissant lorsque cette intrusion se déroule au Japon à l'époque d'Edo, au XVII[e] siècle. C'est encore plus distrayant si le pays est encore sous l'emprise de la magie, des démons et des sorciers. Tel est le parti pris de Baku Yumemakura lorsqu'il rédige les cinq volumes de *L'Épée de l'Empereur* entre 1986 et 1992. L'œuvre de ce romancier à succès, cousin nippon de Stephen King, a souvent fait l'objet d'adaptations en manga ; *Le Sommet des dieux* dessiné par Taniguchi a d'ailleurs obtenu une certaine renommée par ici. Cette fois-ci c'est le Coréen Dohé qui a été choisi pour s'attaquer à « *Taitei no Ken* », *L'Épée de l'Empereur*. Dohé n'est pas un total inconnu en France, puisqu'il a déjà travaillé pour Soleil sur un hors-série à la *Geste des Chevaliers Dragons* qui vient justement d'être réédité.

S'il ne peut égaler l'élégance de son idole Takehiko Inoué (*Vagabond*), son dessin réaliste et son sens du spectaculaire sauront trouver, à l'instar d'un Ryoichi Ikegami (*Sanctuary*), la reconnaissance du public franco-belge. En ne faisant pas dans la dentelle, Dohé adapte fidèlement un texte qui se soucie peu de subtilité. Le protagoniste principal est un métis géant aux allures de Conan débonnaire qui transporte une épée tellement gigantesque qu'on ne comprend pas comment il parvient à l'extraire de son fourreau d'un seul mouvement de poignet. Au cours de ses pérégrinations, ce colosse croise un ovni, deux clans de ninjas rivaux qui s'affrontent pour la possession d'un bijou, une créature hybride mi-homme mi-animal, une sorcière aux cheveux et à l'entrejambe fatals, un androgyne sataniste, sans oublier la figure vieillissante du fameux Miyamoto Musashi... Le tome 5 arrive à point pour apporter quelques éclaircissements qui ordonnent un peu ce tumultueux chaos.

C'est dans ce généreux foisonnement que cette œuvre se montre la plus divertissante : les combattants bondissent à des hauteurs vertigineuses, les corps sont découpés avec vivacité et les méchants ont des crocs démesurés... Ce qui donne de l'éclat à tout cet invraisemblable spectacle, c'est qu'il est servi avec sérieux dans un dessin réaliste. Les éditions Glénat ayant eu l'audace de publier les romans en parallèle, le curieux pourra s'amuser à comparer les versions. Le premier roman (qui réunit en fait les deux premiers volumes japonais) correspond aux quatre premiers tomes du manga. Regrettons au passage que les différents traducteurs n'aient pas accordé leurs violons... Certains dialogues du manga expriment ainsi exactement le contraire de ce que raconte le roman.

VLADIMIR LECOINTRE



➪ Lire aussi le roman :
L'Épée de l'Empereur, T.1, de Baku Yumemakura, Glénat, 14,99 € (T.2 à paraître en juin)

TAITEI NO KEN, T.5
de Dohé, d'après Baku Yumemakura,
Glénat, coll. Seinen,
224 p. n&b, 7,50 €

Votre mensuel de mangas japonais originaux

4,95 €

ACTU MANGA ◆ ANIME ◆ JEUX VIDÉO
224 PAGES TOUS LES MOIS

GANTZ : l'entraînement est terminé !

Commencée par Hiroya Oku il y a plus de dix ans, la série « GANTZ » est entrée dans sa phase finale. **Alors que paraît chez nous le tome 28 accompagné d'un roman, le premier des deux films de son adaptation « live » sort sur les écrans japonais... Il était temps de se pencher sur** une palpitante série de science-fiction qui puise aussi bien dans les jeux vidéo que dans la pornographie.

Dès la première page de la série, le protagoniste central, Keï Kurono, un adolescent mâle encore vierge qui vit dans l'inquiétude de le rester, se montre obsédé par le sexe. Il se révèle également mesquin et vicieux : « *je vais peut-être enfin voir un homme se faire broyer !* » se réjouit-il en voyant un clochard tomber sur les rails du métro... Ce démarrage, ajouté au fait non négligeable que ce « héros » meurt à la planche 26 du tome 1, montre bien les ambitions de l'auteur : ne cesser de surprendre ses lecteurs tout en livrant un récit initiatique, l'évolution d'un type plutôt antipathique aux motivations primaires.

Devenir un surhomme grâce à une combinaison high-tech, avoir de gros flingues destructeurs, fréquenter des femmes aux poitrines monumentales, assouvir sa volonté de puissance en tuant impunément, voilà l'expérience qui est proposée à Keï après sa mort. Une expérience de l'extrême qu'il n'a d'ailleurs pas la possibilité de refuser. Il découvre progressivement qu'une autre réalité est imbriquée dans la nôtre : vibrant sur une autre fréquence, et donc invisibles au commun des mortels, existent des créatures qui, bien que revêtant souvent une apparence grotesque, sont redoutables. Il faut les exécuter. C'est en tout cas ce qu'ordonne « GANTZ », une mystérieuse sphère noire sarcastique qui distribue de l'armement et des missions à des élus qui n'ont rien demandé. Placés ainsi dans la situation de tuer pour survivre, des citoyens d'origines variées évoluent diversement... La plupart meurent dans des combats auxquels ils ne sont pas préparés, mais quelques-uns montrent des capacités d'adaptation insoupçonnées. Certains voient leur héroïsme révélé tandis que d'autres, trouvant dans leur nouvelle fonction de chasseur un remède à la banalité du quotidien, s'exaltent dans un cynisme meurtrier. Comme à l'armée, les uns et les autres sont obligés de faire équipe. De cette cohabitation forcée naît une tension qui alimente le récit.

Au-delà de ces considérations psychologiques, le point fort de la série est de nous familiariser dans un premier temps avec les lois qui régissent un univers pour ensuite dérouler, en s'appuyant sur ces mêmes codes, des séquences d'action haletantes aux enjeux inédits. Ainsi l'auteur invente une arme géniale, le X-gun, qui présente un temps de latence entre le moment où la gâchette est actionnée et le moment où l'explosion a lieu... Ce simple décalage est la source d'un grand suspense et d'un étirement du temps particulièrement jouissif : le coup a-t-il atteint sa cible ? L'arme fonctionne-t-elle encore ? La créature y est-elle insensible ? Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. Pour tout ce qui est technologique, Hiroya Oku se montre d'une grande précision et d'une formidable inventivité. En ce sens, *GANTZ* est une réussite de la science-fiction.

Après un tome 27 qui ouvrait de nouvelles perspectives inattendues et accordait enfin quelques révélations aux lecteurs, le tome 28 est résolument orienté vers l'action et le très grand spectacle. Les doubles-pages flattant le goût japonais pour les catastrophes abondent. L'ennemi véritable est arrivé, l'épreuve paraît insurmontable, et l'intuition que les milliers de pages qui nous ont amenés là n'étaient qu'un prélude commence à émerger, une préparation à ce qui va se dérouler...

VLADIMIR LECOINTRE

REMERCIEMENTS À LA LIBRAIRIE LITTLE TOKYO ET À PIERRE PULLIAT

UNE PRÉQUELLE EN BONUS

Pour accompagner la sortie de ce tome, les éditions Tonkam ont traduit un court roman, *GANTZ MINUS*, qui relate des événements ayant lieu avant le début de la série. On y retrouve deux protagonistes familiers. Bien que correctement écrit, notamment dans sa description psychologique du héros, ce produit dérivé n'apporte rien à l'histoire principale et aurait même tendance à l'affadir en en banalisant les péripéties.

➪ ***GANTZ MINUS***, de Masatoshi Kusakabe, illustré par Yusuke Kozaki, 242 p. n&b, 6 €

GANTZ, T.28
de Hiroya Oku,
Tonkam, coll. Young,
242 p. n&b, 9 €

couverture non contractuelle

MA VALENTINE LOLIGOTH, ELLE EST TROP BELLE !
Le look Dark Kawaii offert !
Inscris-toi sur
WWW.CHAPATIZ.COM
Crée ton compte et entre ton code avantage
valentine
IL ME FAUT CE LOOK !
PLUS DE 10000 ACCESSOIRES ! UN TRUC DE FOU !
CHAPATIZ
UN PUR TCHAT MANGA !

PRÈS DE 120 000 EXEMPLAIRES

➪ Renseignements et kit média disponibles sur notre site www.zoolemag.com et par e-mail : pub@zoolemag.com

➪ **Agences de publicité :** offre adaptée aux grands annonceurs, détails sur notre site dans la rubrique Annonceurs.

➪ **Dépositaires, médiathèques, collèges, collectivités locales…** Vous voulez davantage d'exemplaires de *Zoo* ? Contactez-nous : diffusion@zoolemag.com

➪ **Festivals :** vous voulez distribuer *Zoo* sur votre festival et/ou annoncer votre événement dans *Zoo* ? Contactez-nous : diffusion@zoolemag.com

PRESSE GRATUITE 2009

CONCOURS

GAGNEZ
10 EXEMPLAIRES DE
LA MAISON DE PAIN D'ÉPICE
DE CLEET BORIS (DUPUIS)

ZOO Pour participer, rendez-vous sur www.zoolemag.com rubrique concours

zoom

Hotaru, T.1 et 2, de Satoru Hiura

Amemyia Hotaru, 27 ans, look de *« office lady »* épanouie, vit depuis longtemps comme une *himono-onna* (paresseuse qui boit de la bière en lisant des mangas). Sa vie sentimentale est tellement aride qu'elle est surnommée *« poisson séché »*… au risque de devenir une *« chienne perdante »*, c'est à dire une trentenaire célibataire et sans enfants ! Le hasard met sur son chemin un designer timide et craquant, de trois ans son cadet, et un patron insaisissable mais attentionné, de 14 ans son aîné. Pas besoin de s'y connaître en règles sociales japonaises, il suffit d'avoir connu de longues périodes sans rencards pour se reconnaître dans ce manga. Si le dessin des visages et les proportions flanchent parfois, la précision méticuleuse à représenter des tenues vestimentaires modernes et dernier cri est irréprochable.

Kana, Big Kana, 192 p. n&b, 6,75 €

CAMILLA PATRUNO

E'S, T.1 et 2, de Satol Yuga

Certains sites suggèrent de prononcer *« ézu »*, mais l'auteur précise plutôt *« esse »*, en référence à la théorie freudienne du *« ça »*. Ne vous fourvoyez pas, il s'agit d'une série riche en bastons, et n'allez pas réviser les instances de la personnalité, le Moi et le Surmoi, sachez juste que le titre fait référence à des personnages dotés de pouvoirs psychiques. L'un d'entre eux, Kai, va découvrir que ses employeurs ne sont pas si gentils qu'ils paraissent (oui, oui, c'est possible). On a du mal, surtout à cause de l'encrage qui donne un côté un peu dépassé, la série ayant débuté au Japon en 1997.

Pika, coll. Shônen, 192 p. n&b, 6,95 €

CAMILLA PATRUNO

Juge Bao, T.3, La Belle empoisonnée, de Chongrui Nie et Patrick Marty

Véritable virtuose de la carte à gratter, Chongrui Nie, artiste chinois de 67 ans, poursuit les enquêtes de ce justicier cher à la culture chinoise qu'est le Juge Bao, sur un scénario imaginé par Patrick Marty. La saga devrait se dérouler en neuf volumes. Dans ce troisième tome, Bao doit résoudre plusieurs mystères : une famine qui dévore toute une région malgré l'aide alimentaire de l'Empereur, et toute une série d'empoisonnements… Intrigues passionnantes et réalisation somptueuse, *Juge Bao* porte des thèmes universels, à l'image de la mixité culturelle de ses auteurs. Verdict : infiniment recommandable.

Editions Fei, 158 p. n&b, 7,50 €

JÉRÔME BRIOT

LA CONFUSION DES GENRES

Deux nouveautés chez Pika présentent deux facettes de la BD japonaise pour garçons (shônen) qui en France se trouve plutôt lue par les filles : « A Town Where You Live », la nouvelle série de l'auteur de « Suzuka », s'inscrit dans une veine ultra-classique et ultra-efficace, tandis que « Blaue Rosen » nous raconte l'histoire déjantée d'un groupe de rock de filles déguisées en garçons, qui enrôle comme chanteur un garçon qui ressemble à une fille…

Kimi no Iru Machi © Seo KOUJI / Kodansha Ltd.

A TOWN WHERE YOU LIVE

On avait laissé *Suzuka* au bout de 18 tomes, et on avait pu apprécier la finesse du trait de Koji Seo, cet auteur qui avait su mener longtemps une série parfois très adulte malgré son mélange d'eau-de-rose et d'athlétisme. Dans *A Town Where You Live*, la maîtrise du scénario comme du dessin impressionne d'entrée. Dès le premier chapitre, tous les éléments sont en place : une jeune fille de Tokyo s'installe chez un jeune garçon de la campagne pour aller au lycée, ce dernier étant déjà amoureux d'une fille de sa classe. Dès les chapitres suivants, l'auteur ajoute les personnages secondaires et introduit les éléments qui vont perturber l'intrigue principale. On sait pertinemment où tout cela va aller… et on veut y aller !

Avec *Blaue Rosen* on arrive au contraire dans l'étonnante catégorie du *shônen ai*, c'est-à-dire que l'histoire d'amour qui y est développée lorgne sur l'homosexualité d'une manière plus ou moins explicite. Ici, pas de scènes de sexe comme dans le *yaoi*, mais le dessin, qui correspond tout à fait aux standards japonais du genre, semble au premier abord quelque peu déroutant pour le grand public français, puisqu'on n'est pas dans une collection clairement étiquetée *Boy's Love* comme chez Asuka. Les quatre filles du groupe ressemblent à Lady Oscar, et le garçon très efféminé (*bishônen*) est le plus petit… Il ressemble à la petite amie classique de tout autre *shônen* !

Ainsi, autant *A Town Where You Live* rassure par son classicisme dans le scénario et le dessin (quand c'est bien fait, pourquoi se priver ?), autant *Blaue Rosen* désarçonne par son côté baroque et foutraque. Ces deux histoires pourraient tout à fait être illustrées de manière *shôjo*, mais attention : le point de vue principal est celui d'un garçon, et le développement de l'histoire correspond aux attentes des garçons. Du moins des Japonais, car en France ce sont des filles qui liront ces mangas : chez nous on parle alors de « *shônen* mixte ». Alors que ce soit dans la maîtrise parfaite d'un style ou dans son dérapage le plus complet, la BD japonaise n'a pas fini de nous étonner – mais pourquoi des titres en anglais et en allemand pour ces deux sorties françaises ?

BORIS JEANNE

⇨ A TOWN WHERE YOU LIVE, T.1
de Seo Kouji,
Pika, 200 p. n&b, 6,95 €

⇨ BLAUE ROSEN, T.1
de Mayu Shinjo,
Pika, 192 p. n&b, 6,95 €

CODE: BREAKER
Akimine KAMIJYÔ
Par l'auteur de Samurai Deeper Kyo !
Œil pour œil
Dent pour dent
Mal pour mal
Retrouvez la série sur www.codebreaker.pika.fr dès janvier 2011.
Volume 1, disponible en février 2011 - volume 2 prévu en avril.
GAME ONE
MANGA-NEWS
HABBO
ANIMELAND
PIKA EDITION
www.pika.fr

Tell, T.1, Le Retour de Guillaume Tell !, de David Boller

David Boller est un auteur suisse allemand qui a fait une partie de sa carrière dans l'industrie des comics. Déçu mais entreprenant, il est revenu au pays pour monter sa propre structure, Zampano, qui publie des *comics online*. Virtual Graphics est la contrepartie papier de cette entreprise qui semble ne pas connaître la crise. Dans ce cadre, il lance la série *Tell*, qui raconte le retour du célèbre archer suisse dans un Zurich de 2032 sombre et désespéré. Si l'argumentaire renvoie à *Watchmen* ou *Dark Knight Returns*, on y voit plutôt une excellente aventure à la *Green Arrow*. Avec un fond politique assez classique hérité de la science-fiction cyberpunk, Boller nous propose un super-héros urbain avec lequel il faut compter. Un petit éditeur qui n'a pas peur des gros.

Virtual Graphics, 56 p. coul., 13,50 €

JEAN-MARC LAINÉ

The Unwritten, T.1, Entre les lignes, de Mike Carey et Peter Gross

Imaginez que Harry Potter soit un garçon réel, source d'inspiration pour le héros des romans. C'est ce qui arrive à Tommy Taylor, dont le père écrivain s'est inspiré. La nouvelle série de Mike Carey, qui a officié sur *Lucifer*, *Hellblazer* ou *X-Men*, parle des frontières entre la réalité et la fiction. Le sous-titre, *« entre les lignes »*, est explicite : du non-dit, bien entendu, mais également des révélations directement piochées dans les livres. Des révélations qui ne sont pas écrites, justement. Une mise en abîme qui emporte déjà tous les suffrages.

Panini, coll. Vertigo, 136 p. coul., 13 €

J-M L

Vamps, d'Elaine Lee et William Simpson

Les modes fugaces et passagères ont parfois du bon. C'est le cas de la *« bit lit »*, cette vogue qui prend des allures de déferlante, et nous assène de vampires plus ou moins sexy et plus ou moins pâlichons qui vivent dans la moiteur des états du Sud. *Vamps* s'inscrit dans ce courant, et pourtant cette mini-série date d'une quinzaine d'années. Comme quoi, redécouvrir les classiques de Vertigo n'est pas un mal. Le récit d'Elaine Lee et Will Simpson présente cinq vampires motardes qui traversent les États-Unis pour fuir celui qui a fait d'elles des suceuses de sang. Rien de révolutionnaire, mais un récit totalement dans l'air du temps.

Panini, coll. Vertigo, 160 p. n&b, 22 €

J-M L

La blonde, l'auteur, et ses névroses

Un Américain d'origine asiatique, qui publie depuis l'âge de 17 ans une « quasi autobiographie » à un rythme européen, et avec un trait ligne claire, se devait d'être présent dans un numéro de « Zoo » faisant la part belle au mélange des genres.

La quasi-totalité du travail de Tomine se retrouve dans *Optic Nerve*, son comics à parution très irrégulière publié aux USA par Drawn and Quarterly. *Blonde Platine* en reprend, en français, les numéros 5 à 8. Ces récits indépendants furent traduits par les éditions du Seuil en 2003 (déjà responsables de la version française des tous premiers travaux de l'auteur). Après avoir tenté de faire connaître Tomine en offrant les premiers *Optic Nerve* sous le titre *Les Yeux à vif* en 1998, sans grand succès, les éditions Delcourt proposent à leur tour cette compilation *Blonde Platine*. Une nouvelle chance pour l'amateur éclairé.

Un jeune écrivain utilise ses livres pour « draguer » sans succès (ce que l'auteur reconnaît avoir fait à ses débuts). Hillary, jeune asiatique mal dans sa peau, joue les voyeurs avec son colocataire. Neil, encore un *loser*, est jaloux de son voisin et de son succès avec les filles (dont une blonde qui donne son titre au recueil). Enfin, deux ados introvertis sont harcelés à l'école, et l'un d'eux va peut être trouver un espoir auprès d'une fille qui semble se donner à tout le monde. Une lueur d'optimisme dans un monde dépressif ?

Blonde Platine, Adrian Tomine © Guy Delcourt Productions – 2011

© Peter Stangimayr

ADRIAN TOMINE

Sous un voyeurisme inhérent au genre, Tomine joue d'une autobiographie très légèrement déguisée, qui sera plus assumée dans les numéros 9 à 11 de *Optic Nerve*. Ceux-ci forment, pour une fois, une seule histoire, et on peut espérer la lire en France si *Blonde Platine* a du succès. De l'école et de la filiation artistique de Dan Clowes, Adrian Tomine garde le trait clair et la narration limpide, sans effets gratuits. Son niveau de dessin est tel qu'il lui permet en parallèle, depuis des années, de travailler pour le célèbre *New Yorker*, dont il réalise certaines des couvertures.

Un peu comme son ami l'auteur Seth, Tomine élève la discrétion au rang d'art. Un paradoxe pour quelqu'un qui, tout juste caché derrière ses personnages, ne parle que de lui. Un virage dans cette introspection à tendance légèrement déprimante se dessine peut-être : il vient en effet de sortir (février 2011 aux États-Unis) un livre basé sur une expérience de… préparation au mariage ! Cet opus est prévu en traduction chez Delcourt en mars, sous le titre *Scènes d'un mariage imminent*. Un nouveau monde pour l'auteur et ses lecteurs. Vous en voulez davantage ? Tomine prépare un gros roman graphique en couleurs à paraître dans l'hexagone, toujours chez Delcourt, en 2012 dans la collection Outsider.

Un auteur discret et talentueux, qui semble enfin bénéficier d'un intérêt régulier et d'un suivi en nos contrées. Que demander de plus.

PHILIPPE CORDIER

➪ Lire aussi l'excellent *Loin d'être parfait*, du même auteur, chez delcourt.

BLONDE PLATINE

d'Adrian Tomine,
Delcourt, coll. Outsider
135 p. n&b, 14,95 €

American Vampire
un comics qui a du mordant

© Snyder, King et Albuquerque / PANINI / VERTIGO

En pleine déferlante de la « bit lit »[1], invasion de vampires adolescents et amoureux aussi blancs que marmoréens, « American Vampire » fait figure de surprise. Et pas simplement parce que Stephen King en signe la moitié des aventures.

On ne présente plus Stephen King, romancier à succès (*Carrie*, *Shining*, *Cujo*, *Simetierre*, *La Tour Sombre*, *Le Fléau*, *Dolores Claiborne* ou *Misery*) et grand lecteur de BD (voir *Zoo* n°24). Son nom suffit à faire parler. Scott Snyder, le co-scénariste d'*American Vampire* et réel moteur du projet, mérite d'être connu. Issu de la littérature, il écrit actuellement des épisodes de *Detective Comics*, mettant en scène le célèbre Batman. Remarqué pour ses nouvelles, Snyder est le fédérateur de ce projet. C'est par son entremise que Stephen King et DC Comics sont entrés en contact.

Mais si l'on en croit Snyder, celui qui porte à bout de bras le récit, c'est le dessinateur, Rafael Albuquerque. Ce jeune Brésilien de 30 ans à peine a déjà travaillé sur *Crimeland* (avec son compatriote Felipe Ferreira), *Jeremiah Harm* (chez Boom! Studios) ou *Blue Beetle* et *Robin* (chez DC). Son style élégant nous offre des personnages aux visages expressifs. Un trait épais sert à les détourer des décors toujours présents même quand ils sont esquissés, un bon point quand on fait de la reconstitution historique.
Car *American Vampire* nous parle d'Histoire. Divisée en deux actions, la série suit Skinner Sweet, un hors-la-loi au temps de la Conquête de l'Ouest (par King), et Pearl Jones, une jeune actrice dans les années 1920 (par Snyder). L'évocation des vampires est l'occasion de parler de l'Histoire des États-Unis, bâtie sur la violence et l'inégalité. Comme le dit Stephen King dans l'introduction, un vampire, c'est « *un chasseur. En d'autres termes, un Américain noctambule* ».

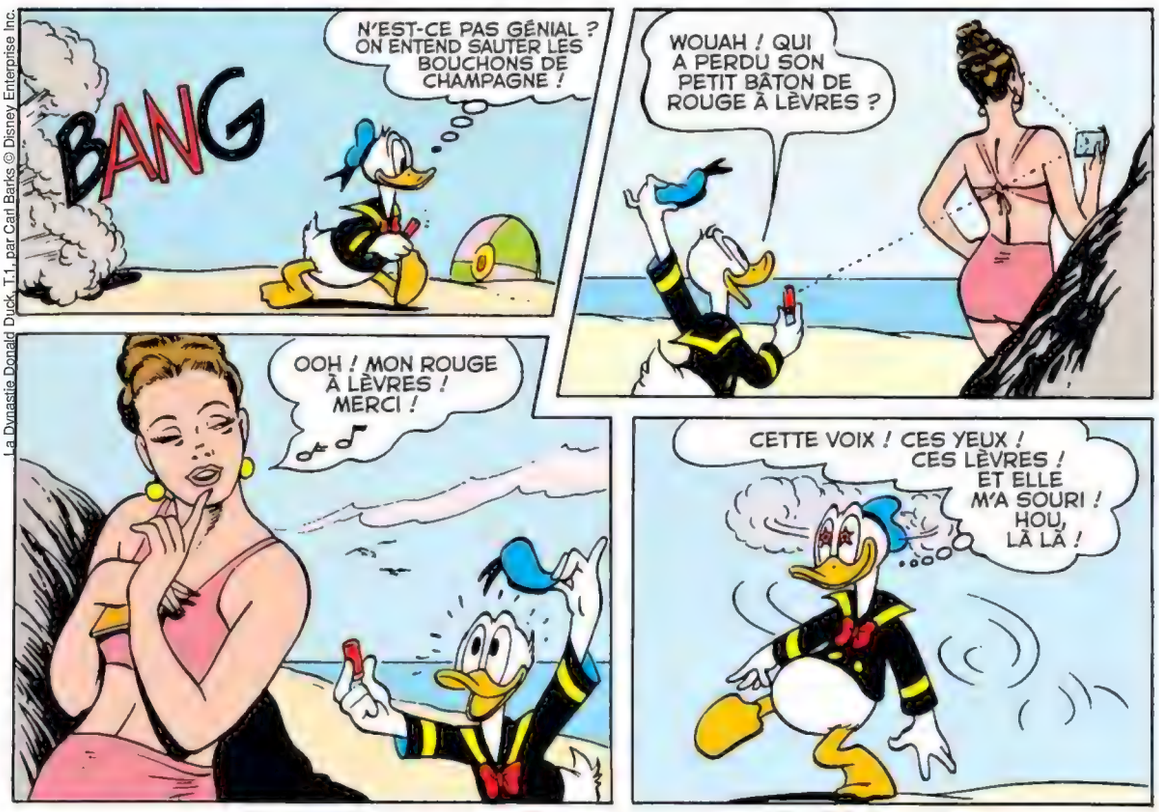
Ce volume rassemble les cinq premiers épisodes, et présente les deux premiers personnages. Si par la suite Scott Snyder officie seul, il a posé avec King les bases en explorant deux aspects du rêve américain, l'Ouest sauvage et Hollywood. Un rêve américain qui baigne dans le sang.

JEAN-MARC LAINÉ

[1] Littérature intégrant des personnages fantastiques tels que vampires, loups-garous, démons… (ex : *Twighlight*, *Anita Blake*, etc.)

AMERICAN VAMPIRE T. 1
SANG NEUF
de Scott Snyder, Stephen King et Rafael Albuquerque, Panini, coll. Vertigo
168 p. couleurs, 17 €

CARL BARKS
Un gauchiste chez Disney


BANG
N'EST-CE PAS GÉNIAL ? ON ENTEND SAUTER LES BOUCHONS DE CHAMPAGNE !
WOUAH ! QUI A PERDU SON PETIT BÂTON DE ROUGE À LÈVRES ?
OOH ! MON ROUGE À LÈVRES ! MERCI !
CETTE VOIX ! CES YEUX ! CES LÈVRES ! ET ELLE M'A SOURI ! HOU, LÀ LÀ !
La Dynastie Donald Duck, T.1, par Carl Barks © Disney Enterprise Inc.

S'il est convenu depuis belle lurette que de tous les génies passés chez Disney, aucun n'égale Carl Barks, on sous-estime souvent chez lui le scénariste pour privilégier le dessinateur.

Exceptionnel graphiste, au pinceau d'une élégance folle et au mouvement débridé, Barks a de surcroît apporté à l'univers « disneyen » ce qu'il a de meilleur. Imaginons : que vaudrait Disney (gardons les noms français) sans Picsou, sans les Rapetou, sans Gontran, sans Riri, Fifi & Loulou, sans Géo Trouvetou, sans les Castors juniors, sans Miss Tick, sans Filament, sans, sans, sans... les personnages de Disney les plus connus ? Une fois Mickey enrichi, Disney en serait resté à une Clarabelle désuète ou à des poulettes chantantes. Car c'est Barks qui a inventé tous ces personnages emblématiques, aussitôt repris par l'équipe. Il a modernisé Donald, jusque-là allongé et réduit comme un vulgaire président français à son seul stress.

Barks a tout inventé, il a dessiné le meilleur de Disney, ces épisodes de Donald à Donaldville (cité inventée par lui, il en a dressé le plan), avec l'oncle Picsou et ses pièces jaunes, les trois neveux chiants et la Daisy tête à gifles. Ses scénarios sont les plus élaborés, les plus fous, les plus complexes, ils ont sorti les BD de Disney des pantomimes de mauvais cirque, des blagues pour électeurs de Sarah Palin et de la bonne conscience de comédie musicale.

Carl Barks assumait son patronyme qui aurait pu – un jour de grippe – l'envoyer devant les commissions maccarthystes. C'était le dessinateur le plus à gauche de la boîte du père Walt, dont les idées politiques le rapprochaient plus de Hitler que du Front populaire. Il suffit de regarder certains thèmes que l'on ne trouve que chez Barks, comme ceux qui nous emmènent aux côtés des populations pauvres du Tiers-monde que les capitalistes US spolient, ou la façon dont sont traités

La Dynastie Donald Duck, T.1, par Carl Barks © Disney Enterprise Inc.

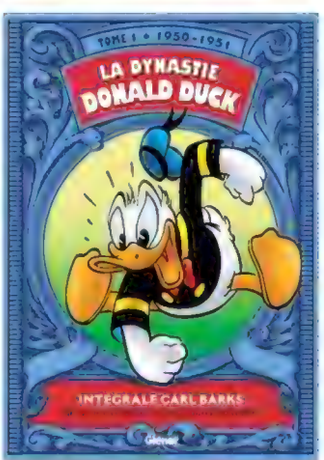
les Indiens andins, ou comment Picsou frôle dans son ignominie les spéculateurs d'aujourd'hui. Jamais d'arrière-fond politique chez les autres dessinateurs du studio, encore moins chez Disney, jamais une idée sous-jacente à l'aventure qui eut pu faire pencher les chères têtes blondes vers la solidarité, la fraternité, la conscience. Les héros sont des démerdards comme Dingo et Mickey, des chômeurs aisés comme Donald. Mais quand Barks s'en mêle, tout change. On entre dans la vraie vie avec des personnages réels, malgré leurs têtes de canard ou de chiens mal rasés.

On se demande parfois comment Disney le réac, prêt à pire encore, a pu laisser passer de telles histoires. Illettrisme ? Fascination pour le talent de Barks ? Inconscience ? Accumulation de preuves contre un « sale rouge » à dénoncer bientôt ? Quoi qu'il en soit, ces œuvres nous restent, immortelles.

Glénat a le bon goût de se lancer dans une « Intégrale Carl Barks » dont on n'aurait su rêver. Le tome 1 est paru : *La Dynastie Donald Duck, 1950-51* (384 pages, 29 euros), encore peu politique, mais ça va venir. On y voit nos héros confrontés à des personnages réalistes, adultes, parfois érotiques (cf. illustration ci-contre), des détails aux jolis gags, des problématiques qui n'ont plus rien d'enfantines. Voilà qui tombe bien : nous n'avons plus 8 ans, mais ces petites merveilles nous parlent désormais autrement et nous font rire d'une autre gorge.

YVES FRÉMION

➪ Frémion est l'un des plus fidèles hussards de *Fluide Glacial*. C'est aussi un historien de la BD, un romancier et un scénariste (parmi d'autres activités).



LA DYNASTIE DONALD DUCK, T.1

de Carl Barks,
Glénat, coll. Intégrale
384 p. couleurs, 29 €

Les Bêtises de Xinophixerox
Par Tony Sandoval

TONY SANDOVAL EST DE RETOUR!

Il prend les commandes d'une toute nouvelle collection qu'il inaugure avec cet album

collection Calamar

Un **Flipbook** offert à l'achat des *Bêtises de Xinophixerox*!

Le Voyage des Pères, 2ème Époque:
L'Exode Selon Yona
Tome 1: Descendance • Par David Ratte

ET POUR COMMENCER, JE VAIS FRAPPER LES EAUX DU NIL AVEC CE BÂTON ...
ET ELLES SERONT CHANGÉES EN SANG.
LE FLEUVE SE CORROMPRA ET LES POISSONS PÉRIRONT.
IL Y AURA DU SANG DANS TOUT LE PAYS D'ÉGYPTE, DANS LES RIVIÈRES, LES RUISSEAUX ET LES ÉTANGS ...
ET C'EST EN VAIN QUE LES ÉGYPTIENS S'EFFORCERONT DE BOIRE.

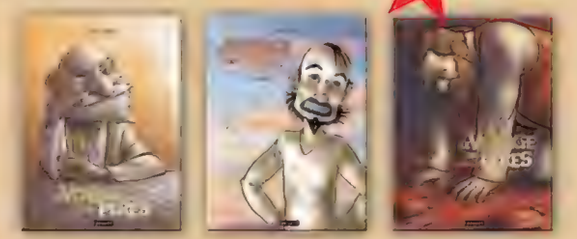
Prix International de la BD Chrétienne
Angoulême 2008

Prix du Jubilé
Angoulême 2011

Primé à Angoulême

LE RETOUR DU **ROAD-MOVIE BIBLIQUE** DE **DAVID RATTE!**

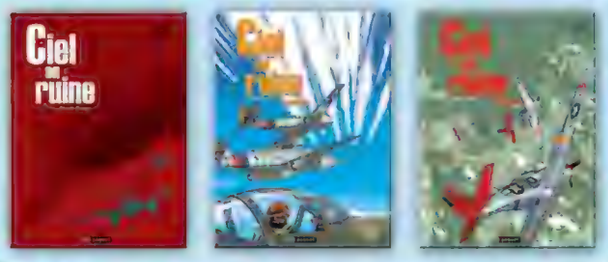
Avec plus de **60'000 exemplaires vendus** et **2 prix à Angoulême**, *Le Voyage des Pères* est déjà un incontournable.



Ciel en ruine
Tome 4: Piège en Poméranie • Par P. Pinard & O. Dauger

UN DÉMARRAGE EN TROMBE: **DÉJÀ CLASSÉ PARMI LES BESTS-SELLERS EN SEULEMENT 8 JOURS!**

80'000 exemplaires vendus de la série



Ria, Chroniques de la Lumière
Tome 1: Graine d'Espoir
Par T. Kiecker, F. Schlaga, F. & M. Pullin

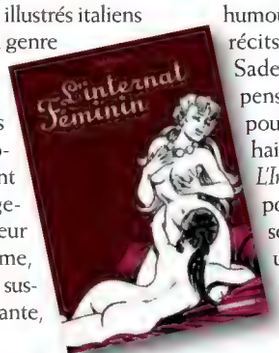
UNE GRANDE SAGA FANTASTIQUE, LA RÉVÉLATION DE CE DÉBUT D'ANNÉE

L'Internat féminin, Magnus © Guy Delcourt Productions – 2011

L'Internat féminin : LE SEXE COMME CRIME

Quinze ans après le décès de Magnus, les éditions Delcourt publient, dans le cadre de la collection Erotix, un recueil intitulé « L'Internat féminin ». Mais au fait, s'agit-il bien d'histoires érotiques ?

C'est à travers une nébuleuse d'illustrés de facture médiocre que les premiers récits de Magnus apparurent en France, il y a de cela une quarantaine d'années. En Italie, ses histoires furent parmi les plus emblématiques des *fumetti neri [catégorie de bandes dessinées italiennes née avec le personnage Diabolik, NDLR]* avec les deux titres *Kriminal* et *Satanik*. Dès ses premières créations, Magnus développe une tonalité et une atmosphère qui par bien des aspects sont plus proches du *giallo [film populaire ou d'exploitation en Italie, NDLR]* que des bandes dessinées de l'époque. En clair, si les illustrés italiens des années 60 furent ancrés dans un genre précis (érotique, policier, burlesque, etc), ceux de Magnus oscillèrent entre différentes narrations sans qu'ils puissent être véritablement catalogués. Les *giallos* de cette période sont traversés eux aussi par des changements d'ambiances au cours de leur déroulement. Ils effleurent l'érotisme, sont teintés d'humour, imprégnés de suspense et restent au seuil de l'épouvante, sans jamais s'y livrer totalement.



Même après avoir abandonné les récits policiers au profit de l'érotisme, Magnus a refusé de s'abandonner totalement dans l'unique représentation du sexe. Les quatre contes regroupés dans *L'Internat féminin* dépassent ainsi les limites de l'érotisme. Pour Magnus, il ne s'agit pas d'initier le désir ou d'évoquer l'amour charnel à travers une vision idéalisée. Même si l'image de la femme y est magnifiée et même si la sexualité y est très explicite, l'auteur dépeint aussi une masculinité mesquine, concupiscente et grotesque. Dans *L'Internat féminin*, le sexe est présent parce qu'il y a eu à son origine un crime ou un méfait. Les hommes que dépeint Magnus sont esclaves du désir et à tel point esclaves qu'ils ne peuvent jamais dépasser leur condition d'êtres vils… Cette vision très pessimiste est exacerbée par un humour féroce détonnant avec les codes des récits érotiques populaires. De même que Sade se sert du sexe pour véhiculer une pensée politique radicale, Magnus l'utilise pour exprimer un désespoir profond et une haine viscérale de la masculinité.

L'Internat féminin est un album indispensable pour ses variations d'ambiance, l'audace de ses représentations et les grilles de lecture uniques qu'il renferme et qui sont la marque d'un grand maître de la bande dessinée qu'il faut redécouvrir.

KAMIL PLEJWALTZSKY

L'INTERNAT FÉMININ
ET AUTRES CONTES COQUINS
de Magnus, Delcourt, coll. Erotix
360 p. n&b, 16,50 €

Philips GoGear Muse

Même si le domaine du baladeur multimédia a tendance à être outrageusement dominé par Apple et son incontournable iPod, d'autres constructeurs proposent quelques alternatives intéressantes, à l'image de Philips et ce GoGear Muse.
Prix conseillé : 190 €

Japan Lifestyle

Ce bimestriel féminin est destiné à celles qui sont passionnées par le Japon et sa culture : cuisine, J-Pop, mode, mangas, etc. Édité par Anime Manga Presse (« AnimeLand », « AnimeLand X-tra », « Role Playing Game »). Posters inclus dans chaque numéro.
En kiosque tous les deux mois, 3,50 €

Fantasy Collection par Logitech

Une nouvelle gamme de produits (souris, webcams, claviers, housses de notebook) déclinés en différents coloris brillants et aux motifs originaux. Inspirée des tendances de la mode et de la pop-culture, cette collection tire son inspiration de l'imaginaire des contes fantastiques aux ambiances sombres et mystérieuses. La « Fantasy Collection » se décline en univers baptisés « Fleur Dark », « Blue Swirl » ou « Pink Balance » (ici en photo).
www.logitech.com/fr-fr/home

Sony Ericsson Xperia Arc

Le Xperia Arc attirera moins l'attention qu'un « téléphone PlayStation ». Il a pourtant de sérieux atouts. Sa finesse, d'abord : 8,7 millimètres, ce qui constitue un nouveau record pour un smartphone. Son écran de 4,2 pouces d'une résolution de 854x480, ensuite. Sony Ericsson y a accolé la marque « Bravia », venue de ses téléviseurs, qu'il brandit comme un gage de qualité face au « Retina Display » de l'iPhone
Prix conseillé : 600 €

Disque Vinyle 95 tours

Affichez votre passion de la musique avec ce disque vinyle géant de 95 cm de diamètre. Chaque pièce est fabriquée artisanalement en France. Image centrale personnalisable. Livré avec son système d'accroche.
www.kiteaz.com
Prix conseillé : 180 €

Figurine Titeuf

Éditée par Leblon-Delienne, cette figurine en résine du héros de Zep mesure 15 cm de hauteur.
Prix conseillé : 25 €

Téléviseur Grundig 22VLE2000T LED

Doté d'un design réussi qui fut d'ailleurs récompensé en 2010, ce téléviseur est un appareil performant doté d'une structure d'une finition noire. Ce nouveau modèle embarque une technologie d'affichage LED grâce à laquelle il profite d'une épaisseur réduite de 6,5 cm seulement. Par ses dimensions compactes, ce téléviseur devrait facilement trouver sa place dans une chambre ou dans un petit appartement.
www.grundig.fr/

NOKIA C7

Le C7 est un élégant téléphone tactile, doté d'un habillage très classe et d'un bel écran AMOLED lumineux de 3,5 pouces.
www.nokia.fr/

Sanctum, de Alister Grierson

© Metropolitan FilmExport

Produit par James Cameron, *Sanctum* s'envisage comme un film de survie dans un environnement particulièrement hostile, à savoir les grottes immergées d'Esa'ala en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Le récit comporte toutes les figures imposées, du milliardaire chafouin au conflit familial animant un explorateur buriné et son fils rebelle (un nœud dramatique débouchant, au passage, sur une conclusion courue d'avance). Seulement voilà, Alister Grierson fait un très bon usage de la 3D relief, accentuant le sentiment de vulnérabilité de l'homme dans l'immensité minérale. De fait, *Sanctum* au cinéma se justifie sur ce seul critère.
Sortie le 23 février

Paul, de Greg Mottola

Simon Pegg et Nick Frost, les zigotos british de *Shaun of the Dead* et *Hot Fuzz*, font équipe avec le réalisateur de *Supergrave* pour conquérir l'Amérique. Au lieu de ça, les deux glandeurs geeks rencontrent par hasard Paul, un extraterrestre fumeur de joints et grossier comme pas permis, évadé de la fameuse Zone 51. Ce dernier souhaite rentrer chez lui et échapper à la mort promise par le gouvernement. S'ensuit un road-movie extrêmement plaisant qui combine l'humour référencé mais respectueux du duo anglais et le sens comique US de l'équipe d'Apatow, à la fois vachard et d'une malice brocardant la bêtise sous toutes ses formes.
Sortie le 2 mars

127 heures, de Boyle

Danny Boyle confirme sa très grande forme ainsi que son statut de maître d'un cinéma traversé par des pulsations énergiques. Le défi était loin d'être gagné en s'attaquant au calvaire enduré par l'alpiniste Aaron Ralston. Le bras coincé sous un rocher alors qu'il crapahutait dans l'Utah, Ralston patienta cinq jours avant de s'amputer le bras… Comment réaliser un film convaincant à partir d'une histoire vraie basée sur une unité de lieu, de temps et d'(in)action ? Grâce à James Franco qui, par son jeu instinctif et presque « cartoonesque » électrise *127 heures*, ode effrayante et intense à la vie.
Sortie le 23 février

JULIEN FOUSSEREAU

L'héritier du groupe W revient au cinéma pour de nouvelles aventures placées davantage sous le signe de l'action. Une avancée dans le spectaculaire qui se fait, toutefois, au détriment des personnages.

© PAN-EUROPÉENNE - PHOTO : CÉDRIC ARNOLD

LARGO perd un peu de sa Win(ch)

Alors que le premier volet condensait les quatre premiers albums de la BD de Jean Van Hamme et Philippe Francq (à savoir *L'Héritier, Le Groupe W, O.P.A.* et *Business Blues*), *Largo Winch II* s'appuie sur les tomes sept et huit que sont *La Forteresse de Makiling* et *L'Heure du Tigre*… pour mieux s'en détourner. On n'a rien contre, dans la mesure où ce diptyque est loin d'être le plus mémorable de la série. Ainsi, le rapport que Largo entretient avec son héritage pesant des milliards de dollars prend une tournure inédite puisqu'il décide de le vendre. Les bénéfices de cette vente serviraient à la création de la plus ambitieuse des fondations humanitaires. Hélas pour lui, le jour de la signature de l'acte de vente, il est arrêté et inculpé pour complicité de crime contre l'humanité envers une minorité birmane, lors d'une épuration ethnique survenue trois ans plus tôt. Il devra prouver son innocence et s'assurer qu'il n'a pas « hérité » d'un atroce péché commis par Nerio, feu son père adoptif.

Jérôme Salle reprend son poste de réalisateur avec comme intention principale d'améliorer les rouages de cette franchise en devenir en termes d'action et d'humour. Sur ce point, les morceaux de bravoure impressionnent souvent, notamment une poursuite en voiture inaugurale qui pourrait tenir la dragée haute à ce qui se fait outre-Atlantique. De même, Nicolas Vaude en majordome précieux de Largo se montre toujours aussi efficace, et la réinvention de Simon Ovronnaz est bien négociée. Quel est le problème, alors ? Sharon Stone, tout d'abord, est pénible de cabotinage vulgaire au point de plomber toutes ses scènes (y compris un final franchement lourdingue) quand certains détails du scénario s'intègrent difficilement dans l'intrigue générale. Mais le principal regret réside surtout dans la quasi-disparition de l'ombre trouble et fascinante de Nerio Winch dont les confrontations avec son fils adoptif donnaient beaucoup de corps à des personnages par trop fonctionnels.

Autrement dit, *Largo Winch II* perd le côté introspectif dans un thriller financier pour un James Bond *corporate* oscillant entre le bon et le très mauvais. Pas sûr que l'on y gagne au change. Dommage, car Tomer Sisley campe un excellent Largo Winch.

JULIEN FOUSSEREAU

LA MÉTHODE LARGO WINCH

Notre collaborateur Jean-Marc Lainé a publié à l'automne dernier un ouvrage didactique destiné à un public répondant à au moins l'un de ces critères : apprenti bédéaste, fan de *Largo Winch* ou simple curieux. Scénario, repérages, crayonnés, encrage, lettrage… toutes les étapes de la création d'un album de *Largo Winch* sont détaillées et renvoient à des instant précis du DVD qui accompagne le livre. Un manuel de référence dévoilant le processus de création d'une BD de façon claire et érudite.

⇨ ***La Méthode Largo Winch,*** de Jean-Marc Lainé, livre de 128 pages + DVD comprenant deux documentaires, Eyrolles / Kanari Films, 28 €

OP

LARGO WINCH II

de Jérôme Salle, avec Tomer Sisley, Sharon Stone… durée : 1h59
sortie le 16 février 2011

SALON DU LIVRE PARIS .com

18-21 MARS 2011
PARIS, PORTE DE VERSAILLES

LE MANGAKA MOTORÔ MASE, UN INVITÉ EXCEPTIONNEL !!!

Venez rencontrer l'auteur japonais et découvrir en avant-première le 8e tome de son polar d'anticipation, **IKIGAMI, PRÉAVIS DE MORT.**

Pour les fans de BD :

- Débat avec de grands dessinateurs / scénaristes,
- Hommage à Thorgal et Rosinski par les éditions Le Lombard,
- "Les énigmes d'Agatha Christie" en bande dessinée, par Emmanuel Proust Éditions...

UN APRÈS-MIDI MANGA, le samedi 19 mars

- Rencontre avec **MOTORÔ MASE**
- Retour sur les 20 dernières années du manga en France à l'occasion de l'anniversaire d'
- Cosplay

Entrée Gratuite pour les - de 18 ans et les étudiants - de 26 ans
(sur présentation d'un justificatif)

Plus d'informations sur **www.salondulivreparis.com**

Organisé par Reed Expositions — SNE Syndicat National de l'Édition

Programme susceptible de modification

zoom dvd

Oncle Boonmee (celui qui se souvenait de ses vies antérieures)

© Pyramide Distribution

Palme d'Or 2010 controversée, le film du Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul est une œuvre fascinante, parcourue de saillies audacieuses. Plus qu'un film sur un homme qui attend la mort, *Oncle Boonmee…* traite du glissement constant du réel. Comme si l'histoire se plaçait dans une dimension inconnue auparavant. Dans le même temps, cette intention d'aplanir le temps et l'espace peut légitimement perturber avant de définitivement agacer. L'interview de Weerasethakul présente dans les suppléments donne quelques clés de compréhension sur un film passionnant mais difficile à apprivoiser.

Un DVD Pyramide

JULIEN FOUSSEREAU

Le Baiser de la femme araignée

Au temps de la dictature militaire brésilienne, Valentin Arregui, activiste marxiste, partage sa geôle avec Luis Molina, un homosexuel fantasque. Afin de survivre aux tortures quotidiennes, Arregui se raccroche aux visions fantasmagoriques de Molina. Une relation ambigüe se développe peu à peu entre les deux hommes. Adapté du best-seller de Manuel Puig, *Le Baiser de la femme araignée* fut un projet périlleux qui vit le jour grâce à l'implication sans faille de William Hurt et du regretté Raul Julia, tous deux excellents. Ce fut également une percée indéniable du cinéma *indie* sur la scène publique.

Un Blu-ray Carlotta

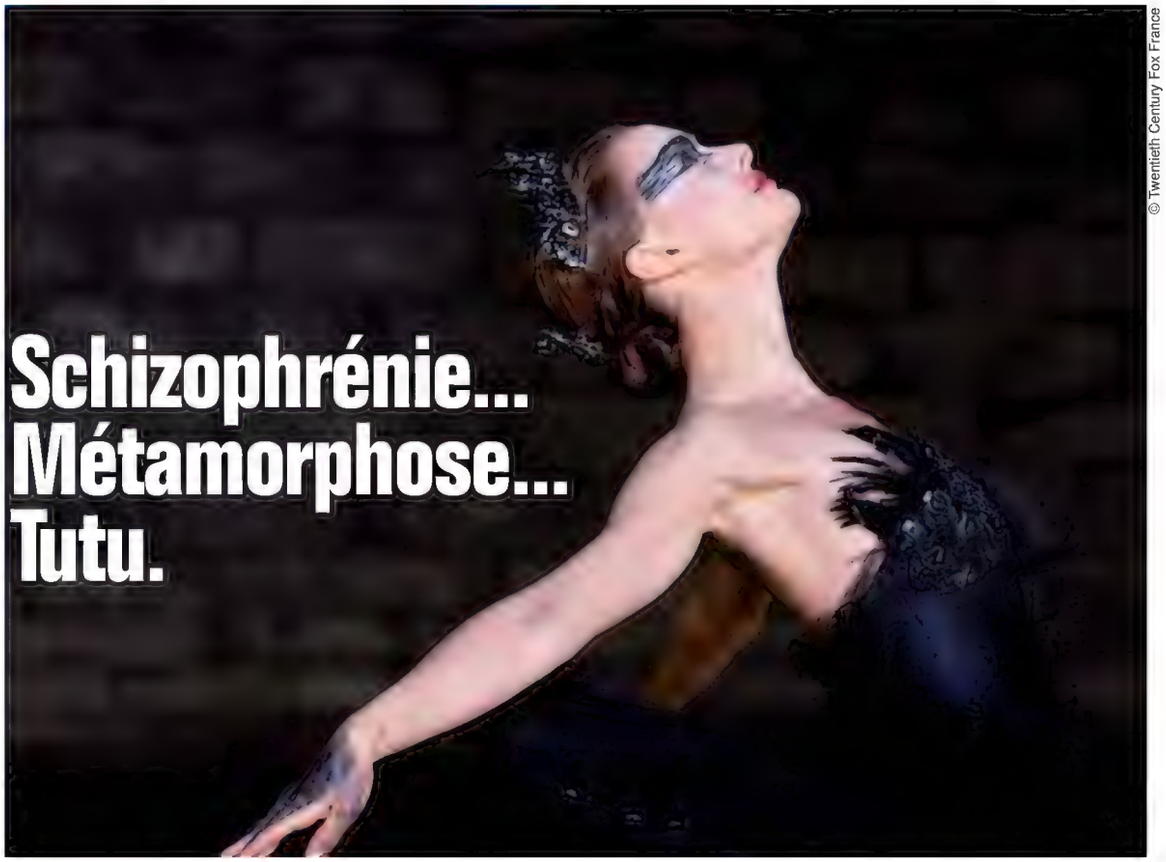
JULIEN FOUSSEREAU

Hors-la-loi

Deuxième volet de l'épopée commencée par Rachid Bouchareb avec *Indigènes*, *Hors-la-loi* s'attaque à un épisode encore douloureux de l'histoire : la guerre d'Algérie. Du massacre de Sétif en 1945, jusqu'aux fusillades dans le métro parisien, le réalisateur ponctue son film de rappels marquants. On suit surtout le destin de ces trois frères très différents, liés à la vie à la mort. Ces Algériens dépossédés de leur terre, arrivés en France dans la misère des bidonvilles de Nanterre, et tentant de libérer leur peuple. Drame historique, familial, mais aussi polar, un film indispensable et très émouvant, dont les suppléments apportent un nouvel éclairage quelques mois après la polémique.

Un DVD StudioCanal

LOUISA AMARA



© Twentieth Century Fox France

« Black Swan », ou le sacrifice de soi au service de son art. Jusqu'à la folie. Jusqu'à la mort. Darren Aronofsky passe à la moulinette de son cinéma physique et sensoriel les aspirations d'une danseuse étoile perturbée. Et on en redemande.

Danseuse classique depuis des années au New York City Ballet, Nina travaille d'arrache-pied, soucieuse de parfaire sa technique. Nina attend son heure, celle qui la propulsera en haut de l'affiche. Elle survient à l'annonce d'une nouvelle version du *Lac des cygnes*. Alors que Nina se prépare à endosser le double rôle d'Odette / Odile, le cygne blanc puis noir, son existence se voit assombrie par sa difficulté à gérer la pression, une paranoïa aiguë vis-à-vis de sa rivale Lily et une mère étouffante, elle-même ex-danseuse frustrée vivant par procuration. Lorsque, en prime, Nina développe des hallucinations de plus en plus dérangeantes, c'est tout son futur qui pourrait être remis en cause.

Black Swan impose de prime abord une maestria visuelle incontestable avec le numéro d'ouverture dans lequel Odette est malmenée par le sorcier Von Rothbart lui jetant le terrible sort. Cette prise de vue mobile et souple, dissimulant néanmoins des trésors de retouches en post-production, contient toute l'essence de Darren Aronofsky. En ce sens, *Black Swan* s'envisage comme la synthèse éclatante de sa filmographie. Le film combine les propriétés anxiogènes et parfois lourdement didactiques de *π* et *Requiem for a Dream*, avec l'obsession de la mort vécue comme un acheminement vers une quête transcendantale et perfectionniste déjà aperçue dans *The Fountain* et *The Wrestler*. Autant dire que *Black Swan* ne réconciliera pas Aronofsky avec ses détracteurs. Et ils auraient de quoi se gausser. Car le cinéaste n'a jamais été reconnu pour la finesse de son écriture, très souvent chargée en psychologie sommaire et en symbolique surlignées au burin. Et la crainte d'être rapidement confronté à une relecture grossière et hystérique des *Chaussons rouges* de Powell & Pressburger est palpable.

Et pourtant, Aronofsky emprunte une voie beaucoup plus intéressante en évacuant très rapidement un éventuel suspense sur la véracité des visions de Nina. Parce que ce sont les manifestations de sa démence presque kafkaïenne ainsi que leur gradation qui intéressent le cinéaste. Le ballet de Tchaïkovski n'appelle pas de toute façon à la demi-mesure. Les outrances et facilités de départ participent à une implacable mécanique émotionnelle dont le point de convergence se situe dans la dernière partie de *Black Swan*. La force d'Aronofsky consiste à refuser toute ironie ou distanciation pour mieux illuminer Natalie Portman avec sa mise en scène physique et charnelle. D'une maigreur effrayante et d'une animalité hallucinée, l'actrice livre une prestation allant au-delà du respect. Son calvaire est le nôtre. Sa sortie de scène prend à la gorge et hante longtemps après le générique de fin de ce conte cruel à la beauté maléfique.

JULIEN FOUSSEREAU

BLACK SWAN

de Darren Aronofsky
avec Natalie Portman,
Vincent Cassel, Mila Kunis...
durée : 1h43
sortie le 9 Février

Un poltergeist mène l'enquête...

Capcom et l'équipe des « Ace Attorney » mettent du fantastique dans leur recette éprouvée du jeu d'aventures linéaires. « Ghost Trick » dépasse toutes les espérances et s'impose comme un incontournable de début d'année.

L'innovation essentielle de la jouabilité tactile au stylet a contribué au succès de la Nintendo DS dans le registre du *casual gaming* ou du jeu de rôle. On a pourtant tendance à oublier à quel point la console portable fut une terre d'accueil fertile pour un genre tombé en désuétude avec l'arrivée de la 3D et du *open world* : le *point and click*, jeu d'aventure linéaire dont la saga *Monkey Island* serait le fer de lance. On le doit en grande partie à Shu Takami et sa série judiciaire *Ace Attorney* qui réactualisa intelligemment les figures imposées du *point and click* (actions diverses et variées, inventaire rempli d'objets à utiliser entre eux ou sur l'environnement, etc.) en les associant avec les jeux d'enquête policière typiquement japonais. *Ace Attorney* était rythmé par les trouvailles d'indices, les interrogatoires, les retournements de situations et une théâtralité dans les attitudes qui n'était pas dépourvue d'humour.

© CAPCOM

© CAPCOM

La patte de Shu Takami saute immédiatement aux yeux dès l'ouverture de *Ghost Trick*, avec sa facture générale directement inspirée des *anime* du pays du Soleil Levant. Sauf que le postulat fantastique de départ se révèle suffisamment audacieux pour bousculer les préjugés... Dans une décharge, une âme égarée se réveille au-dessus d'un cadavre fraîchement assassiné. Elle ne se souvient de rien, pas même de son identité. Elle n'a cependant pas le temps de se lamenter puisqu'elle assiste au meurtre d'une jeune femme et se demande bien comment intervenir... La force de *Ghost Trick* repose dans les trésors d'imagination qu'il faudra déployer pour évoluer au sein des niveaux. Car le fantôme investigateur tient moins de l'ectoplasme que de l'esprit frappeur, le poltergeist. En effet, son rayonnement d'action limité le contraint à prendre possession d'objets inanimés et faire des sauts de puce fantomatiques pour influer sur une situation ou recueillir des indices. Mais ce n'est pas tout : il peut également remonter le temps quatre minutes avant un meurtre pour tenter de l'empêcher en mettant en place des dispositifs axés sur la réflexion et le sens du timing, qui rappellent parfois l'excellent *The Incredible Machine*.

Cerise sur le gâteau, *Ghost Trick* jouit d'une réalisation extrêmement soignée. On n'avait jamais vu d'animations aussi fluides dans un jeu Nintendo DS en 2D. Cette maîtrise formelle s'avère être au service de personnages souvent drôles et attachants, et d'une histoire parfaitement bétonnée à la fois dans son déroulement complexe et sa gestion des paradoxes spatio-temporels. On déplorera juste quelques coquilles impardonnables dans les intertitres vers la fin (une quinzaine d'heures de jeu à prévoir). Cette réserve mise à part, *Ghost Trick* est un incontournable de ce début d'année et prouve, au besoin, que la Nintendo DS est loin d'être enterrée.

JULIEN FOUSSEREAU

GHOST TRICK

Éditeur/développeur : Capcom
Genre : aventure point & click
Excusivement sur NDS

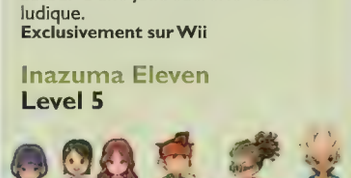
zoom

Kirby, au fil de l'aventure
Nintendo

© NINTENDO

Kirby, le gros monstre rose transformiste et au long souffle de Nintendo, était attendu depuis belle lurette sur Wii. Il ne rate pas son entrée avec cette aventure originale dans laquelle Kirby fait une mauvaise rencontre en la personne d'un sorcier obsédé par le textile. Ce dernier le catapulte dans le monde de Prince Pompon, un univers fait de poches en velours, de boutons, de pelotes de laine et de fermetures éclair. Certes, *Kirby, au fil de l'aventure* est un jeu de plateformes 2D tout ce qu'il y a de plus classique. Mais, comme à son habitude, Nintendo apporte sa plus-value avec un *gameplay* irréprochable et une facture générale charmante à l'image des musiques enfantines d'une simplicité touchante. Cela tombe bien, les jeunes joueurs sont le cœur de cible de ce jeu, en témoigne la très grande facilité du jeu. Comme si Nintendo avait conçu ce *Kirby, au fil de l'aventure* sur Wii pour réunir petits et grands autour d'une jolie sucrerie vidéo-ludique.
Exclusivement sur Wii

Inazuma Eleven
Level 5


© LEVEL 5

Deux ans après sa sortie au Japon, *Izanuma Eleven* débarque en Europe. Level 5 a tenté le pari de l'originalité en mélangeant son savoir-faire éprouvé dans les jeux de rôle de type RPG à la simulation de foot fantaisiste pour un résultat à mi-chemin entre le mythique anime *Olive et Tom* et la folie spectaculaire d'un *Shaolin Soccer*. Le but est double : gérer les performances de son équipe et enchaîner les buts dans un contexte rigolo de conspiration au sein d'un tournoi de foot inter-collèges. Si les intentions de Level 5 peuvent laisser perplexe au premier abord, *Inazuma Eleven* convainc réellement dans la pratique au point de devenir accrocheur tant pour sa jouabilité simple mais efficace (surtout en mode multijoueurs) que pour son esthétique mignonne et outrancière. Les *sprites* 3D sont impressionnants compte tenu des limitations de la DS, au même titre que les cinématiques animées. Le doublage français est également de haute volée.
Exclusivement sur DS

JULIEN FOUSSEREAU

Console Camega SM-8000

© Julien Foussereau

La console Sega Megadrive dans le creux de la main. Un beau fantasme de *gamer* enfin devenu réalité grâce à la Camega de H&B. Tout petit, cet émulateur portatif contient 15 jeux Sega emblématiques du début des années 90. *Alex Kidd*, le concurrent faiblard de *Mario*, est de la partie, de même que *Sonic*, son successeur speedé. Il est également possible de se frotter à l'impossible *Altered Beast*, l'écolo *Ecco the Dolphin*, le réflexif *Columns* ou le médiéval-fantastique *Golden Axe*. Pour notre plus grand bonheur, la Camega SM-8000 assure côté jeux (malgré d'imperceptibles ralentissements). Son lecteur multimédia est, quant à lui, plus discutable. On déplorera l'absence de cordon d'alimentation.
Fabriquée par H&B. 59,90 €

Titeuf, le film bientôt sur vos consoles

© EUROPACORP

2011 sera l'année Titeuf sur grand écran et dans vos consoles Wii, DS et PC. En effet, la société Deep Silver a annoncé la parution d'un *party game* au printemps prochain. Avec des mini-jeux répondant aux doux noms de *Lâche-moi le slip !* ou *Panique Pô*, les fans seront en terrain connu.

Kingdom Hearts : Recoded
Square Enix

© SQUARE ENIX

On raconte que les dirigeants de Disney et Square Enix (*Final Fantasy*) se seraient rencontrés par hasard dans un ascenseur au début des années 2000. En gage de leur admiration mutuelle, il aurait été décidé de créer un jeu vidéo réunissant les deux univers aux antipodes. Belle légende, qui débouche sur *Kingdom Hearts*, jeu mi-action, mi-RPG sur PS2, puis sur DS. D'abord exploité sur téléphone portable au Japon, ce troisième volet est surtout le *remake* à peine voilé de l'épisode fondateur : le royaume commun se révèlerait être une matrice « buggée » par une entité malfaisante qu'il faut réparer à grands coups de *« Keyblade »*. La franchise n'a jamais brillé pour l'intelligence de ses histoires. Mais le connaisseur de *Kingdom Hearts* pourrait légitimement se sentir lésé de rejouer dans les mêmes *maps*. En outre, la beauté de l'ensemble (les séquences intermédiaires sont d'un onirisme renversant) est amoindrie par une gestion pénible de la caméra pendant les phases de jeu. Vivement un retour inspiré sur 3DS.
Exclusivement sur DS

JULIEN FOUSSEREAU

Pas à pas avec GRAND-PAS

Il était une fois un jeune homme aux grands pieds, pressé de quitter son douillet home pour traverser mille dangers et détruire un trésor trop convoité. Cette histoire d'un courageux petit être, la voici à nouveau racontée avec l'aide du futur roi Grands-Pas.

© WARNER INTERACTIVE / HEADSTRONG GAMES

Sortie de nulle part, cette nouvelle adaptation de la saga des porteurs d'anneau choisit la castagne mimée aux wiimote-nunchuck comme forme de jeu. Car la bataille gronde en Terre du milieu : au pas de course ou à cheval, Grand-Pas et ses amis rencontrent des ennemis d'abord par petits groupes, puis fondent en mêlées à l'approche du Mordor. Cassage de vilains à coup d'épée et de bouclier, sans énigme exigée pour passer un niveau ; garde et esquive, charges, coups verticaux, horizontaux et *finish moves* : les mouvements sont simples et bourrins, plus tolérants que sur d'autres titres jouant aussi du couteau (*No More Heroes*, *Red Steel*, *MadWorld*). On meurt assez peu, faute de méchants vraiment méchants.

Si la guerre de l'Anneau se remporte sans suer, il n'empêche que cette quête ne ressemble pas aux adaptations vite sorties pour profiter du pachydermique événement homonyme. (De l'eau a coulé sous les ponts aussi.) Ses graphismes sucrés et rondouillards surprennent. Le tutoriel plutôt riche et ludique invite à l'exploration du village hobbit fourmillant de sous-quêtes, nous amenant jusqu'aux collines boisées de la Comté.

© WARNER INTERACTIVE HEADSTRONG GAMES

Dès les premières missions, on réalise que les combats répétitifs ne constituent pas le sel du jeu : il faudra s'intéresser aux quêtes secondaires pour dépasser la dynamique primaire des combats. Escorter des alliés, retrouver trésors et *upgrades*, rien que de très classique mais ces diverses pérégrinations ouvrent des espaces plus vastes que ce qu'on voit d'habitude sur Wii. La région elfe baignée d'or solaire séduit par ses contours riches et boisés sur plusieurs niveaux verticaux. Les grottes de la Moria regorgent de sombres gouffres. Parfois, même la boussole est nécessaire !

Cependant, à mesure qu'on approche des terres de Sauron, l'ampleur relative des niveaux s'amenuise et le caractère dirigiste du jeu prend bêtement le dessus, allant même jusqu'à interrompre un combat pour passer à la séquence suivante, car détruire l'anneau n'attend pas.

Cavalier, archer et pourfendeur d'orcs, Aragorn, dans sa quête incomplète, laisse quelques épisodes et personnages de côté, mais peut faire patienter un week-end ou deux les rêveurs (jouable à deux) de vastes contrées et de chocs d'épées.

STÉPHANE URTH

LA QUÊTE D'ARAGORN

Warner Interactive / Headstrong Games
Genre : action / aventure
Version testée : Wii
Disponible aussi sur PS3, PS2, PSP et DS

TISCAZ

EL TEQUILA ESPECIAL

ELABORADO CON AGAVE AZUL
EN EL ESTADO DE JALISCO

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. A CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

L'Ambulance 13, T.1, Croix de sang, de Cothias, Ordas et Mounier

La Première Guerre mondiale est actuellement à la mode chez les éditeurs, mais ce livre nous en donne une approche particulière, car il s'agit pour les auteurs de rendre un hommage appuyé aux médecins, ambulanciers et infirmiers qui ont risqué leur vie pour pouvoir en sauver d'autres dans cet atroce conflit qui fit des millions de blessés. En retrait de la BD depuis quelques années, le grand scénariste Cothias aborde donc ce thème avec originalité, et c'est un autre ancien des éditions Glénat, le talentueux Alain Mounier, qui met en image ce qui fut à l'origine un roman. La première édition comporte un cahier complémentaire de huit pages, proposé par le musée du Val-de-Grâce. La séquence finale d'une brève trêve (pour récupérer des blessés survivants entre les deux lignes de tranchée) est particulièrement bien rendue.

Bamboo, Grand Angle, 56 p. coul., 13,50 €

MICHEL DARTAY

Maître Corbaque, T.1, Que justice soit (mal) faite !, de Zidrou & E411

Publiée dans l'hebdo *Spirou* à la fin des années 90, cette série sur les coulisses du monde judiciaire met en scène une avocate inflexible et procédurière en diable. Un univers cynique où la moindre faille est exploitée sans complexe, millions d'euros de dédommagement à la clef, pour une série acerbe exhumée à la faveur du mécénat d'internautes via le site participatif Sandawe. Ultime et savoureuse mise en abîme témoignant de la déformation professionnelle du personnage, la possibilité d'intenter un procès aux auteurs en cas de rejet de l'humour de Maître Corbaque. Personne n'osera !

Sandawe, 48 p. couleurs, 9,95 €

GERSENDE BOLLUT

Orgueil & préjugés et zombies, de Tony Lee et Cliff Richards

À sa manière, ce titre aurait pu trouver sa place au sein du dossier « BD fusion », puisqu'il s'agit là aussi d'une œuvre hybride. Plus exactement, voici l'adaptation en BD du best-seller écrit par Seth Graham Smith, qui parodiait *Orgueil et préjugés*, un classique de la littérature anglaise écrit par Jane Austen. L'exercice consiste à reprendre la trame d'un roman sentimental situé au XIX[e] siècle, et à saupoudrer sur cet univers un tant soit peu guindé une bonne quantité de morts-vivants, pour voir comment lords, ladies et tout leur entourage vont s'adapter à ces voisins peu convenables. Le résultat est totalement loufoque et… *so British !*

Casterman, 176 p. n&b, 7,50 €

JÉRÔME BRIOT

LES WINNERS : « *Ils ont la gagne, ils sont successful dans tous les domaines, y compris l'humour : ce sont des winners !* »

La nouvelle série d'humour de Bamboo met en avant d'authentiques gagnants, modernes et tout, qui te rappellent « *asap* » parce qu'ils sont « *surbookés* » et qu'ils ont des « *réunions back to back* » toute la journée. Oui, vous les avez reconnus, ils se distinguent aussi par le fait qu'ils ne lâchent pas leur Blackmachin ou leur iTruc pour certains, et leur Droidphone pour d'autres (car même au sein des gagnants, il y a des encore plus gagnants).

Les Winners tome 1 © Bamboo Édition 2011 – Madaule

OUI OUI, JE SAIS, JE SUIS À LA BOURRE!
LA RÉUNION A DURÉ.
TULU LU TULU
ALLÔ! OUI?
BON, OK, JE REGARDE DE SUITE ET JE TE DIS QUOI!
À TOUTE!
DÉSOLÉE LES GARÇONS, JE DOIS VÉRIFIER UN TRUC...
VAS-Y, VAS-Y, FAIS COMME SI ON N'ÉTAIT PAS LÀ...
ÇA PREND 5 MINUTES!
TULU LU TUL!
ALLÔ! BEN OUI, C'EST MOI!
J'Y SUIS DEVANT
... POUR MOI C'EST BON, TU PEUX VALIDER.
PAS D'SOUCI!
OK, OUI!
OH PURÉE!
C'EST DÉJÀ 13H28!
FAUT QUE J'Y AILLE, J'AI RÉUNION, MOI!
FINISSEZ SANS MOI!
ON SE RAPPELLE!
CIAO!
MOI JE SUIS ADMIRATIF FACE À SON DYNAMISME ET SON VOLONTARISME!
OUI, D'AILLEURS JE ME DEMANDE QUAND ELLE PEUT TROUVER LE MOMENT POUR SE REPOSER!
NOUS AVONS GÉNÉRÉ BEAUCOUP DE PROFIT CETTE ANNÉE. MAIS CE N'EST PAS POUR AUTANT QUE NOUS DEVONS NOUS ENDORMIR SUR NOS LAURIERS ...
...C'EST POUR CETTE RAISON QUE JE DEMANDE À CHACUN D'ENTRE VOUS DE RESTER SUR SES GARDES ...
Z

Les winners Tome 1 © Bamboo Edition - Madaule - www.bamboo.fr

PERDUE ENTRE DEUX MONDES, DEUX COULEURS...
L'Appel des
ORIGINES
Une BD de Callède, Séjourné et Verney
LE CHOIX
evene.fr
VENTS D'OUEST
www.ventsdouest.com
Tome 1 : Harlem - En librairie le 23 février 2011

A NEW BEGINNING

Le nouveau chef-d'oeuvre
des maîtres du jeu d'aventure !

www.anewbeginning-game.de

12
www.pegi.info

DEEP SILVER

DAEDALIC ENTERTAINMENT

© 2010 Daedalic Entertainment GmbH. Deep Silver, a division of Koch Media GmbH, Austria.
A New Beginning, le logo A New Beginning et le logo Daedalic sont des marques déposées de Daedalic Entertainment GmbH. Tous droits réservés.

Sounds from Slumberland

DR

Jazzlive est une série de captations documentaires de concerts jazz dans divers festivals spécialisés en France. *Sounds…* se révèle intéressant pour le bédéphile mélomane. En effet, le réalisateur a suivi pendant six mois le quintet de François Raulin et Stéphan Oliva dans l'élaboration puis l'exécution de leur « BD-concert » inspiré par le mythique *Little Nemo in Slumberland* de Winsor McCay. En découle un documentaire singulier où l'enfance turbulente et naïve de Little Nemo retrouve un second souffle grâce à la direction artistique visuelle de Philippe Ghielmetti et des impros *freejazz* virtuoses.
Diffusion sur Arte au printemps prochain

Yogi l'ours, de Eric Brevig

À une époque que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître, le spectacle matinal et continu des dessins animés Hanna-Barbera était populaire et apprécié. Après Scooby-Doo, c'est au tour de Yogi, l'ours à cravate chapardeur de pique-nique, d'être réactualisé en mode *live*. Tout y est : Boubou, le Ranger Smith, le parc Jellystone. Mais *Yogi l'ours* ne prend jamais en raison d'une médiocrité narrative presque sénile. Pire, le casting humain du film s'avère tellement insupportable d'hystérie que l'on en viendrait presque à souhaiter que Yogi redécouvre fissa les bienfaits de la viande crue humaine.
Actuellement en salles

Gnoméo et Juliette, de Kelly Asbury

Roméo et Juliette transposé chez les nains de jardin ? Et pourquoi pas scandé en rap à Venice Beach par Leonardo DiCaprio dégainant des flingues tant qu'on y est ? Blague à part, ce projet à l'initiative de Sir Elton John (qui en a profité pour y glisser une large partie de son répertoire) se regarde sans déplaisir grâce à la caricature réussie des jardins anglais faisant la fierté de leurs propriétaires. Le récit est curieusement assez fidèle à Shakespeare (sauf l'épilogue, comme vous vous en doutez) et porté par un rythme frénétique qui fait passer *Gnoméo et Juliette* comme une lettre à la poste.
Sortie le 16 février

JULIEN FOUSSEREAU

LE PRIX DU CRAN AU FAR WEST

Toujours intéressés par l'exploration des genres, les frères Coen s'attèlent au western, territoire balisé s'il en est. « True Grit » figure parmi leurs films les plus accessibles. Mais ce n'est pas pour autant le moins exigeant.

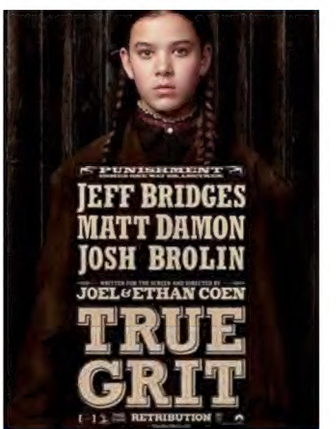
Joel et Ethan Coen ont trop souvent été catalogués comme spécialistes du nihilisme et de la violence froide avec des pépites comme *Blood Simple* et *No Country for Old Men*. Ce serait oublier *Arizona Junior* et *The Big Lebowski*, des comédies absurdes irriguées par un humour ravageur. Les frères Coen sont avant toute chose d'immenses formalistes taraudés par un désir de relecture du cinéma US. Chaque nouveau film est pour eux l'occasion de se glisser dans la mécanique du genre ciblé pour mieux la travailler au corps. En résultent des films fortement marqués par une mise en scène chirurgicale et un sens du mordant, sans pour autant redéfinir leurs conventions génériques (l'antithèse de Stanley Kubrick, en somme).

Toujours à cause de cette méprise initiale, certains attendaient de leur adaptation du roman *True Grit* de Charles Portis que le duo fasse parler la poudre et pleuvoir les macchabées. Déjà adapté en 1969 par Henry Hathaway avec John Wayne en tête d'affiche, *True Grit* à la sauce Coen s'annonçait comme une relecture dans une optique spaghetti tendance iconique. Plutôt que d'éviscérer le western façon *Horde sauvage*, ils ont choisi de respecter la tonalité du livre de Portis, à savoir un mythe nostalgique et cynique. L'histoire demeure la même : Mattie Ross, une gamine précoce de 14 ans, engage le Marshal Rooster Cogburn pour qu'il arrête mort ou vif le hors-la-loi minable Tom Chaney, assassin de son père en fuite dans les territoires indiens de l'Oklahoma.

© Paramount Pictures France

À la différence de Hathaway, les Coen redonnent à Mattie toute son importance. Bien plus que la *sidekick* d'un chasseur de prime ventripotent et borgne, elle est la force motrice du récit, sa conscience morale et son épicentre. En cela, la très jeune actrice Hailee Steinfeld est une sacrée découverte. Son interprétation remarquable de Mattie contient toute la problématique de *True Grit* : le paradoxe entre brutalité primitive et balbutiements d'une civilisation à une époque charnière. La traque à laquelle prend part Mattie traite autant de la vindicte que de la substitution paternelle. Mais toute la grandeur de ce voyage initiatique – où plutôt son souvenir lointain par la quadragénaire qu'elle est devenue à en juger par le long flashback que constitue le film – tient dans son glissement vers la parabole biblique où le prix à payer pour le sang versé est lourd. Très lourd. Jusque-là spirituel, intelligent et sanglant, *True Grit* déploie une force lyrique à couper le souffle et insoupçonnée de la part des frères Coen. La fratrie ajoute une nouvelle corde à son arc et siège pour longtemps encore sur le trône des caméléons de génie.

JULIEN FOUSSEREAU



TRUE GRIT

de Joel et Etan Coen,
avec Jeff Bridges, Matt Damon, Hailee Steinfeld, Josh Brolin...
durée : 2h05
sortie le 23 Février

UN FAUVE sous les tropiques

Sale période pour un peintre allemand d'avant-garde que la première moitié du XXe siècle. Dans « Féroces tropiques », Thierry Bellefroid et Joe G. Pinelli confrontent les pinceaux d'un rêveur à la violence du monde.

© Féroces tropiques par Bellefroid et Pinelli © Dupuis 2011

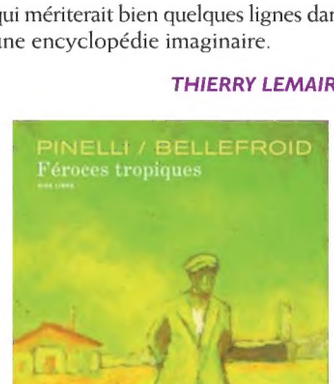
Qui est donc Heinz von Furlau ? Un peintre méconnu, très méconnu, bercé par les courants picturaux du début du XXe siècle. L'artiste a adopté l'énergie et la radicalité du cubisme et du fauvisme, mais il n'a pas vraiment eu le loisir de le pratiquer sur les toiles. En 1913, à bord du Kaiserin Augusta IV pour une mission océanographique, il est peintre de marine. À partir de l'année suivante, il remplit ses obligations militaires sur le front français. Après la guerre, dépité par l'instabilité politique de son pays, il perd rapidement le feu sacré. Et que dire des années suivantes, dominées par la montée du nazisme…
Mais Heinz von Furlau trouve la force de continuer dans son jardin secret. Un Eden qu'il a effleuré du doigt.

© Féroces tropiques par Bellefroid et Pinelli © Dupuis 2011

Cette île de la Nouvelle-Guinée qu'il a explorée avec les marins du Kaiserin Augusta. Le temps d'y être fait prisonnier par une tribu isolée et d'y rencontrer une femme qui l'a mieux aimé que toutes ces Berlinoises au teint laiteux. Le grand Gauguin n'a pas ressenti autre chose en s'installant en Polynésie. Des années après être revenu au pays, von Furlau finit par vaciller : n'est-ce pas là-bas qu'il doit retourner, coupé du monde, pour vivre enfin pleinement son art ?

Si la narration de *Féroces tropiques* est relativement classique, les dialogues percutants, c'est bien sûr le dessin qui frappe immédiatement le lecteur. Le travail des couleurs de Pinelli est remarquable. On s'en doute dès le premier coup d'œil, l'ambition est de se couler dans la patte des Fauves. La violence des couleurs, les formes parfois esquissées, les solides traînées d'huile solide rappellent Vlaminck ou Derain. Pinelli va même jusqu'à oser par moment ce qui fait la substantifique moelle du mouvement fauviste : différencier l'objet de sa couleur réelle.
Ainsi, les scènes dans la jungle de Nouvelle-Guinée sont presque uniformément rouges. La mer, le ciel, la végétation et les hommes se confondent dans une gamme écarlate. Les autres séquences, un peu moins audacieuses, sont tout aussi chromatiquement homogènes. Les gris et bruns du premier conflit mondial et de l'après-guerre. Les bleus éclatants de la dernière scène. Dans *Féroces tropiques*, la forme sert le fond comme rarement dans une bande dessinée. Un bel hommage à ce mystérieux Heinz von Furlau qui mériterait bien quelques lignes dans une encyclopédie imaginaire.

THIERRY LEMAIRE



FÉROCES TROPIQUES

de Joe G. Pinelli
et Thierry Bellefroid,
Dupuis, Aire libre
88 p. couleurs, 15,95 €

zoom

Un fromage italo-argentin

Gorgonzola, c'est le fanzine des éditions L'égouttoir, une structure éditoriale à petits tirages. C'est aussi une publication qui s'autoproclame punk (ou plutôt *pounk*) et qui a publié depuis 2005 130 auteurs de 13 pays différents. Pour ce seizième numéro, la part belle est donnée à l'Argentine qui occupe un dossier central d'une soixantaine de pages. José Muñoz et Carlos Nine sont présents, tout comme 14 de leurs compatriotes. C'est forcément une belle découverte, accompagnée d'un texte de six pages de Claire Latxague sur l'histoire de la BD au pays du tango. Rendez-vous sur http://legouttoir.free.fr pour commander un numéro.
Gorgonzola n°16, 122 p. n&b, 8 €
THIERRY LEMAIRE

La BD pour les débutants

Non, cette collection ne s'adresse pas aux nuls, mais ça y ressemble étrangement. Le but est donc de présenter de manière chronologique les œuvres, auteurs, courants, qui ont marqué l'histoire du 9e art. Beaucoup de franco-belges, pas mal de comics, une pincée de mangas, des encadrés sur quelques auteurs phares. Ma foi, cet ouvrage de vulgarisation propose un panorama plutôt complet de l'histoire du medium, en contextualisant et soulignant les enjeux de certaines étapes. Frédéric Duprat nous offre là un travail sérieux.
Éd. QI, L'histoire de la bande dessinée pour les débutants, 228 p. coul., 16,90 €
THL

La BD, c'est mon Dada

Dada, le magazine d'initiation à l'art pour le jeune public, a l'excellente idée de dédier son numéro de février à la bande dessinée. En association avec la Cité internationale de la BD et de l'Image d'Angoulême, *Dada* met en lumière quelques temps forts de l'histoire de la BD, et plonge les mains dans le cambouis en expliquant un peu la technique. La première rubrique intitulée *« comment la BD est-elle devenue un art ? »* montre bien que l'on n'est pas ici au pays des petits miquets et que la rédaction a de l'ambition pour le medium. On acquiesce.
Dada n°162, 66 p. couleurs, 7,50 €
THL